



**HAL**  
open science

## La vie familiale de l'épouse chinoise dans la première moitié du XXe siècle

Magali Annette

► **To cite this version:**

Magali Annette. La vie familiale de l'épouse chinoise dans la première moitié du XXe siècle. Litté-  
ratures. 2007. dumas-00498321

**HAL Id: dumas-00498321**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00498321v1>**

Submitted on 7 Jul 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

UNIVERSITÉ DE PAU PAYS DE L'ADOUR

ANNETTE Magali

LA VIE FAMILIALE DE L'ÉPOUSE CHINOISE DANS  
LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Mémoire dirigé par Sylvain FLOC'H, professeur de littérature générale et  
comparée.



2007

# INTRODUCTION

La femme est un sujet qui a longuement intéressé les penseurs, philosophes et écrivains de tous siècles. De nos jours encore, de nombreux auteurs publient sur ce thème. La femme occidentale a été le sujet de nombreuses pièces de théâtre ou romans, et avec elle la condition féminine. Avec le féminisme sont arrivés les Droits de la Femme, jusqu'à la loi française sur la parité le 6 juin 2000, qui ne semble pourtant pas suffire. On constate en effet, par exemple en politique, que les femmes représentent un petit pourcentage des élus. On remarque aussi que dans des entreprises, le salaire des femmes est inférieur à celui des hommes, pour un travail égal. La condition de la femme, bien qu'elle se soit considérablement améliorée, a encore du chemin à faire. Eliette Abécassis et Caroline Bongrand montrent, dans leur livre Le Corset invisible<sup>1</sup>, que les changements opérés dans la situation des femmes ne sont pas totalement bénéfiques. Bien sûr, la femme occidentale n'est plus dans cette image de femme au foyer que l'on prônait pendant la première moitié du XXe siècle.



1. La femme au foyer, années 1930-1940

On peut lire en dessous du dessin de Germaine Bouret<sup>2</sup> :

« Où allez-vous comme ça?

– Nous, on sort! Vous, les femmes, vous restez au foyer. »

1 Eliette ABECASSIS et Caroline BONGRAND, *Le Corset invisible*, Paris, Albin Michel, 2007

2 Germaine BOURET, 1907-1953

La femme occidentale, en travaillant, a acquis une indépendance impossible jusqu'alors. L'image du corset dans Le Corset invisible, symbolise que la libération, vestimentaire et sociale, n'est peut-être pas si réelle. Les deux auteurs démontrent qu'en plus de leur emploi extérieur, les femmes doivent maintenir leur emploi de femme au foyer. Alors qu'avant les hommes géraient l'extérieur et les femmes l'intérieur, les rôles sont parfois parvenus à s'inverser ou du moins à se fondre. Dans bien des couples, chacun travaille à l'extérieur et participe aux travaux domestiques. Cette répartition des tâches extérieur-intérieur existait aussi dans la Chine urbaine du début du siècle. Comme en France, le mari s'occupait des affaires sociales extérieures, du travail, tandis que sa femme gérait sa maison. Au-delà de cette répartition des rôles, la philosophie confucéenne a développé l'infériorité des femmes, en basant la création du monde sur deux éléments : le yin, la femme, et le yang, l'homme. Le yin regroupe la terre, la lune, l'obscurité, la faiblesse, la passivité, tandis que le yang est représenté par le ciel, le soleil, la hauteur, la force, la lumière, l'activité. Bien que ces deux principes, yin et yang, soient complémentaires, ils ne sont pas égaux. Le yin est le négatif alors que le yang est le positif : le Li Ki<sup>1</sup> annonce que « L'homme doit devancer la femme, parce que le fort doit devancer le faible. » De là sont issues des règles de conduite et d'éducation, enseignées par de nombreux auteurs confucéens :

- Les trois principes cardinaux : le maître dirige le sujet, le père est le maître du fils et le mari est le maître de sa femme.
- Les cinq vertus perpétuelles : bienveillance, droiture, bienséance, sagesse et sincérité, pour cadrer la conduite des femmes en société.
- Les trois obéissances : la femme doit obéir d'abord à son père, puis à son mari et enfin à son fils durant son veuvage.
- Les quatre vertus : fidélité, charme, discours convenable et habileté aux travaux d'aiguille, pour diriger la femme dans la famille.

A ces règles s'ajoutaient sept péchés, dont l'affirmation de l'un pouvait entraîner la répudiation de la femme : l'infidélité, l'infertilité, la débauche, la jalousie, une maladie honteuse, le vol et un intérêt pour les affaires des autres. La femme avait

---

1 Li Ki, un des cinq livres canoniques de la Chine ancienne, Chapitre IX, article III, 8

donc de nombreuses contraintes qui la bornaient à une obéissance totale, sans grande liberté de mouvement. Le corset européen, qui cantonnait la femme dans une carapace difficile à bouger, a son équivalent en Chine, le pied bandé. C'était là un moyen efficace d'obliger les femmes à rester à la maison, de les empêcher de sortir seules, puisqu'elles ne pouvaient pas marcher. Cette tradition devait attirer la convoitise des hommes et attiser leur désir. C'était pour les femmes une torture : tordre les quatre derniers doigts de pieds et les ramener sous le gros orteil, puis raccourcir le pied en accentuant la courbure de la voûte plantaire avec un objet cylindrique pour réduire le pied à une taille de quinze centimètres, mesure considérée comme idéale.



2. Pieds ayant subi la déformation par le bandage

Cette tradition a longtemps existé en Chine, et ce n'est qu'en 1902 que les édits impériaux interdisent la déformation des pieds. Il faut encore attendre 1911 et la naissance de la République pour des mesures efficaces. Le XXe siècle est celui qui a amené, comme en Europe, le plus de changements dans l'évolution de la condition féminine. Au-delà de l'interdiction de certaines traditions, il y a aussi eu la loi sur le mariage, qui a enfin autorisé les jeunes femmes à choisir elles-mêmes leur mari. La question de l'égalité s'est posée mais n'arrive cependant pas à être appliquée.

Mao Zedong a dit : « Les temps ont changé, l'homme et la femme sont égaux ». Pourtant, dans la Chine actuelle, la différence de traitement reste en faveur des hommes. Alors que notre loi sur la parité était votée, un an après en Chine, une campagne intitulée « Davantage de considération pour les filles » voyait le jour. Si une telle campagne nationale a été mise en place, c'est bien qu'il existe encore une

dévalorisation de la femme. D'après le recensement national effectué en 2000, la Chine compte 1 168,6 naissances de garçons pour 1 000 filles. Écart encore plus grand dans la ville de Xinyi où l'on comptait 1 423,3 garçons pour 1 000 filles. Comment expliquer cela alors que la norme naturelle veut que les filles naissent plus nombreuses que les garçons? La sélection des naissances favorise les garçons. Autrefois, les fillettes étaient jetées sur des tas d'ordures, laissées pour mortes. De nos jours, c'est aux échographies que les futures mères voient si elles donneront naissance à une fille ou un garçon, et malgré l'interdiction pour les médecins de dire le sexe, de nombreux avortements évitent la naissance d'une fille. En Inde, la loi sur les techniques de diagnostic prénatal interdit aux médecins de dévoiler le sexe de l'enfant depuis 1994. Une loi similaire a été votée en Chine dans les années 1990, mais les avortements sélectifs restent une pratique courante.

Toutes ces barrières que l'on met aux femmes sont-elles effectives? Autrefois, les modes et les traditions arrivaient de la Cour impériale avant de s'étendre à l'aristocratie puis aux campagnes. C'est dans ces régions rurales que la modernité et le changement ont le plus de mal à s'ancrer. L'aristocratie, lien entre les deux, semble hésiter sur l'attitude à adopter. Faut-il se moderniser ou rester attaché à la tradition?

Parmi les trois récits que j'ai choisi de mettre en rapport, le roman de Pearl Buck est celui qui se situe le mieux dans cette transition. Pearl Buck était une femme américaine qui a passé son enfance en Chine, pays qui l'a inspirée pour bon nombre de ses romans. Son père, missionnaire, a probablement influencé le personnage du prêtre que l'on retrouve dans l'oeuvre étudiée, Pavillon de Femmes, paru pour la première fois en 1946. Elle situe l'histoire une dizaine d'années avant, sans toutefois donner de précision. Les événements extérieurs, l'entrée des Japonais en terre chinoise nous indique que cela se passe entre 1937 et 1945. La famille Wu est une des plus grandes familles de la région, et la maison compte environ soixante personnes. Outre la traditionnelle hiérarchie entre les générations, on retrouve la séparation des hommes et des femmes, ainsi que la question du concubinage. Si Madame Wu est la première à se détacher de certaines traditions, ses enfants marquent la rupture. Elle a quatre fils, dont l'aîné reste dans la veine traditionnelle. Les autres, en revanche, sont attachés à la politique et s'intéressent à l'étranger. L'une des belles-filles de Madame Wu est vêtue à la mode occidentale, avec des souliers en cuir, mais finira par

reprendre les tenues traditionnelles, sous l'influence de sa belle-mère. Cette dualité entre la tenue traditionnelle et occidentale est présente dans la culture africaine. Le court-métrage camerounais *Boubou-cravate*, de Daniel Kamwa, tourné en 1972, présente un jeune diplomate habillé à l'occidentale, dont le domestique se moque. Pour lui, il est un européen à la peau noire. Le film se clos par une scène rituelle dans laquelle le maître reprend le Boubou, la tenue traditionnelle, ce qui l'amène à retrouver son identité.

La cohabitation entre tradition et modernité n'est pas, pour Pearl Buck, une chose impossible. En effet, malgré la forte influence de la tradition, les jeunes de la famille Wu sont poussés par la situation politique vers l'extérieur. C'est donc entre les générations que se situe cette différence.

Dans le récit de Chow Ching Lie, les personnages semblent être tous plutôt attachés à la modernité. La tenue occidentale est largement utilisée par la famille Chow ainsi que la famille Liu à laquelle se mariera Chow Ching Lie. Les traditions restent pourtant très ancrées, du mariage arrangé qui suit toutes les coutumes à la lettre aux relations entre les personnes de la famille. Le récit de Chow Ching Lie se situe juste après celui de Pavillon de Femmes, et pourtant paraît bien plus moderne au lecteur. En effet Madame Wu, dans le roman de Pearl Buck, ne quitte sa maison qu'en chaise à porteurs et seulement pour visiter son amie Madame Kang. Chow Ching Lie, elle, va à l'école, suit des cours de piano puis en donne, roule en automobile... Les relations qu'elle entretient avec la famille sont pourtant des plus traditionnelles. Le respect des beaux-parents, être à leur service, les dénominations archaïques comme « Petit Chien » pour parler du fils de la famille, sont autant de signes de l'attachement de la famille Liu à l'usage établi. La jeune femme est cependant issue d'une famille tournée vers la modernité, et elle-même marque cette approche en donnant des noms occidentaux à ses enfants. Chow Ching Lie est allée à l'école occidentale, où on l'appelait Julie. Après la mort de son mari, elle quitte Hong-Kong pour Paris, où ses enfants ont eu pour prénoms Paul et Juliette. Dans son récit, elle choisit de les nommer ainsi dès leur naissance. Elle nous désigne leur nom chinois, mais passe tout de suite à la dénomination occidentale. Le récit a été publié pour la première fois en 1975, soit plus de vingt ans après son mariage. Cela peut laisser supposer qu'elle a été influencée, entre temps, par la culture française et européenne, connue à travers sa

carrière pianistique.

En plus de son rôle de femme, Chow Ching Lie est très active à l'extérieur, ce qui est un grand signe de modernité. La réclusion des femmes à l'intérieur de la demeure est un des principaux faits du roman de Su Tong, ce qui en fait un huis clos. Le récit est tourné vers la tradition, et ce qui s'en détourne est perçu comme criminel. Chen Zuoqian est l'époux de quatre femmes, dont la dernière, la jeune Songlian, a quitté l'école pour se marier. Elle est la seule à vouloir moderniser son entourage. Pour sa première rencontre avec son futur mari, elle choisit un restaurant occidental. Selon lui, c'est un caprice de jeune fille, mais l'attitude de Songlian au fil du texte montre qu'elle se moque des traditions. La seule chose qui la retienne est la crainte de son mari et de son avenir. En même temps qu'elle doit vivre avec un homme, elle doit aussi apprendre à partager cet homme et à cohabiter avec les autres épouses. Le concubinage est passé de mode dans le roman de Pearl Buck, mais il est tout de même autorisé. Il est devenu interdit dans le récit de Chow Ching Lie. Pour ces femmes dont les mariages ont été convenus, avec ou sans leur consentement, il est difficile de croire qu'une autre vie puisse être possible. Bien qu'elles vivent à trois périodes différentes, elles ont toutes les trois des vies similaires : une enfance dans une famille aisée, des études, un mariage arrangé qui ne les rend pas heureuses, et le devoir de cohabiter avec des personnes qui font désormais partie de leur famille.

Ce mariage, si important aux yeux des parents, coupe la jeune fille de sa famille. Pendant les trois jours qui suivent le mariage, elle n'a pas l'autorisation de retourner voir ses parents. Elle appartient alors à la famille de son époux. Le terme appartenir a pour synonyme « être la possession de », « être au service de ». En se mariant, la jeune fille est au service non seulement de son mari, mais aussi de ses beaux-parents, puis de ses enfants. La bru doit servir ses beaux-parents comme ses propres parents, ainsi que l'exige le Li Ki, un des cinq livres canoniques de la Chine ancienne. Le mariage amène la femme vers un devoir qu'elle ne connaît pas. Comme dans de nombreuses civilisations, la femme est un être impur, qui ne connaît pas son corps et qui n'a aucune notion de la sexualité. Pour la femme instruite, cela peut s'apparenter aux contes romantiques qu'elle a lus, ce qui l'entraîne par la suite dans une grande désillusion. Le mariage est perçu de manière différente dans chacun des romans. Chez Su Tong, il s'agit d'une question de survie pour Songlian. Après la mort

de son père, c'était l'unique solution pour s'assurer un avenir, n'ayant pas les moyens de continuer ses études. Dans le roman de Pearl Buck, Madame Wu s'est mariée par tradition. Un mariage arrangé entre bonnes familles pour avoir des héritiers. Chow Ching Lie quant à elle a épousé Liu Yu Wang pour faire plaisir à ses parents et leur procurer de l'argent. Elle dit très ouvertement à son futur mari qu'il devra payer cher s'il veut l'épouser, au grand effroi de sa mère. Le mariage recouvre donc plusieurs fonctions, dont la première est celle de donner un héritier.

Les beaux-parents sont attendus d'un petit-fils pour préserver l'héritage, et s'assurer un avenir. Ce sont les fils qui prennent soin des parents, et regrouper au moins trois générations dans une même maison est signe de bonheur et de vieillesse. Comme nous le verrons dans le récit de Chow Ching Lie, donner un héritier ne suffit pas toujours à améliorer les relations entre bru et belle-mère. Le beau-père, lui, est plutôt effacé puisque la tradition veut qu'hommes et femmes vivent séparés. Il est donc rare qu'il s'intéresse à sa belle-fille, mais cela arrive, comme dans le roman de Pearl Buck. Madame Wu marque un profond respect pour ses beaux-parents, et s'occupe d'eux comme l'exige la coutume. Chow Ching Lie apprend cette coutume au fur et à mesure de son mariage. Elle n'a pas été élevée de manière à connaître parfaitement toutes les règles ce qui la dévalorise aux yeux de sa belle-mère. Le temps aidant, les deux femmes finissent par avoir une relation de mère à fille de bonne entente. L'animosité que marque la belle-mère, comme on peut le lire dans les contes traditionnels, pour sa bru, a souvent comme point de départ son amour démesuré pour son fils. Deux femmes qui aiment le même homme attirent souvent la jalousie.

Le lien qui unit les parents aux enfants est variable. Certaines mères sont possessives et jalouses, comme Madame Liu, d'autres voient en leur enfant ce qui leur donnera une valeur sociale, comme dans le roman de Su Tong. Toutes cependant cherchent à diriger leur enfant et à leur imposer leurs choix. Selon les circonstances de la naissance, une mère peut ressentir plus ou moins d'amour pour son enfant. Mais est-ce véritablement l'amour qui conduit le lien entre une mère et son enfant?

Dans l'entourage extérieur à son cercle familial, l'épouse chinoise est d'abord en concurrence avec les concubines de son mari. J'ai choisi de les mettre à l'extérieur

car elles forment elles aussi un noyau familial. Je considère ici que chaque concubine constitue une famille, mais que chaque famille a le même homme pour père.

Nous pouvons légitimement supposer que ces femmes, pour partager le même homme, sont en concurrence permanente. C'est le cas dans le roman de Su Tong, où chaque femme cherche à attirer son mari pour la nuit. Le choix de l'épouse se fait devant les autres, et si la femme choisie en tire une certaine fierté, les autres n'en sont que renforcées dans leur jalousie et leur humiliation. Le parallèle entre concubine et prostituée est d'ailleurs établi par l'auteur lui-même. Les hommes qui prennent diverses femmes cherchent à assouvir leur plaisir et leur désir charnel, sans penser aux conséquences qu'il peut y avoir sur les femmes. Puisque le concubinage est autorisé, il n'y a pas de raison de s'en passer. Ainsi, lorsqu'une femme n'est pas disponible, il n'y a qu'à partir en voir une autre. Le concubinage prend pourtant diverses fonctions selon les récits. Chez Su Tong, comme dans la littérature chinoise classique, l'homme s'offre plusieurs femmes pour agrandir et diversifier son plaisir. En revanche, chez Pearl Buck, c'est l'épouse qui choisit une concubine à son mari. A quarante ans, elle choisit de prendre sa retraite d'épouse. Que cache cet abandon conjugal? Le récit de Chow Ching Lie, plus moderne, n'illustre que brièvement le désastre de la cohabitation des concubines. En revanche, les rencontres adultères y ont leur place. Les hommes ne vont plus dans les maisons de prostituées, mais rencontrent des femmes au travail. La rupture avec la femme traditionnelle pour une femme plus moderne?

Il paraît aussi normal que l'homme ait la possibilité d'avoir plusieurs épouses, qu'il est naturel que la femme ne puisse avoir qu'un mari. Cette injustice, basée sur un archaïsme, se voit perturbée dans les romans étudiés. Su Tong, qui a choisi ce thème du concubinage pour son livre, parle aussi de relations adultères. Or la loi exige la mort des amants s'ils sont découverts. La tentation d'aller vers un homme que l'on aime est-elle la plus forte? De plus, un homme qui a quatre épouses doit nécessairement se partager entre elles. S'il n'est pas équitable, il est possible que certaines ne voient pas leur mari durant plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Cela laisse l'occasion de sortir ou de faire entrer des gens chez soi. C'est ce qu'a choisi de faire Pearl Buck. Le prêtre étranger, Frère André, est introduit dans la maison Wu, avec pour mission d'enseigner l'anglais à Fengmo, le troisième fils. La relation, basée

sur l'intellect, entre Madame Wu et cet homme ira au-delà. Le roman leur donne une liaison posthume, mais l'adaptation cinématographique qu'en a faite Yim Ho les pousse dans les bras l'un de l'autre. Très hollywoodien, le film ne suit pas le roman et ne semble chercher qu'une fin heureuse pour tous les personnages. Ces relations adultères, ou du moins les sentiments qui en ressortent, accentuent le malheur du mariage.

J'ai parlé plus haut de l'importance du mariage pour les parents et de ce qui en suivait. L'élément principal cependant est la personne qui met en contact les deux partis : l'entremetteur. Souvent une femme, l'entremetteuse est celle qui part à la chasse au bon parti. Selon les exigences des familles et les ressources qu'elle a, elle sait trouver la personne qu'il faut. Deux principes sont possibles pour un mariage : soit les futurs époux sont choisis lorsqu'ils sont enfants, soit on fait appel à l'entremetteur lorsque un mariage est attendu, une fois la personne à marier adulte. Dans les récits étudiés, les entremetteurs sont aussi bien appelés pour des jeunes mariés à unir que pour le choix d'une concubine. Ce sont des personnes qui n'interviennent que ponctuellement mais qui ont un rôle déterminant.

Les domestiques, enfin, sont les dernières personnes extérieures à la famille, mais qui pourtant vivent avec la famille. Dans les familles aristocratiques, le nombre de domestiques est lié à l'importance de la famille. Ainsi, chaque personne a au moins un à deux domestiques à son service. Les femmes servent les femmes, et les hommes sont servis par les hommes. Il me semble important de voir le lien qui se noue entre ses gens, entre maître et servent. L'un des rapports de hiérarchie établis par Confucius est celui-là, mais quelle place prend l'autorité du maître sur l'esclave? Là encore, les trois récits apportent trois relations différentes. Songlian et sa domestique, Yan'er, sont en conflit permanent, alors que Madame Wu et Ying ont créé une confiance et une complicité peut-être liées à la durée de leur relation. Le récit de Chow Ching Lie apporte encore une autre dimension, due à l'âge, celle qui lie une mère à sa fille.

Avec les différentes relations que noue l'épouse avec les personnes de son entourage, je souhaite montrer que la femme aristocrate chinoise dans cette première moitié de XXe siècle, avait une vie qui pouvait fluctuer selon son caractère, malgré les règles établies. La Chine est un pays qui, malgré sa culture propre, a bien des similitudes avec d'autres civilisations, notamment concernant le statut de la femme.

L'évolution apportée par les occidentaux et le réveil de cette nation ne suffisent pas encore à faire de la femme un des centres essentiels de la vie, et de grands progrès sont encore à faire. Je clôture cette introduction par un poème de Taslima Nasreen, née au Bangladesh en 1962, intitulé "Simples Propos".

## Simple Propos<sup>1</sup>

1 En se baladant, un chromosome nommé X  
Se lie à un autre chromosome nommé X ;  
Il aurait aussi bien pu se lier à un chromosome nommé Y.  
Il n'y a pas de différence fondamentale entre X et Y,  
5 Pas plus qu'il n'y en a entre A et B, ou entre R  
Et S. Ni A, ni B ne valent moins l'un que l'autre,  
Le poids ou le volume d'O ou de P n'est pas inférieur à  
L'autre, pas plus d'entre X et Y  
L'un n'a moins de valeur  
10 Que l'autre.

De XX naît une personne, tout comme de XY  
Naît une personne. Hormis quelques particularités physiques  
Il n'y a pas de différence entre elles.  
Elles rient, pleurent, mangent, dorment.  
15 Peu à peu, elles grandissent avec leurs défauts  
Et leur qualités d'être humains.  
Aucune n'a moins d'importance que l'autre.

Il n'y a aucune raison de les séparer, et pourtant un groupe  
S'approprie très vite le fauteuil le mieux rembourré,  
20 Le matelas le plus épais,  
Les quatre-vingts pour cent de la propriété  
Et la tête du poisson.  
Sur une autre assiette gisent les restes et les arêtes,  
Entre les flacons d'alta<sup>2</sup> bon marché  
25 Et d'huile capillaire parfumée.  
Entre X et Y, il n'existe aucun rapport de quatre-vingts  
À vingt, ni de haut et de bas, ni de plus et de moins. Pourtant  
Y est juché sur les épaules de X ; Y balance  
Allégrement les jambes en sifflotant et en battant des bras.  
30 À la base du cou de X suinte une plaie,  
X a des douleurs au genou,  
Des crampes à la taille.  
Toutes ces disparités apparaissent là sous nos yeux.  
Mais personne parmi nous  
35 Ne dit le moindre mot.  
Nos langues sont coupées, nos lèvres scellées,  
Nos mains attachées, nos pieds enchaînés.

Ne dirons-nous jamais un seul mot?

---

1 Taslima Nasreen, *Femmes, Poèmes d'amour et de combat*, recueil de poèmes traduits de l'anglais par Pascale Haas

2 Un liquide rouge avec lequel les femmes du sud de l'Asie décorent leurs pieds à l'occasion de cérémonies comme les mariages ou les spectacles de danse. (N.d.T.)

## I L'épouse chinoise et son entourage familial

### A l'épouse et son mari

En Chine ancienne, la relation entre les époux était basée sur un rapport de soumission apparente. Les filles étaient élevées dans l'objectif de devenir des épouses obéissantes et des belles-filles dociles. La souplesse, la réserve, la modestie et l'obéissance étaient les quatre vertus principales que l'on se devait d'attendre d'une femme. On peut lire dans le Li Ki<sup>1</sup> qu' « une fille à dix ans ne sortait pas. Sa maîtresse lui enseignait à obéir et à rendre service d'un air doux et affable [...] »<sup>2</sup>. Il y est également expliqué en détail qu'un homme et une femme n'ont pas le droit d'être en contact :

« Un homme et une femme ne s'asseyent pas ensemble (dans le même appartement), ne déposent pas leurs vêtements sur la même table, ne les suspendent pas au même support, ne se servent pas de la même serviette ni du même peigne, ne se donnent rien de main à main. »<sup>3</sup>

« Si un homme veut présenter un objet à une femme, celle-ci reçoit l'objet dans une corbeille. Si elle n'a pas de corbeille, ils se mettent à genoux tous deux ; l'homme dépose l'objet à terre, et la femme le prend. Un homme et une femme ne vont ni au même puits ni aux mêmes bains. Ils ne prennent pas leur repos sur la même natte, ne se demandent ni ne s'empruntent rien l'un à l'autre, ne portent pas les vêtements l'un de l'autre. »<sup>4</sup>

Des lois du même type règlent la vie des époux. L'acte du mariage ne suffit généralement pas à les réunir, et le code de vie était aussi très strict pour eux :

« Une femme ne se permettrait pas de suspendre ses vêtements aux mêmes supports que son mari, ni de serrer ses objets dans les boîtes ou les corbeilles de son mari, ni de se baigner dans le même endroit. [...] D'après les règles établies, le mari et la femme ne serraient leurs objets dans le même endroit, sans séparation, que quand ils avaient atteint l'âge de soixante-dix ans. »<sup>5</sup>

Une femme ne peut être liée qu'à trois hommes au cours de sa vie : son père quand elle est jeune fille, son époux quand elle est mariée, son fils quand elle est veuve. Elle ne doit pas être en contact avec d'autres hommes que ceux-là et doit éviter d'en croiser, même dans l'enceinte de sa maison. Les femmes vivent entre elles, et les

---

1 Li Ki, Mémoires sur les bienséances et les cérémonies T.1. Un des cinq livres canoniques de la Chine ancienne, traduit par Séraphin Couvreur (1835-1919) et paru aux éditions disponible sur <http://classiques.uqac.ca>

2 Chapitre X, article II, 36.

3 ibid. Chapitre I, 1ère partie, article III, 31.

4 ibid. Chapitre X, article I, 12.

5 Ibid. Chapitre X, article II, 14 et 15

domestiques qui sont à leur service sont également des femmes. Les époux, comme l'enseigne le Li Ki, n'ont qu'un contact très limité. Les hommes et les femmes doivent vivre séparés, ils ne sont pas à la même table, et ne vivent pas dans les mêmes pavillons. Les différences d'éducation et la séparation établie entre les deux sexes dès le plus jeune âge sert à affirmer la domination masculine. La tradition chinoise donne une autre explication à cette domination. Le Li Ki<sup>1</sup> explique que le mot *Fu* 夫, qui signifie mari, a aussi le sens de soutenir 扶. Ainsi le mari est le soutien de la femme « parce qu'il est capable de la diriger. »<sup>1</sup> Alors qu'on apprenait aux femmes la manière d'être des épouses soumises et serviables, on enseignait aux hommes le pouvoir et l'autorité. Dans son roman Épouses et concubines<sup>2</sup>, Su Tong montre que cette situation traditionnelle ne semblait pas devoir changer. Le maître de maison dit en effet : « De toutes façons, il est exclu qu'un jour une femme parvienne à dominer un homme. » (p.14) L'affirmation de l'autorité semble essentielle à cet homme qui refuse de se soumettre à ses épouses, du moins en apparence.

La femme, qui ne possède rien, est elle-même la propriété d'un homme. Le mariage, qui revient à la vente d'une jeune fille par sa famille, fait d'elle une esclave. Dans la majorité des cas, les mariés ne se voyaient pas avant le jour des fiançailles ou du mariage. Ce sont les parents qui décidaient de l'union à leur naissance ou durant leur enfance. La question de l'amour ne se posait pas.

### 1. Chen Zuoqian et Songlian

Dans le roman de Su Tong, la jeune Songlian épouse Chen Zuoqian par nécessité. Jeune étudiante, elle doit arrêter ses études par manque d'argent. Après le suicide de son père la jeune fille reste sans ressource et « elle allait devoir assumer son propre destin. » (p.20) Alexandra David-Néel, dans ses premiers écrits sur les femmes françaises<sup>3</sup>, relate que « ...la majorité des femmes, partant de cette idée

---

1 Li Ki, op.cit. Chapitre IX, article III, 10

2 Épouses et concubines (大红灯笼高高挂) est un roman de Su Tong (Chine 1963- ) paru en 1992 aux éditions Flammarion. Il a été traduit du chinois par Annie Au Yeung et Françoise Lemoine. Il a également fait l'objet d'une adaptation cinématographique par le réalisateur chinois Zhang Yimou 张艺谋 (1951- ).

3 Féministe et libertaire, écrits de jeunesse, Alexandra David-Néel, p.181

qu'elles ne peuvent se créer un sort par elles-mêmes, sont conduites au mariage par nécessité économique. » La situation des femmes en France et en Chine semblent à cette époque, est semblable.

C'est avec l'aide de sa belle-mère que Songlian rencontre Chen Zuoqian et que le mariage a lieu. De ce fait, le lien entre les époux peut se créer sur des bases différentes. Dans le livre de Su Tong, on remarque qu'il s'agit avant tout de relations sexuelles. Chen Zuoqian ne voit en ses femmes que des êtres susceptibles d'assouvir son désir. C'est la raison pour laquelle il épouse Songlian, qui devient ainsi sa quatrième épouse : « Dès leur première rencontre, il avait pressenti chez elle d'immenses possibilités pour le conduire à l'extase ... » (p.23)

La personnalité et les capacités intellectuelles de sa femme ne l'intéressent guère. Tout ce qu'il attend d'elle est qu'elle accède à ses désirs sexuels. Il lui fait d'ailleurs bien comprendre qu'elle n'est en quelque sorte qu'une prostituée officielle. Il se permet de lui demander ce qu'il souhaiterait, comme il le ferait dans les maisons de prostituées. Alors qu'il lui demande un acte qui reste secret pour le lecteur, Songlian refuse net, ce qui fâche son époux :

« Me faut-il donc agir comme une chienne pour vous satisfaire? [...] - Je n'ai jamais vu de femme comme toi! Tu n'es qu'une putain et tu voudrais faire ériger un monument à ta vertu! » (p.105)

Seule la concubine peut être perçue comme une prostituée. L'auteur du *Jing Ping Mei*<sup>1</sup> nous explique que la première épouse est la seule à être légitime :

« Chers lecteurs, laissez-moi vous dire que telle est, en général, la conduite des concubines, prêtes à tout pour ensorceler leur mari. Elles ne tiennent pas à vergogne les plus humiliantes complaisances. Jamais une femme légitime, s'honorant de sa position éminente, ne s'abaisserait à de telles pratiques. » (p.577)

Su Tong reprend cette idée des concubines prêtes à tout en attribuant à chacune d'elles une particularité. Zhuoyun, la deuxième épouse, parfume le corps de son mari et semble, sexuellement, tout accepter de lui. Meishan, pour se l'approprier, le fait venir en pleine nuit, en prétextant d'être malade. Chen Zuoqian ne force pas Songlian

---

1 *Jin Ping Mei* (金瓶梅) est un roman de mœurs anonyme du XVIIe siècle. Ce roman érotique, interdit en Chine, relate la vie de Ximen Qing et de ses nombreuses femmes et conquêtes. La traduction dont je me sers est titrée *Fleur en fiole d'or* et a été traduite du chinois par André Lévy. Il est paru aux éditions Gallimard, collection Folio en 2004. p. 263

à agir comme il le voudrait. Il préfère quitter la chambre pour passer la nuit chez une autre de ses femmes. Il n'exerce pas vraiment d'autorité sur elles, plutôt une domination. Il est le maître de la maison et c'est lui qui a le pouvoir. La relation qu'il entretient avec ses épouses est tantôt de l'amour, tantôt de la haine, voire même une sorte d'indifférence. Cet homme n'a aucun scrupule envers ses agissements. S'il n'est pas satisfait de l'une, il la quitte pour partir avec une autre :

« “- Alors, allez chez Zhuoyun! Elle, elle sourit à tout le monde et à tout propos!”  
rétorqua Songlian en se retournant.  
Chen Zuoqian se leva et s'habilla :  
“-Eh bien, oui! J'y vais! J'ai encore trois autres épouses, heureusement!” » (p.58)

Cette scène du mari qui quitte la chambre d'une de ses épouses après un refus de celle-ci existait déjà dans certains romans classiques du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est le cas dans le Jin Ping Mei II<sup>1</sup> : Ximen, le maître de la maison, souhaite passer la nuit avec Fiole, une de ses concubines. Celle-ci est malade et lui refuse ses faveurs en l'envoyant chez une autre.

« “- Va dormir chez une autre! Tu ne vois donc pas dans quel état je me trouve?  
[...]  
- Entendu, puisque tu ne me retiens pas, je vais dormir chez Lotus-d'Or.  
- Parfait, vas-y! Tu n'auras pas à te restreindre.”[...]  
Elle ne put se retenir d'éclater en sanglots, de grosses larmes roulant sur ses joues tandis qu'elle buvait. »

On ne sait si Fiole pleure par dépit ou par jalousie de voir son mari la quitter pour une autre femme, mais on peut supposer qu'elle éprouve quelque amour pour lui.

La question des sentiments n'entre pas en compte dans le mariage. Les futurs époux se connaissent à peine ou pas du tout et n'ont pas le choix de la décision : c'est la famille qui décide. En 1950, la loi sur le mariage fut la première loi promulguée par la République populaire de Chine. Elle prône entre autres la liberté dans le choix du conjoint, l'égalité entre les époux, et elle instaure la monogamie. Une autre loi sur le mariage a été promulguée le 1<sup>er</sup> janvier 1981. Elle insiste notamment sur le droit au divorce et augmente l'âge légal du mariage à 22 ans pour les garçons et 20 ans pour les filles. En 1995, un article<sup>2</sup> portant sur la jeunesse chinoise rapportait que les jeunes étudiants « affirment catégoriquement [qu'ils] choisiront eux-mêmes leur

1 *Jin Ping Mei II*, op.cit.

2 VSD n°931, 29 juin 1995. article de Chris Kutschera, annexe 1 pages I et II

femme (ou leur mari), un partenaire qu'ils aimeront. » Cependant la pression familiale reste très forte. En effet, il est donné en exemple le cas d'une jeune fille qui refuse d'épouser celui que ses parents souhaiteraient pour elle, mais qui ne peut épouser celui qu'elle aime car sa famille ne le veut pas. D'autre part, des traces de la société féodale perdurent. Il est courant qu'un homme ait une femme légitime et qu'il entretienne une ou plusieurs autres femmes. Alors que la loi de 1950 interdit la bigamie et le concubinage, une troisième loi sur le mariage est en discussion pour abroger la cohabitation de plusieurs épouses et punir les violences conjugales. Malgré les lois successives, la tradition des concubines semble bien ancrée et très difficile à faire évoluer, ou à abroger complètement.

Si l'homme, en Chine féodale, peut se permettre d'épouser de nombreuses femmes, les femmes, elles, n'ont qu'un époux. Il est même interdit aux femmes de se remarier une fois veuves. L'adultère, pour une femme, est une faute grave qui peut lui coûter la vie. C'est pour restreindre les risques d'infidélité que leur liberté est limitée aux murs d'une partie de la maison. Olga Lang décrit l'opposition entre la liberté des hommes et celles des femmes dans La Vie en Chine<sup>1</sup> :

« Le champ d'action des hommes est tout à fait distinct de celui des femmes : ils ont le monde entier [...], tandis que leur univers à elles se borne à leur foyer. [...] "les femmes ne doivent pas s'asseoir en compagnie des hommes ni chercher à découvrir ce qui se passe hors les murs de la maison, ou se rendre dans les pièces extérieures." »

Le roman de Su Tong est une sorte de huis clos où les femmes sont confinées et enfermées. La seule personne extérieure à entrer est le médecin, lorsque quelqu'un est enrhumé. Le droit à examiner directement les patientes est récent. Jusque là, ils devaient établir un diagnostic d'après les symptômes rapportés par l'époux, le père ou un autre homme de la famille proche de la malade. Plus tard, ils ont eu le droit de les voir, mais sans les toucher. Pour expliquer leurs maux, elles avaient à leur disposition une statuette dont elles se servaient pour indiquer d'où elles souffraient<sup>2</sup>. Dans Jin Ping Mei II<sup>3</sup>, on ne parle pas de ces statuettes mais l'épouse malade n'a qu'un bref contact avec le médecin. Il lui prend le pouls, ce qui suffit à établir le diagnostic.

---

1 La Vie en Chine, par Olga Lang. Traduit de l'anglais par Aline Chalufour et paru aux éditions Hachette en 1950. p.53

2 Voir annexe 2 pages III et IV

3 Jin Ping Mei II op.cit.

L'attitude de la jeune femme est des plus humbles et le mari semble mieux savoir que le médecin ce qu'il faut à son épouse : « Je demanderai demain au médecin Ren de te procurer un fortifiant et ça passera. » (p. 679) Le mari fait lui-même un diagnostic ce qui évite à son épouse de sortir de la maison et de voir le médecin. Cependant son cas s'aggrave et il vient tout de même la visiter :

« Comme elle s'approche pour saluer, le médecin fait précipitamment un mouvement sur le côté pour lui rendre la politesse. Elle s'assoit sur une chaise en face de lui. [...] Elle dégage un poignet lisse comme le jade [...] et invite le médecin à lui prendre le pouls. Au bout d'un long moment elle se retire et disparaît dans sa chambre. [...]

“Votre vénérée Dame souffre en fait de déficience du souffle et du sang. [...]

- Ma troisième épouse souffre de refroidissements au ventre. Auriez-vous quelque pilule réchauffante à lui prescrire?
- A vos ordres : je lui en fait prescrire sur le champ.” » (pp.696-697)

Tout contact avec d'autres hommes était à éviter sous peine d'être suspectée d'adultère. Les maris étaient souvent des maris jaloux, comme l'est Chen Zuoqian. Il brûle la flûte de Songlian par peur qu'elle éprouve des sentiments pour celui qui lui avait offerte. :

« “Où avez-vous mis ma flûte?”

Chen Zuoqian hésita un moment, puis expliqua :

“- J'avais peur qu'elle ne détourne ton coeur, je l'ai rangée! [...] Alors, dis-moi qui t'a offert cette flûte? demanda Chen Zuoqian d'un air sévère.

- On ne me l'a pas offerte! On me l'a léguée! [...]
- Oh, je suis trop soupçonneux! Je croyais que c'était quelque étudiant qui t'en avait fait cadeau!” » (p.57)

La flûte, en tant qu'objet symbolique, sa rapporte au sexe de l'homme. Dans le Jin Ping Mei II<sup>1</sup>, les légendes des illustrations se rapportant aux fellations établissent une comparaison explicite : « Lotus-d'Or frappe le chat tout en jouant de la flûte de jade » (p.22) ou plus loin : « Désirée joue un solo de la flûte dont elle déguste la rosée. » (p.788). La flûte est donc un instrument de la concupiscence, dangereux dans les main d'une femme si ce n'est pas un cadeau de son mari.

Alors que la femme doit être obéissante et soumise, il n'est pas rare que le mari lui-même soit dominé par ses épouses. Dans le roman de Su Tong, Meishan, la troisième épouse, lui fait quitter le lit de Songlian en pleine nuit de noces.

---

1 *Jin Ping Mei II* op.cit.

« “La Troisième Épouse est souffrante. Elle demande que le Maître aille la voir!”  
 Chen Zuoqian cria :  
 “Elle ment! Encore une fois elle ment! Retourne lui dire que je suis déjà couché!”  
 A l'extérieur, la fillette insista :  
 “La Troisième Épouse est vraiment gravement malade. Il faut absolument que vous vous rendiez à son chevet! Elle dit qu'elle est mourante!” [...]  
 Cette nuit-là, Chen Zuoqian ne revint pas chez Songlian. [...] Lorsqu'elle vit Chen Zuoqian sortir du pavillon-nord, elle alla tout de même à sa rencontre pour demander des nouvelles de la santé de la Troisième Épouse et savoir si on avait appelé le médecin. Très embarrassé, Chen Zuoqian hocha la tête d'un air las, et ne daigna pas répondre. » (pp.16-17)

Cet homme ne sait pas résister à ses concubines. Il agit de la même manière que dans la littérature classique : il leur offre des cadeaux pour acheter leurs faveurs, pour les satisfaire :

« C'est parce qu'il pleut...  
 – Qu'est-ce que tu dis? Une parure ? demanda Chen Zuoqian qui avait mal compris.  
 – Oui, une parure! J'aimerais avoir la plus belle des parures!  
 – Je t'ai toujours donné tout ce que tu voulais! Mais ne leur en parle surtout pas! » (p.46)

Les cadeaux du mari sont souvent gages des faveurs des femmes au lit. Comme si elles se prostituaient, elles obtiennent une sorte de paiement pour leur travail. Cela permet également d'animer les jalousies entre les concubines. Elles mènent un combat pour avoir la place de favorite, et cela passe autant par les cadeaux que par le nombre de nuits que l'on passe avec le maître. Il est fait plusieurs fois mention de cadeaux dans le Jin Ping Mei II<sup>1</sup>. Ximen Qing peut ainsi remercier les femmes avec qui il couche, puisqu'il n'offre des cadeaux qu'après l'amour :

« “J'ai quelque chose à te demander: entendu ? [...] Le manteau de fourrure de Fiole, tu ne pourrais pas le sortir pour que je le porte? Quand elles reviendront du banquet elles seront toutes en fourrure, sauf moi. [...] Je veux la fourrure de Fiole : sors-la-moi aujourd'hui même !  
 - La coquine de garce! Ça cherche les moindres avantages en toute situation : tu ne t'intéresses qu'à ça!” [...] Ximen Qing referma à clé la porte et envoya Désirée porter le paquet chez Lotus-d'Or. » (pp.627-630)

« Ma petite Zhang la Quatrième, lui susurre-t-il, si tu sucés ton chéri avec dévotion, je te trouverai un superbe boléro de satin à fleurs que tu pourras porter le 12! » (p.787)

« ...et sortit de son manteau un billet qu'il tendit à la jeune femme:

---

1 *Jin Ping Mei II* op.cit.

“Demande au commis Gan de te chercher un vêtement à la boutique. Choisis le dessin qui te plaira.” » (p.820)

Qu'il s'agisse de ses épouses, de servantes ou d'autres femmes encore, Ximen Qing agit de la même manière. Dans le premier extrait, Lotus-d'Or, la plus perfide de ses concubines, réclame une des tenues de Fiole, autre concubine défunte. La jalousie et l'envie permettent à la jeune femme d'agir sans aucune retenue, et ce envers tout le monde. On remarque que Ximen accède à ses désirs bien qu'il semble au départ réticent. L'autorité masculine est souvent déjouée par les femmes. Alors que l'homme croit s'imposer, la femme arrive à le détourner et obtient généralement ce qu'elle souhaite. C'est la raison pour laquelle je parle de soumission apparente. Dans de nombreux cas, la femme arrive à avoir le contrôle à l'insu de son époux.

## 2. Le couple Wu.

Dans Pavillon de Femmes<sup>1</sup>, de Pearl Buck, Madame Wu est celle qui gère cet univers clos qu'est la maison. Elle s'occupe des comptes, distribue l'argent à ses serviteurs, et c'est à elle qu'on fait appel lorsqu'un problème paraît dans la famille. Cette femme domine son mari par l'intelligence, et sait ne pas le lui montrer. La finesse chinoise dont elle fait preuve est de faire croire à Monsieur Wu qu'elle l'écoute et qu'elle lui obéit, alors qu'elle ne cède jamais sur ses positions. Si le livre de Su Tong montre un homme dont l'intérêt principal est la jouissance qu'il tire de ses femmes, l'aspect sexuel est quasiment absent du récit de Pearl Buck. Le couple Wu est le résultat d'un mariage arrangé dont le but premier est de perpétuer la vie : « Celle-là [la chambre] avait été décorée pour une jeune femme, une femme mariée à un homme à qui elle devait donner des enfants. »(p.57) Madame Wu accomplit son devoir, elle donne quatre fils à son mari. La stérilité d'une femme est la seconde des sept raisons pour lesquelles le mari pouvait répudier son épouse et divorcer<sup>2</sup>. C'est aussi une des raisons principales pour justifier la polygamie.

Le jour de ses quarante ans, Madame Wu décide de se retirer du couple en

---

1 Pearl Buck, *Pavillon de Femmes*, traduit de l'américain par Germaine Delamain, publié en 1958 aux éditions Le Livre de Poche.

2 Les sept raisons sont contenues dans le Li Chi, oeuvre classique chinoise : désobéissance aux parents du mari, stérilité, adultère, jalousie apparente, maladie répugnante, bavardage, vol.

faisant venir une concubine pour son fidèle époux. C'est à partir de ce moment que l'on retrouve le schéma de la polygamie. Il est cependant détourné par le fait que c'est Madame Wu qui choisit la concubine pour son mari. Elle impose ainsi son autorité en ne lui laissant aucun choix. Elle le convainc qu'elle a raison et il se laisse mener. La femme ici n'est pas assimilée à une prostituée mais être femme et épouse reste tout de même un métier : « Mais j'ai eu quarante ans hier. Depuis longtemps, j'avais résolu que, ce jour-là, je cesserais mon métier de femme et que je trouverais quelqu'un de jeune pour mon seigneur. » (p.64) Le cap des quarante ans est pour elle une manière de prendre sa retraite. C'est un âge très important dans le roman, à partir duquel avoir un enfant est une honte pour la femme : « “C'est très mal vu, pour une femme, d'avoir un enfant après quarante ans. Vos amis vous le reprocheraient aussi.” [...] Il parlait de ses amis et elle d'une honte. » (pp.54-55) La belle-mère de Madame Wu s'est trouvée dans cette situation : « Il est vrai qu'aucune femme ne désire concevoir après quarante ans. Elle-même avait eu cette malchance, mais, heureusement, l'enfant était mort en naissant. Elle se souvenait cependant fort bien [...] de sa grande honte lorsqu'elle s'était aperçue qu'elle était enceinte à cet âge-là. » (p.65) En s'éloignant de son mari, Madame Wu se protège du risque de tomber enceinte. Elle se protège également du contact de son mari, avec qui elle a dû vivre contre son gré. Elle détaille les raisons de son éloignement au prêtre étranger, précepteur de son fils :

« Vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est que de se voir forcée à livrer son corps à un homme, pendant des années, contre sa propre volonté. [...] De remettre un corps délicat à des mains indécates, de voir la concupiscence monter, brûlante, mais sa propre chair se glacer – se sentir le cœur faible, l'esprit malade, et cependant être contrainte à cet abandon pour la paix de la famille. » (pp.328-329)

Madame Wu montre à la fois son dégoût de la situation et sa résignation. La famille est plus importante que l'individu. Sa manière de se mettre à l'écart après la fête de ses quarante ans est la rupture qu'elle a attendu tout le temps de sa vie conjugale. À partir de ce moment, elle compte agir pour elle-même, et non plus pour sa famille, même si elle conserve toutes les fonctions qu'elle avait jusque là. Trouver une concubine à son mari lui permet d'obtenir une certaine tranquillité. Elle se libère de l'emprise sexuelle et possessive, pour aspirer à une plus grande liberté : « Je croyais qu'ayant rempli mon devoir envers tous, je serais libre. » (p.321) Elle parle de son mariage comme d'une obligation envers son mari tout d'abord, mais aussi envers sa

famille, sa belle-famille, et finalement ses enfants. Rien ne semble émaner de sa propre volonté, elle agit comme l'attend la société, comme la tradition l'exige. Les époux n'ont pas besoin de sentiments l'un pour l'autre, il leur suffit de faire des enfants.

Après la rupture physique suit la rupture affective, bien que cela soit plus flou. Monsieur Wu se prend d'amour pour une jeune prostituée qui devient sa troisième épouse. Malgré son retrait, Madame Wu semble atteinte par ce transfert d'amour. Elle est jalouse de voir son mari aimer une autre femme : « Elle s'était crue affranchie de lui parce qu'elle ne l'aimait pas. Mais il n'en était rien ; sa fierté blessée, en apprenant qu'il avait cessé de l'aimer, le prouvait bien. » (p.328) Elle ne semblait pas autant touchée par la relation qu'il entretenait avec la deuxième épouse, peut-être parce que c'est elle qui la lui avait choisie : « "N'éprouvez-vous donc aucune jalousie?", fit-il d'un ton sec. [...] "Vous êtes si beau, dit-elle en souriant, que je pourrais être jalouse s'il ne s'agissait pas d'une telle enfant, si simple, moins que rien entre vous et moi." » (p.129) Madame Wu a choisi une concubine qui est si différente d'elle qu'elle ne peut en être jalouse. Elle ne songe pas que son mari puisse l'aimer, et c'est pourquoi elle n'éprouve rien. Elle parvient à garder sa supériorité face à son époux, qui la craint : « Elle comprit et cela lui donna une curieuse commotion, mais pas douloureuse, que M. Wu non plus ne l'avait jamais aimée, sinon il ne l'eût pas crainte aujourd'hui. » (p.374) Malgré la séparation et la nouvelle concubine, le mari semble toujours dépendant de sa première femme. Il reste très attaché à elle. Alors que dans le livre de Su Tong l'époux allume une lanterne rouge devant le pavillon de celle qu'il a choisie pour passer la nuit, M. Wu laisse traîner sa pipe : « A ce moment-là, Madame Wu aperçut la pipe de son mari. Elle comprit aussitôt qu'il l'avait laissée exprès pour indiquer qu'il reviendrait. C'est un vieux signal entre hommes et femmes, cette pipe que l'homme laisse derrière lui. » (p.194) Madame Wu prévient la troisième épouse de ce rituel, à son arrivée : « Vous verrez qu'il est très juste. S'il laisse sa pipe sur votre table, ce sera votre billet doux. S'il la garde à la main en s'en allant, ne vous fâchez pas. » (p.369) La pipe n'est pas le seul objet ayant cette fonction de marquer le choix du mari pour la nuit. Dans le couple Kang, amis des Wu, le mari se prête au même rituel, mais avec ses souliers : « Madame Wu savait que M. Kang laissait chaque soir ses pantoufles devant le lit de sa femme, et que, quand il omettait de le

faire, c'était signe qu'il allait dans une maison de fleurs ; sa femme alors pleurait la moitié de la nuit, ce qui le mettait en colère. » (p.382) Monsieur Wu ne parvient cependant pas à passer d'autres nuits avec sa femme, qui lui fait ramener sa pipe par une servante. Il récidive tout de même un peu plus tard, après avoir argumenté pour tenter de convaincre son épouse de revenir vers lui :

« -Vrai, hommes et femmes ne gagnent rien en santé à rester éloignés l'un de l'autre. Ce n'est pas seulement une question de postérité. C'est une question d'équilibre. [...] Avez-vous donc oublié comme nous... [...]

- Encore cette fois, vous avez oublié votre pipe.»

Il se retourna, la face cramoisie :

« - C'est vrai, je l'ai oubliée », dit-il.

Elle se tenait sur le seuil, montrant la pipe du doigt comme une chose répugnante, et il revint, de l'air d'un gamin battu, prit brusquement la pipe et passa devant Madame Wu, la bouche pincée et les joues rouges. Elle le suivit des yeux et éprouva dans sa poitrine une douleur subite, comme si un coup venait de la frapper. » (p.257)

Bien qu'elle cherche à les refouler, Madame Wu éprouve des sentiments d'affection pour cet homme qui, d'un autre côté, la répugne. Ce récit de Pearl Buck relate une histoire d'amour sur sa fin. Au début, on parle d'amour partagé : « «Avez-vous complètement cessé de m'aimer?» demanda t-il. [...] «Je vous aime autant que jamais» dit-elle avec sa belle voix. » (p.55) On ne sait s'il sont amoureux ou si c'est un amour purement formel, mais la scène a un air de parodie, comme si Madame Wu débitait des mots de manière quasiment automatique, pour ne pas vexer son mari. La période de rupture serait le désamour entre eux, jusqu'au refus de tout contact physique. La recherche d'une concubine permet à Madame Wu de détourner l'attention de son époux vers une autre femme qu'elle. Ils subsiste cependant un lien presque amical entre eux : « L'élan de Madame Wu appela chez son mari une réponse. Il saisit la main de sa femme ; pendant ce court instant, ils furent unis et se regardèrent dans les yeux. [...] «Il n'y a pas au monde une seule femme comme vous», dit-il. » (pp.377-378) Leurs sentiments évoluent en même temps que leur relation. Contrairement à la pensée courante de l'époque, Madame Wu prend conscience que l'amour est important dans une relation de couple : « Je croyais que les hommes et les femmes pouvaient être appariés comme les mâles et les femelles des animaux. A présent, je sais que les hommes et les femmes se haïssent lorsqu'on les apparie de cette façon-là. » (p.394) Pourtant la notion de devoir reste très importante, même pour les

générations suivantes. L'un des fils de Madame Wu part étudier aux États-Unis, où il rencontre une jeune américaine dont il tombe amoureux alors qu'il est déjà marié chez lui. Il lui explique de quelle manière le mariage est perçu en Chine :

« Le mariage, chez nous, n'est pas un devoir envers l'amour ou envers nous-mêmes, mais pour la place que nous tenons dans les générations. Je sais que ma mère n'a jamais aimé mon père, mais elle a accompli son devoir envers la famille. Elle a été bonne épouse et bonne mère. A quarante ans, elle s'est retirée de la vie conjugale et a choisi pour mon père une autre épouse. Cela nous a chagrinés, et pourtant nous comprenions que c'était juste. A présent, elle est libre de poursuivre son propre bonheur, toujours à l'intérieur de la maison. » (p.472)

L'enceinte de la maison est le seul lieu où une femme peut évoluer. Elle habite son pavillon, et selon les époques, elle est plus ou moins libre de circuler où elle souhaite. La séparation des époux Wu ne permet pas à Madame Wu une liberté complète. Elle doit rester dans les bâtiments où elle a toujours vécu, à l'intérieur de la maison. Elle reste mariée, même si les liens sont rompus. Il n'y a d'ailleurs pas d'autres solutions pour une femme que de rester chez son mari, comme elle l'explique à l'une de ses belles-filles : « Qu'est-ce qui existe pour une femme en dehors de la maison de son mari? Même si je vous laisse quitter cette maison, serez-vous libre? Une femme sans mari est méprisée de tous. Elle ne peut être libérée que par son mari et par ses enfants. » (p.293) Par « enfants », il faut bien entendu sous-entendre « fils ». On retombe ici dans le cadre des trois obéissances au père, au mari et au fils, qui régissent la vie d'une femme.

### 3. Le mariage de Chow Ching Lie

La nouvelle génération cherche à s'émanciper de ces contraintes. Une des belles-filles de Madame Wu, que l'on peut qualifier de féministe, parle de l'évolution des mœurs et annonce la future révolution. Cependant l'emprise de l'homme et le poids de la tradition restent très présents. Chow Ching Lie se marie le 3 janvier 1950, en pleine période de troubles dus à la révolution sous-jacente. Son mariage est pourtant aussi traditionnel que possible. Elle est très jeune puisqu'elle n'a que treize ans, mais on a attendu son accord pour célébrer le mariage. Son premier refus a été pris en compte, notamment par son père, mais la pression familiale l'a faite céder.

Chow Ching Lie va à l'école, où elle est en contact avec de nombreux jeunes, filles et garçons. Cela cause des troubles à sa mère qui en est très inquiète. Elle a peur que sa fille tombe amoureuse et ne se marie pas comme elle le devrait. C'est d'ailleurs surtout la mère qui l'incite à épouser Liu Yu Wang :

« “Je ne vois qu'une solution, poursuivit-elle. Il faut que je te trouve une belle-famille. Alors seulement tout rentrera dans l'ordre, alors seulement prendront fin mes soucis et mes angoisses.” “Trouver une belle-famille” est en Chine une expression très claire : cela veut dire : se fiancer, puis se marier. Car, épouser un homme c'est épouser du même coup sa famille. »

La famille de Chow Ching Lie s'était déjà entendue avec la famille Liu pour la célébration du mariage. Ce n'étaient que des discussions, mais la jeune fille n'en savait rien. Les deux familles mettaient en place un projet de mariage alors que la future mariée n'avait pas encore donné son accord, ce qu'elle finit par faire pourtant : « Papa, écoute-moi. J'accepte... Je suis d'accord pour me fiancer. » L'émancipation de la Chine est nettement visible dans ce récit, notamment par le travail des femmes. Dans le roman de Su Tong, il n'est pas fait mention du travail des épouses, on ne parle que de leurs loisirs. De même dans le film<sup>1</sup> qui en a été adapté par Zhang Yimou, les femmes restent dans la maison, sans avoir aucun travail. Le même réalisateur, dans son dernier film *La Cité interdite*<sup>2</sup>, qui met en scène la famille impériale, met en avant le travail de l'impératrice qui se borne à broder des fleurs. Madame Wu, dans le roman de Pearl Buck, n'a d'autre travail que de régenter la maison. Elle reste dans les limites des bâtiments, et n'est en contact qu'avec ceux qui y vivent. Les travaux des femmes en ville étaient ceux qui étaient liés à la sexualité : prostituées, entremetteuses ou sages-femmes. Elles pouvaient également entrer dans les ordres, ou exercer un métier lié à la religion : devineresses, récitantes de prières. Le travail de la soie était aussi attribué aux femmes, mais rarement aux dames de haut rang, qui apprenaient plutôt la broderie et le travail des étoffes. L'émancipation de la femme à travers l'histoire de Chow Ching Lie est clairement visible.

La jeune fille ne reste pas à demeure comme le faisaient les femmes jusque là. Après son mariage, elle poursuit ses leçons de piano et ses études. « Écolière je

---

1 Zhang Yimou, *Épouses et concubines*, op.cit.

2 *La Cité interdite*, 满城尽带黄金甲, réalisé par Zhang Yimou en 2006

m'étais mariée, écolière je redevenais : la seule promesse que j'avais arrachée aux adultes était celle de pouvoir continuer mes études. » (p.221) Ces faveurs sont accordées d'une part parce qu'elle a été mariée à seulement treize ans, alors qu'elle était lycéenne, d'autre part grâce aux troubles amenés par la guerre qui font fuir ses beaux-parents vers Hong-Kong. Une situation semblable est relatée dans un des témoignages recueillis par Yamina Benguigui dans son livre Femmes d'Islam, celui d'une femme mariée très jeune alors qu'elle était écolière : « Quand j'ai eu mon premier mari, j'étais très jeune, je devais avoir quatorze ans. Mes parents m'ont enlevée de l'école où je travaillais mieux que mes frères. » (p.92) La réussite scolaire n'est pas un atout pour une femme. L'école lui sert à ne pas être totalement ignorante et à avoir de la conversation avec son mari, mais tous les livres anciens s'accordent à dire qu'il est inutile et dangereux qu'une femme soit trop instruite.

Tandis que ses rapports sont plutôt difficiles avec sa belle-famille, Chow Ching Lie est cependant très aimée de son mari : « Dans ma vie de recluse je comptais sur une seule personne pour me parler et me distraire un peu : mon mari. Je savais qu'il m'aimait beaucoup. » (p.224) Les débuts de la vie conjugale ont cependant été très difficiles pour la jeune fille. En effet les jeunes gens n'avaient pas d'éducation sexuelle. La jeune fille restait donc ignorante jusqu'à son mariage. L'amour du mari est ici très visible dans la patience qu'il prend avec sa jeune épouse. Alors que M. Wu force sa deuxième épouse à avoir des relations sexuelles avec lui lors de leur nuit de noces, Liu Yu Wang prend le temps d'expliquer les choses à Chow Ching Lie :

« Puis je commençai à me demander avec anxiété comment j'allais dormir avec un homme à côté de moi. Il le fallait bien, mais c'était terriblement gênant. [...]

“Toutes les femmes mariées dorment avec leur mari dans un même lit...”dit-il, s'efforçant de me convaincre.

Je pensais qu'après tout mon père et ma mère faisaient de même, donc je glissai le plus rapidement possible mes deux pieds sous les couvertures. [...] Liu Yu Wang se coucha à son tour. Mais au lieu de s'allonger, il se pencha sur moi et parut étrangement tendre. En effet, il commença à m'embrasser doucement sur le front, sur les joues [...]. Je le laissai faire. Après tout, me disais-je, certainement papa et maman s'embrassent avant de s'endormir. [...] Soudain, je sentis contre moi la présence d'un objet rigide, je poussai un cri et [...] j'allumai la lumière, soulevai les couvertures et m'aperçus, dans un éclair, que l'objet en question faisait partie de Liu Yu Wang. Alors je fis un tel bond que je me retrouvai à plusieurs mètres du lit et de ce mari que je considérais à présent comme un monstre et qui me remplissait de terreur. [...]

“- Ne m'approche pas! criai-je, tu es un fantôme! Tu n'es pas un homme

normal!...” [...] n'osant plus m'approcher, il essaya patiemment de m'expliquer :  
“- Ching Lie, je ne suis pas anormal, je t'assure... Tous les hommes sont faits  
comme moi...  
- menteur! Mon petit frère n'est pas fait comme toi!... [...]  
- Mais Ching Lie, c'est un bébé... Moi, je suis un homme... Tout est proportionnel.  
[...] Viens, dit-il, je vais te montrer quelque chose qui va te prouver que je ne suis  
pas anormal.”  
Mais comme je ne voulais pas l'approcher, ni qu'il m'approchât, il fit glisser le  
livre sur le tapis jusqu'à moi et me dit de regarder : c'était un ouvrage de  
médecine, avec une planche d'anatomie qui montrait un homme. J'examinai  
plusieurs fois très attentivement la planche, tournai quelques pages : le livre était  
sérieux. [...]  
“- A présent, dit Liu Yu Wang, [...] tu peux aller te remettre au lit et te couvrir.  
Pour moi, je te promets, je te jure que je ne te toucherai pas. Au reste, je vais  
dormir sur le divan comme la nuit dernière et te laisser le lit pour toi seule. Es-tu  
d'accord?” (pp.214-215)

La question finale montre combien le jeune mari tient au bonheur de sa femme. Il ne cherche pas à l'effrayer, mais bien à la mettre à l'aise. Il déborde d'amour et d'affection pour elle, et se montre prêt à agir pour l'aider. Il n'a rien de violent ou d'autoritaire comme les hommes que l'on a vus jusqu'alors. Il n'est cependant pas à l'abri de tout soupçon. Si Chow Ching Lie s'est mariée de force, elle attend tout de même le respect de cet homme qui semble si attentif envers elle. Elle avait eu, petite fille, l'exemple de son père qui trompait sa mère, et elle ne souhaitait pas revivre cette situation pour son propre mariage : « J'entendais ma mère pleurer en secret, j'entendais aussi entre elle et mon père des disputes inhabituelles. [...] A présent ma mère savait tout, peut-être que mon père lui-même ne lui avait plus rien caché. » (p.52) Impuissante face à son mari qui ne l'aime pas, la seule solution pour la mère de Chow Ching Lie est le chantage. Elle va voir son mari à son travail, en compagnie de sa fille, le menaçant de partir. Il ne peut supporter d'être séparé de sa fille et quitte sa maîtresse. « Est-il étonnant qu'un moment pareil m'ait poursuivi toute ma vie et que l'idée de prendre à une femme son mari m'ait à jamais inspiré une horreur aussi insurmontable? » (p.55) La fillette d'alors reste très marquée par cette situation. Elle prend exemple sur sa mère lorsque la même situation lui arrive. Elle découvre son mari en compagnie d'une femme au restaurant, où ils mangent des crabes : « Il faut savoir que manger des crabes, qu'il faut décortiquer avec les doigts, ne se faisait de préférence qu'avec les intimes, en tout cas pas avec une étrangère... » (p.277) Son mari cherche à lui expliquer, mais elle reste fermée à tout ce qu'il dit. Il a beau dire qu'il ne l'a pas trompée, elle réagit à la manière de sa mère, qui était allée voir son

mari avec sa valise et celle de sa fille : « Sitôt rentrée à la maison, j'ordonnai à la nourrice A Tching de faire des valises pour mon enfant et pour moi. Liu Yu Wang, en larmes, me suppliait de lui pardonner, me jurant qu'il n'aimait que moi [...] ». La différence est que nous sommes alors en 1953, et que la révolution a permis aux femmes de se libérer, de travailler, et même de se remarier. Chow Ching Lie ne laisse pas à son mari le choix de rentrer avec elle ou avec l'étrangère, elle refuse de le revoir. La tentative de suicide de son mari et la lettre qu'il lui a laissée, précisant encore une fois qu'il ne l'a pas trompée, ont raison de sa décision. L'amour qu'il porte à sa femme n'en sera dès lors que plus intense.

Le point commun aux épouses de ces romans est la résignation dont elles font preuve. Les mariages sont forcés, ou en tout cas fortement encouragés, et pourtant elles acceptent leur sort. Quand Chow Ching Lie découvre son mari en compagnie de l'autre femme elle écrit : « A présent que j'avais accepté mon sort et que j'avais accepté à jamais Liu Yu Wang comme mari, voilà que je le surprénais avec une autre [...] Cet homme, n'avait rien eu pour me plaire, ni le physique ni l'éducation. Seule sa gentillesse m'avait conquise. » (p.277) Comme Chow Ching Lie, elles acceptent leur situation en tentant d'en tirer le meilleur. Elles parviennent, chacune à leur manière, à une sorte de supériorité sur leur mari, qui ne peut exister que dans le couple. Il faut garder l'apparence de la suprématie de l'homme en public, même vis-à-vis des autres épouses. Ce qui se fait avec l'une ne doit pas sortir de la chambre, pour ne pas attiser de jalousie inutile, ou de ragots qui saliraient l'honneur de la maison. Au-delà de la maison, le couple est lui-même une entité fermée. Ce qui a lieu entre les murs de la maison ne peut être rendu public. Ce qui a lieu dans le pavillon d'une femme ne peut être dit au reste de la maison. Ces moeurs évoluent avec le temps. Chow Ching Lie est en lien avec sa belle-famille, autant les femmes que les hommes. Elle est également en contact avec l'extérieur, contrairement aux femmes d'un temps passé. La question du mariage ne semble pourtant pas avoir évolué entre ces romans. Cela reste une cérémonie où la femme n'a aucun pouvoir de décision. Elle doit subir ce que lui impose la famille ou le devoir. Il est rare, y compris en littérature, que le mariage aboutisse sur une relation d'amour : on compte plus souvent des amours contrariées par des mariages forcés. L'évolution des moeurs pousse les jeunes filles à mettre en

avant l'aspect sentimental, alors même qu'elles n'ont aucune notion de ce qu'est la vie conjugale. C'est par la littérature notamment qu'elles en viennent à une idée très occidentale de l'amour et du couple amoureux.

Dans la civilisation musulmane, le mariage se fait de la même manière. Les futurs époux ne se connaissent pas et se découvrent le jour des noces. C'est ce qu'explique Yamina Benguigui dans son livre Femme d'Islam :

« Selon la tradition, les filles sont mariées sans connaître leur mari et ne le découvrent que le jour des noces. [...] Pendant son adolescence, la mariée a vécu ce qui concernait la sexualité comme un tabou, comme un péché. Elle ne connaît rien de son corps, si ce n'est qu'il la rend impure et qu'elle doit en avoir honte. Elle ne connaît pas cet homme, ce mari auquel elle doit s'offrir. [...] Ce viol organisé s'accomplit dans la liesse générale et la jeune épousée, meurtrie, ensanglantée, se demande où est cet amour promis dans les chants et les prières. » (pp.38-39)

La jeune fille musulmane, pour son mariage, semble aussi ignorante que Chow Ching Lie. Elle est manipulée par ses parents pour être mariée, avant d'être soumise à son mari. Car cette soumission que l'on rencontre en Chine trouve son équivalent dans la culture musulmane. Le Code de la Famille algérien<sup>1</sup> stipule en effet que « l'épouse est tenue d'obéir à son mari » (Livre premier, article 39). La Bible émet la même obligation : « ...tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi. » (Genèse, 3,16) Nous constatons ainsi que dans diverses civilisations et portée par plusieurs religions, la suprématie de l'homme est mise en valeur. Ce n'est pas unique à la Chine. Elle se fonde sur les textes anciens, et peut-être renouvelée comme dans le cas de l'Algérie. Cette idée fondamentale est cependant remise en question vers un élargissement des droits de la femme.

## **B L'épouse et sa belle-famille**

En épousant l'homme que ses parents lui ont choisi, la femme entre au service de ses beaux-parents. Elle doit avant tout plaire à ceux-ci, bien avant de plaire à son mari. S'ils ne la trouvent pas satisfaisante, ils peuvent demander à leur fils de la rejeter. Si c'est à lui qu'elle ne convient pas, mais que les parents en sont satisfaits, alors il doit la garder. Les beaux-parents de la mariée deviennent des substituts de ses

---

<sup>1</sup> Code de la Famille Algérien du 9 juin 1984, disponible sur le site [www.amazighworld.org/countries/algeria/documents/code\\_de\\_famille.php#title1](http://www.amazighworld.org/countries/algeria/documents/code_de_famille.php#title1)

parents qu'elle ne voit presque plus. Elle les appelle « Père » et « Mère » mais doit toujours garder une distance avec eux. Su Tong ne fait aucune référence aux parents de Chen Zuoqian, Songlian n'a ainsi que des devoirs envers son époux et ses autres femmes. Pearl Buck, en revanche, a choisit de mettre en scène la famille chinoise traditionnelle, ce qui implique qu'il y ait plusieurs générations sous le même toit.

### 1. Madame Wu et ses beaux-parents

De ce fait, Madame Wu entre dans la maison de son mari où vivent aussi ses beaux-parents. Elle entre à leur service en même temps qu'à celui de son mari. Fils unique, elle n'a pas à cohabiter avec les frères et soeurs de celui-ci, contrairement à Chow Ching Lie comme nous le verrons plus loin. Il est cependant fait mention de cousins de la famille qui n'ont pas ailleurs où vivre et qui cherchent refuge dans la maison Wu. Quatre générations cohabitent sous le même toit : Vieille-Dame, qui est la seule représentante de la première génération, Monsieur et Madame Wu, la deuxième génération, leurs quatre fils et leurs épouses, la troisième génération, et enfin les enfants de ceux-ci, la quatrième génération. L'arrivée d'une concubine de l'âge des femmes de la troisième génération perturbe un peu l'ordre établi, car elle fait socialement partie de la génération de Monsieur et Madame Wu. Le peu de contact qui existe entre les divers pavillons permet de maintenir la séparation.

Seule Madame Wu est en contact avec ses beaux-parents. Elle est arrivée jeune fille dans la maison Wu et a connu les parents de son époux. C'est en rappelant ses souvenirs que le lecteur a accès à Vieux-Monsieur, mort depuis des années au moment du récit. Il n'est fait que des éloges de ces deux personnages qui semblaient avoir en commun l'intelligence. Loin des clichés des beaux-parents tyranniques, une bonne entente semble installée entre Madame Wu et Vieux-Monsieur :

« Elle avait toujours eu de l'affection pour son vieux beau-père. Et lui, n'ayant jamais eu de fille, s'était montré très bon pour elle. Il s'était réjoui en la trouvant intelligente, aussi instruite que belle, et il avait dédaigné les conventions qui interdisent à un vieil homme de parler à l'épouse de son fils. » (p.61)

Les diverses conversations rapportées entre eux sont basées sur la sagesse et l'intelligence et concernent souvent Monsieur Wu. Vieux-Monsieur sait que son fils,

trop gâté par sa mère, est influençable, ainsi, au début du mariage, ses discussions avec Madame Wu paraissent être des mises en garde :

« Le dixième jour qui suivit le mariage, Vieux-Monsieur 'avait fait appeler dans sa bibliothèque et lui avait parlé ainsi de son fils :

“Il sera tel que vous le ferez. Certains hommes se développent eux-mêmes, mais lui, il sera toujours façonné par les femmes. Évitez de le lui laisser voir. Ne lui reprochez jamais sa faiblesse, sans quoi elle deviendrait complète. Ne le laissez pas croire à son inutilité, car alors elle se montrerait réellement. Cherchez en lui quelques fibres solides que vous pourrez découvrir et tissez-en votre trame. Si vous en rencontrez de moins résistantes, ne vous y fiez pas, mêlez-y les vôtres en secret.” » (p.123)

Vieux-Monsieur s'étend aussi longuement sur l'intelligence de sa bru :

« “Notre père, croyez-vous que mon intelligence ne dépassera jamais celle de mon Seigneur à quinze ans?”

Il s'était senti embarrassé. Mais, bien qu'érudit, il était un honnête vieillard et il plissa son front jaune et pâle.

“Votre intelligence est fort bonne pour une femme, avait-il fini par dire. Je crois même, ma fille, que, si votre cerveau s'était trouvé dans le crâne d'un homme, vous auriez pu vous présenter aux Examens Impériaux, les passer avec honneur et devenir ainsi un personnage officiel du pays. Seulement votre cerveau n'est pas placé dans un crâne d'homme mais dans celui d'une femme. Arrosé d'un sang de femme, le coeur d'une femme y bat, et il est limité par ce qui doit être une vie de femme. Chez une femme, il n'est pas bon que la croissance du cerveau dépasse celle du corps.” » (p.98)

Ainsi Vieux-Monsieur exprime son admiration devant sa bru, qu'il considère comme supérieure à son fils, mais qu'il place néanmoins dans son statut de femme et donc à son rang d'épouse. Il n'omet pas de lui rappeler qu'elle a des devoirs à accomplir :

« Appliquez votre esprit, à présent frais et pur, à la tâche de rendre mon fils heureux. Apprenez l'amour à la source, mon enfant. Pas dans les livres. » (p.102)

La discussion sur l'intelligence se poursuit tout de même, avec une question de Madame Wu :

« “Alors pourquoi ai-je de l'intelligence, moi qui ne suis qu'une femme?” [...]

- Je n'en sais rien, avait-il répondu. Vous êtes si belle que vous n'avez vraiment, au surplus, pas besoin d'intelligence.”

Ils s'étaient mis à rire l'un et l'autre... [...] Nous vous avons choisie pour notre fils parce que vous étiez belle et bonne et que votre grand-père était l'ancien vice-roi de cette province. A présent, je découvre que vous avez, en outre, l'intelligence. [...] Cependant je sais que dans ma maison vous n'avez pas besoin de tant d'intelligence — il en faut un peu, afin de vous permettre de faire vos comptes, surveiller les domestiques et contrôler vos inférieurs. Mais vous avez du raisonnement et le désir de connaître. Qu'en ferez-vous? Je n'en sais rien. Avec une femme de qualité moindre, j'aurais peur, car vous pourriez devenir une source

d'ennuis entre ces quatre murs qui doivent être votre univers. Mais vous n'en causerez pas, car vous avez aussi de la sagesse, à un degré extraordinaire chez quelqu'un de si jeune. Vous savez vous maîtriser. » (pp.99-100)

Pour un homme qui, selon la convenance, ne devrait pas parler à sa belle-fille, Vieux-Monsieur est un homme non seulement bavard, mais aussi très flatteur. Il la complimente à la fois sur son intellect et sur sa beauté, le tout de manière très élogieuse. Il me semble que ses paroles sont plutôt osées, dans une civilisation aussi pudique que la Chine. Même si Vieux-Monsieur a beaucoup d'affection pour sa bru, elle reste l'épouse de son fils à qui elle doit elle-même donner des fils. Elle ne prendra que plus tard la succession de sa belle-mère dans la gestion de la maison. Le premier devoir étant d'avoir des enfants. Madame Wu a eu quatre fils, ce qui lui confère un statut particulièrement honorable. Hormis cela, elle a aussi des devoirs envers ses beaux-parents.

Le service auquel se soumet la belle-fille pour ses beaux-parents est nettement visible entre Madame Wu et sa belle-mère. Elle prend soin de Vieille-Dame, parce que c'est une femme âgée, mais on peut supposer qu'elle a toujours été auprès d'elle pour l'aider et la servir. Quelques exemples de devoirs filiaux nous sont donnés :

« Madame Wu sortit de sa cour pour la première fois depuis qu'elle l'occupait. Par devoir, elle s'arrêta chez Vieille-Dame. » (p.126)

« [Madame Wu] s'aperçut alors que Vieille-Dame avait pris un trop gros morceau de volaille et que le jus s'égouttait sur sa robe. Elle saisit ses propres baguettes, soulevant le morceau jusqu'à ce que Vieille-Dame ait réussi à le faire entrer tout entier dans sa bouche. » (pp.37-38)

« Madame Wu tendit son bras svelte et, retenant sa manche, elle prit une cuiller de porcelaine et remplit généreusement le bol de Vieille-Dame.  
"Ma cuiller. Où est ma cuiller?" marmotta Vieille-Dame.  
Et sa bru plaça une cuiller dans sa vieille main. » (p.40)

Ces trois brefs extraits montrent la bru aux soins de sa belle-mère. Celle-ci ne paraît pas s'apercevoir du soutien qu'apporte sa belle-fille, mais une bonne entente semble installée entre elles, et au moment de sa mort, c'est avec sa belle-fille qu'elle parle de l'au-delà :

« "Dormez un peu, lui dit Madame Wu. [...]  
- Pourquoi me répétez-vous de dormir? Je dormirai bientôt pour toujours."  
Sa belle-fille fut émue d'apercevoir des larmes monter aux yeux de Vieille-Dame et les voiler. Vieille-Dame pleurait :

“Ma fille, croyez-vous qu'il y a une vie après celle-ci? murmura-t-elle. [...]  
- J'espère qu'il y a une vie au-delà de celle-ci”, dit Madame Wu, choisissant ses mots.  
Elle aurait pu tromper Vieille-Dame comme on trompe un enfant, mais cela lui était impossible : Vieille-Dame n'était pas un enfant, mais une vieille femme sur le point de mourir. » (p.220)

Dans son inquiétude, Vieille-Dame laisse tout de même percer son caractère autoritaire. Peut-être est-ce la peur qui la pousse à être sur la défensive, mais il fait mention un peu avant de cette autorité qui la caractérise : « Vieille-Dame avait toujours eu le caractère violent et, quand elle était en colère, elle lançait des invectives à tout le monde. » (p.219) C'est de cette manière qu'elle aimait à contrarier son entourage. Madame Wu se montre cependant plus maligne qu'elle, et la manipule comme elle sait le faire avec son mari ou ses enfants :

« Ainsi, lorsque Madame Wu voulut se débarrasser des touffes de pivoines qui envahissaient le jardin de l'Est, dans cette même cour, elle les laissa périr en hiver. Quand les vigoureuses pousses rouges ne parurent pas le printemps suivant, Madame Wu attira là-dessus l'attention de sa belle-mère, lui suggéra que les pivoines avaient dû appauvrir le terrain [...] si bien qu'il vaudrait mieux planter autre chose pendant une génération ou deux.

Madame Wu, alors âgée de dix-huit ans, avait dit doucement : “Des narcisses, des orchidées, des buissons à fleurs. Mon seul désir est de vous plaire.”

Mais elle avait nommé en second les orchidées, ses fleurs préférées. Ainsi Vieille-Dame penserait qu'elle n'y tenait pas.

“Des orchidées”, avait cédé la douairière.

Malgré son affection pour sa belle-fille, elle aimait faire preuve d'autorité. » (pp.11-12)

L'affection qu'elles se portent se suffit pas à les faire céder sur leur propre désir. Vieille-Dame tient à montrer son rang de maîtresse de maison, mais Madame Wu sait faire diversion pour obtenir ce qu'elle désire. Il en va de même pour le choix de la concubine. Madame Wu prend sa décision seule, et c'est à son fils aîné qu'elle en parle en premier lieu, puis à sa domestique Ying. La décision de la venue de la concubine est accompagnée d'une séparation de corps avec Monsieur Wu. Madame Wu change de logement et part vivre dans le pavillon à côté de Vieille-Dame. Celle-ci l'apprend par la rumeur qui circule : « Madame Wu n'avait rien dit à sa belle-mère, préférant qu'elle apprît la chose par sa bonne ; ainsi, le premier sursaut d'humeur retomberait sur une simple bonne. » (p.63) Est-ce de la crainte? Madame Wu ne souhaite pas expliquer sa décision. Elle a décrété qu'à quarante ans, elle se

retirait de la vie conjugale, et donne l'excuse que c'est pour ne pas risquer d'avoir un autre enfant. Vieille-Dame est très vexée de n'avoir pas été prévenue par sa bru, et va la voir dès qu'elle connaît la nouvelle, pour demander une explication :

« Ne me touchez pas, dit-elle d'un ton acerbe, je suis furieuse contre vous. [...] Vous ne m'aviez pas dit que vous vous installiez ici, fit Vieille-Dame de sa voix dure et forte. On ne me dit jamais rien, dans cette maison. [...] - J'aurais dû vous en prévenir, répondit Madame Wu. J'ai eu grand tort. Il faut que je vous demande pardon. [...] - Vous êtes-vous querellée avec mon fils? fit-elle, sévère [...]. Aime-t-il une autre que vous? S'il s'est amusé dans les maisons de fleurs, je vais... je vais... [...] Les gens disent qu'il a fait l'imbécile et que vous avez voulu vous venger, fit sévèrement Vieille-Dame. Qui pourra croire que vous vous êtes retirée de votre propre volonté — à moins que, vraiment, vous n'ayez cessé de l'aimer? [...] J'espère que nous n'aurons pas tous à en souffrir, dit-elle d'une voix forte, j'espère qu'un brandon de discorde ne va pas entrer dans cette maison? » (pp.64-65)

Vieille-Dame n'est plus à la tête de la gestion de la maison, mais elle reste pourtant l'autorité suprême du lieu, ou du moins elle le souhaite. Elle ne sait trop que penser de cette séparation de son fils et de sa bru, et hésite à la croire. La nouvelle a été très vite connue dans toute la maison, et Vieille-Dame s'inquiète du qu'en-dira-t-on extérieur. Les questions qu'elle pose à sa belle-fille montrent également qu'elle ne sait pas ce qui se passe sous son toit et cela l'amène à supposer toutes les situations possibles qui engendrent une séparation. Les accusations qu'elle porte sur son fils marquent un manque de confiance envers lui, et peut-être envers l'homme en général.

## 2. Chow Ching Lie et ses beaux-parents

Plusieurs des aspects de la belle-mère se retrouvent dans le récit de Chow Ching Lie. Tout d'abord le premier devoir envers sa belle-mère, comme chez Pearl Buck, est de donner un enfant comme héritier. Ici la belle-mère fait du chantage à la maladie pour activer l'arrivée d'une grossesse. Une fois Chow Ching Lie enceinte, sa situation ne s'améliore pas : « Ma grossesse ne méritait aucune reconnaissance, elle lui était due, pour ainsi dire. » (p.224) Donner un fils à la famille est une manière de payer la dette causée par le mariage. Certes la belle-fille entre dans la maison du mari avec une dot, mais la famille envoie en retour de nombreux cadeaux aux parents de la mariée. Accoucher d'un fils semble donc être la moindre des choses.

Les devoirs ne s'arrêtent cependant pas là. Outre le fait de servir ses beaux-parents les jours qui suivent le mariage, Chow Ching Lie remplace pour sa belle-mère la domestique. Au moment de la révolution, la famille Liu quitte Shanghai pour Hong Kong. Les beaux-parents partent d'abord seuls, avant de faire suivre certains de leurs enfants. Liu Yu Wang et Chow Ching Lie sont les derniers à arriver. Ayant laissé les domestiques à Shanghai, la belle-mère n'a personne pour s'occuper d'elle. C'est donc tout naturellement à sa bru qu'incombe cette tâche :

« Avec moi elle osa, dès mon arrivée, comme si elle m'avait attendue pour cela : je fus préposée d'office à sa chevelure et je m'en occupai tous les matins... » (p.247)

« Par conséquent, [...] ce fut à moi qu'incomba la tâche, une fois peignée ma belle-mère, de faire les lits, le ménage et les courses avant la préparation des repas. [...] Pour la cuisine, je déplorai plus que jamais que ma mère eût refusé de me l'enseigner, car ma belle-mère et ma belle-soeur faisaient de véritables esclandres devant mes plats trop cuits ou pas assez, trop salés ou trop doux. [...] Quand ce n'était pas la cuisine qui provoquait des scènes, c'était autre chose. Ma belle-soeur Liu Yu Ying ne cessait de se disputer avec son frère de quatorze ans, et comme il lui tenait tête, c'était inmanquablement sur moi qu'elle retournait sa hargne. Or, la belle-soeur peut tout dire à la nouvelle femme et celle-ci n'a pas le droit de répondre. » (p.248)

Non seulement la bru était au service de sa belle-mère comme une domestique, mais elle était aussi à la merci de ses beaux-frères et belles-soeurs, puisque dans le cas de Chow Ching Lie, tout le monde vit sous le même toit. La méchanceté de la belle-mère est, dans ce récit, avant tout liée à la jalousie qu'elle éprouve envers sa bru, qui l'oblige à partager son fils. Les plus grandes scènes de colère de la belle-mère surviennent lorsque son fils se montre trop attentionné envers sa femme :

« Une chose, en tout cas, lui était inadmissible : que son fils, à cause de mon état, me témoignât de la sollicitude. [...] Je ne tardais pas à remarquer que les attentions du fils à mon égard attiraient inmanquablement une scène de la mère. Depuis que j'étais couchée, non seulement je ne la servais plus, mais son fils redoublait de soins. Elle ne pouvait pas le supporter. Si, le matin, mon mari restait au lit avec moi un peu plus longtemps que d'habitude, elle faisait un scandale. » (pp.224-225)

De même, au moment de sa première grossesse, Chow Ching Lie manque d'appétit. A seule chose qui lui fait envie est un plat de nouilles au poulet, goûté dans le restaurant au moment des fiançailles. Son mari lui propose de lui amener ce plat, mais la belle-mère l'entend :

« Ce fut un bel esclandre. Quoi? Elle, pendant ses grossesses, mangeait des nouilles à l'eau, et moi, j'attendais qu'on me fit venir ma nourriture de l'extérieur? [...] Désormais, [mon mari] s'abstenait de plus en plus de venir dans ma chambre pendant la journée. Elle ne le tolérait pas, et s'il était pris sur le fait, elle se mettait à hurler :

“- Vous avez toute la nuit pour être ensemble! Sois content que je te laisse dormir avec ta femme sans t'obliger à ouvrir la porte!” [...]

A la moindre caresse que me faisait mon mari, [...] ma belle-mère le foudroyait du regard. » (pp.225-226)

Chow Ching Lie explique que c'était une pratique courante destinée à modérer les ardeurs du mari pour son épouse.

Alors que la belle-mère montre une forte antipathie pour sa bru, et impose son autorité, le beau-père semble plus calme et détaché des crises de son épouse. A Hong-Kong, il cherche au contraire à fuir sa femme et sa mauvaise humeur permanente en compagnie de Chow Ching Lie et la considère d'une meilleure façon du fait qu'elle lui a donné un petit-fils :

« [Mon beau-père] m'emmena avec lui dans ses recherches,[...] parce que, fatigué par les lamentations de sa femme et de sa fille aînée, il appréciait ma conduite... » (p.247)

« Sa première visite fut pour son petit-fils dont la naissance représentait à ses yeux un événement considérable. [...] Liu Pin San apporta des cadeaux pour Tsong Hai afin de la remercier d'avoir bien élevé sa fille. » (pp.271-272)

L'amabilité du beau-père et son effacement se retrouvent chez Pearl Buck et les rapports entre Vieux-Monsieur et Madame Wu. Ils ne sont pas basés sur les mêmes critères, mais cependant les beaux-pères semblent moins soucieux des traditions et des bienséances que leurs épouses. L'installation à Hong-Kong a été un grand choc pour Madame Liu, et celle-ci, en devenant bouddhiste suite à la mort de Liu Yu Wang, voit son caractère s'améliorer nettement. Elle devient aimable avec Chow Ching Lie, chose impensable jusqu'alors :

« A Hong-Kong, en renvoyant leur petit-fils, la joie de mes beaux-parents fut si grande qu'ils exigèrent de nous garder dans leur appartement, et ma belle-mère manifesta à mon égard une affection que je ne connaissais pas. » (p.292)

« J'avais d'abord pensé que l'affection nouvelle de ma belle-mère à mon égard venait de l'absence du fils dont elle était si jalouse. A présent je voyais qu'elle me vouait un intérêt profond et un peu mystérieux. » (p.295)

Cet intérêt profond ressenti par Chow Ching Lie vient du fait que sa belle-mère

montre beaucoup d'attention à son petit-fils et à son avenir. Nous verrons plus loin la grande importance que porte Chow Ching Lie aux horoscopes et à la voyance, et sa belle-mère marque le même intérêt pour ces croyances :

« En attendant des nouvelles de mon visa, je fis de longues courses avec ma belle-mère dans les magasins de Hong-Kong où elle acheta quantité de vêtements destinés aux enfants de mes belles-soeurs [...]. Pour mon Paul, rien, sinon de vieux vêtements d'enfant de son mari, raccourcis et ravaudés que j'acceptai sans broncher... [...] A la fin, ma belle-mère s'aperçut que j'étais mécontente et me donna une explication.

“Quand un être est venu au monde, dit-elle, son destin est écrit par la Providence et en toutes choses, dans ses jours comme dans ses vêtements. Je sais que Paul a un beau destin : mais il ne faut pas dépenser son bonheur trop tôt. S'il porte les chemises de son grand-père, il *économisera*<sup>1</sup> son destin.”

Ainsi, [...] elle aimait plus Paul que les autres. » (p.294)

Alors que les débuts entre elles ont été très difficile, il semble ici, à la fin du récit, naître une certaine complicité entre ces deux femmes. L'objet du conflit, le fils-époux, étant mort, plus rien ne pousse Madame Liu à poursuivre ses méchancetés. Les soeurs aînées de Liu Yu Wang en revanche, ne prennent pas le même chemin que leur mère et restent très acerbes envers leur belle-soeur. En effet, celle-ci, épousant le fils aîné de la famille, obtient un statut de respect, qui n'est cependant jamais marqué. La jalousie paraît être ce qui les anime et la difficulté des rapports avec ces femmes amène Chow Ching Lie à quitter Hong-Kong pour Paris lorsque l'opportunité s'offre à elle. Je ne développe pas les invectives de ses belles-soeurs envers elle, parce qu'elles sont à l'image de ce que dit mère lors de ses crises de jalousie. Un peu comme dans Cendrillon<sup>2</sup>, héroïne que les filles de sa marâtre maltraitent par tous les moyens possibles, toute excuse est bonne pour accuser Chow Ching Lie d'un mal quelconque. La fuite à l'étranger est sa seule possibilité de répit.

Pour la jeune mariée, la belle-famille est une source d'angoisse et d'ennuis. Il existe certainement des cas où tout se passe au mieux, mais l'image caricaturale reprend la méchante marâtre de nos contes de fées, qui persécute au plaisir sa pauvre bru ou belle-fille. Alors que c'est l'homme qui domine officiellement le couple, les femmes ont tout de même un pouvoir très marqué sur leur mari. Ils ont l'autorité à l'extérieur, mais si leur femme a un caractère fort, comme c'est le cas dans les récits étudiés, ce sont, à la maison, des êtres effacés et soumis. Ils ne sont donc pas d'un

---

1 En italique dans le texte

2 Charles Perrault, Cendrillon ou la Petite pantoufle de vair, 1667

grand secours pour ces brus elles aussi persécutées. Avec le temps et la naissance de petits-fils, les relations peuvent s'améliorer, mais ce n'est pas toujours suffisant. Cela dépend fortement du lien qui pré-existe entre la mère et le fils.

### **C La mère et les enfants**

Dans la Chine ancienne, tout comme de nos jours, il est préférable pour une femme d'accoucher d'un fils plutôt que d'une fille. Le garçon est celui qui s'occupera de ses parents lorsque ceux-ci vieilliront alors qu'une fille quitte sa famille pour aller dans une autre. Autrefois, il n'était pas rare qu'une fillette soit jetée sur un tas d'ordures pour l'y laisser mourir. Chow Ching Lie<sup>1</sup> en donne un exemple dans son récit : « Comme son mari ne lui donnait ni amour ni argent et que par-dessus le marché la malchance voulut qu'elle eut une fille, elle jeta le bébé dans un tonneau à excrément. » (p.271) De nos jours, malgré l'interdiction légale, des mères décident d'avorter en voyant à l'échographie qu'elles sont enceintes d'une fille<sup>2</sup>. Les textes anciens sur lesquels est basée la pensée chinoise marquent aussi cette préférence envers les garçons. On peut ainsi lire que pour la naissance d'un garçon, « on exposait un arc au côté gauche de la porte ; si c'était une fille on suspendait une serviette au côté droit de la porte. [...] On tirait à l'arc si c'était un garçon mais non si c'était une fille. »<sup>3</sup> Les femmes mettent donc tout en oeuvre pour avoir un fils et plaire à la famille, la belle-mère n'étant satisfaite de sa bru qu'après la naissance d'un petit-fils. Cela est encore mieux si l'enfant mâle est le premier né. L'importance donnée à un fils est une idée que l'on retrouve dans la culture musulmane. Yamina Benguigui, dans son livre *Femme d'Islam*, a recueilli le témoignage d'une femme au sujet de ses enfants :

« Je lui demande comment elle a vécu la naissance de ses filles, comment son mari a réagi.

– “Fille ou garçon, c'est pareil, c'est kif-kif!”

Elle détourne les yeux, apparemment mal à l'aise. Je sais bien que ce n'est pas kif-kif. La naissance d'une fille est vécue, par la mère, comme une honte et un

---

1 *Le Palanquin des larmes*, op.cit.

2 Voir annexe 3 pages V et VI

3 LiKi, chapitre X, article II, 16

malheur pour la fille. [...] Ce n'est qu'avec la naissance d'un garçon que la mère retrouve son honneur. Le garçon arrive au monde dans une ambiance de fête, de cris de joie, de youyous, alors que pour la fille c'est le silence, quand ce ne sont pas les reproches et les coups du géniteur. » (pp.41-42)

La venue d'un garçon symbolise la continuité du patrimoine familial, mais représente aussi une source de revenu, puisque le fils va travailler pour ramener de l'argent alors que la fille travaille à la maison et donc ne rapporte rien, mais au contraire, coûte cher. Les médecins tibétains ont étudié le cycle de fertilité de la femme et en ont déduit qu'il y avait des jours favorables pour avoir des garçons tandis que d'autres favorisaient la naissance d'une fille :

« Les trois premiers jours du cycle portent peu de chances de fécondation, [...]. Le onzième jour est également déconseillé, quoique moins fermement, car on est assuré que l'enfant sera une fille. Les cinquième, septième et neuvième jours donneront aussi une fille, [...]. Bref, les "bons" jours paraissent être les jours pairs, car ce sont des jours à garçons. Si l'on compte bien, cela fait cinq jours à garçon pour quatre jours à fille, et encore, dont l'un est fortement déconseillé. »<sup>1</sup>

De plus, outre les jours considérés comme favorable à la naissance d'un garçon, diverses légendes entourent la naissance d'un enfant. En voici une qui concerne la formation de l'embryon :

« Au cours du développement de l'embryon, la semence paternelle donne naissance aux os, au cerveau et à la moelle épinière, parties évidemment nobles. Le sang maternel engendre la chair, les organes "pleins et creux" et les viscères, qui jouissent rarement d'un rang élevé dans la hiérarchie appréciative de l'anatomie... »<sup>2</sup>

Une autre légende suppose que ce sont les sentiments de la mère pour son époux « au moment où le principe conscient entre dans sa matrice » qui déterminent le sexe de l'enfant à naître : « Aime-t-elle son mari? Ce sera une fille, et un garçon dans le cas contraire. »<sup>3</sup> L'acte sexuel ayant pour but la naissance d'un enfant, l'amour qui peut exister n'est que facultatif. A défaut d'éprouver de l'amour pour son mari, la femme le reporte sur son enfant. De ce fait, l'amour d'une mère pour son fils peut prendre diverses dimensions. Dans deux des romans étudiés, il est fait le récit d'un amour passionnel de la part de la mère pour son fils : dans le roman de Pearl Buck, tout

---

1 Anne Chayet, *La Femme au temps des Dalai-lamas, les Tibétaines, jour après jour*, stock, 1993, p.180

2 Ibid., p.181

3 Ibid, p.178

d'abord, entre Vieille-Dame, c'est-à-dire la belle-mère de Madame Wu, et son fils, Monsieur Wu :

« Vieille-Dame n'avait jamais laissé Vieux-Monsieur prendre la moindre influence sur leur fils unique. [...] Vieille-Dame avait commencé par se quereller ouvertement avec Vieux-Monsieur, lorsqu'il cherchait à discipliner son fils. L'enfant avait alors sept ans. Jusque-là, d'après la coutume des familles de ce genre, Vieux-Monsieur l'avait laissé dans l'appartement de sa mère. Mais, à sept ans, il fallait qu'il le prît chez lui.

Vieille-Dame chercha une excuse après l'autre. [...] Lorsque Vieux-Monsieur s'obstina, elle pleura, et quand il se mit en colère, elle en fit autant, avec plus de violence. Mais Vieux-Monsieur était plus dur qu'un roc et elle dut céder. L'enfant, à neuf ans, fut installé dans une petite chambre à côté de celle de son Père, et Vieux-Monsieur entreprit l'instruction et l'éducation de son fils unique.

Mais, hélas! cette chambre avait aussi une porte dérobée, par laquelle le petit garçon volontaire se faufilait, la nuit, chez sa mère. Vieux-Monsieur instruisit son fils avec patience et tendresse, mais en pure perte. Car, lorsqu'il lui enseignait la discipline, Vieille-Dame de son côté l'incitait à jouer au lieu de travailler. Elle le nourrissait de mets riches et délicats et, lorsque son petit estomac, gavé, le faisait souffrir, elle lui apprenait à tirer quelques bouffées d'une pipe d'opium pour apaiser la douleur. [...] Lorsqu'il atteignit ses vingt ans, son père s'aperçut que Vieille-Dame avait eu gain de cause et, après une dernière semonce à fils, il renonça à lui. » (pp.122-123)

Après la mort de Vieille-Dame, Monsieur Wu se souvient de cette femme qui le protégeait et qui le gâtait :

« ... elle lui laissa raconter tous ses souvenirs sur sa mère, comment Vieille-Dame le sauvait des punitions infligées par son père et comment, lorsque Vieux-Monsieur l'obligeait à étudier, elle se glissait dans sa chambre et lui apportait du vin, des gâteaux sucrés et des noisettes ; les jours de congé, elle le conduisait au théâtre et, quand il était malade, lui amenait des jongleurs et des comédiens près de son lit pour le distraire, et, s'il souffrait des dents, elle lui faisait aspirer une bouffée de sa pipe d'opium. » (p.228)

On retrouve un rapport aussi fort dans le roman de Chow Ching Lie<sup>1</sup>, là encore entre son mari et sa belle-mère :

« Je savais qu[e mon mari] m'aimait beaucoup. Mais il fallait savoir que sa mère l'aimait avec rage. Mariée à l'âge de quatorze ans, Mme Liu avait attendu quatre ans pour avoir son premier enfant, une fille qui mourut en bas âge. Puis naquit une seconde fille. Les troisième et le quatrième enfants furent également des filles. Alors, estimant que ce ventre conjugal était sans espoir, la belle-mère obligea son fils, c'est-à-dire le mari de Mme Liu à prendre une maîtresse. [...] Un cinquième enfant vint au monde [...] : c'était un garçon. Malade dès sa naissance, Liu Yu Wang, mon futur mari, fut couvé et protégé comme un poussin [...]. Il existait depuis vingt-six ans entre Liu Yu Wang et sa mère, un lien passionné et jaloux qui me mettait en grand danger. » (pp.224-225)

Dans le premier cas, on peut supposer que cet amour passionnel vient du fait que

---

1 *Le Palanquin des larmes*, op.cit.

Monsieur Wu est fils unique, et par conséquent d'autant plus précieux. L'enfant était parfois pour la mère sa seule distraction, et après avoir sept ans à être quotidiennement avec lui, la séparation était certainement difficile. Lorsqu'il quittait les appartements de sa mère pour ceux de son père, l'enfant n'avait plus que des relations épisodiques avec les femmes. La mère a pourtant ici réussi à détourner la tradition et à agir à sa guise. L'enfant peut être perçu comme le vecteur de la vengeance de la mère, qui punit son mari de lui avoir enlevé son fils en annulant toute l'instruction que tente de transmettre le père. Dans le second cas, c'est probablement la difficulté d'avoir eu un fils qui anime l'amour de la mère. Avoir eu des filles, en grand nombre, n'est pas gratifiant et ne suffit pas à obtenir sa place de bru, ou de femme. Le fils est ici le sauveur, il permet de faire partir la maîtresse, et de faire taire la belle-mère. La femme n'a plus à subir l'humiliation de voir son mari la quitter.

Nous allons voir que dans le roman de Su Tong<sup>1</sup>, l'enfant est le vecteur social, comme on peut le considérer ici. En revanche, chez Pearl Buck<sup>2</sup>, les enfants sont la continuité de la vie, ils servent à perpétuer la race humaine. Chow Ching Lie quant à elle est partagée entre la tradition et la modernité, traduite par l'amour de ses enfants.

### 1. La relation entre les concubines et leurs enfants dans le roman de Su Tong

Dans ce huis clos de la famille Chen, les enfants représentent les espoirs et la fierté des mères. Chen Zuoqian a cinq enfants : deux aînés, un garçon et une fille de la première épouse, deux filles de la seconde épouse, et un garçon de la troisième épouse. Le fils aîné, Feipu, est présent tout le long du roman, et on ne sait de ses rapports avec sa mère que des disputes qui éclatent toujours à cause de Songlian. La première a lieu à table, en présence des autres épouses :

« Pourquoi vous ne mangez pas? demanda Feipu à Songlian.

- Je n'ai plus faim.
- Vous avez déjà mangé?
- On m'a déjà rassasiée avec cette odeur de brûlé!” répondit Songlian tout en reniflant.

Tout dérouté par les propos de la Quatrième Épouse, Feipu tourna ses regards vers sa mère. Yuru avait changé de visage. Elle s'adresse à son fils : “Mange! Qu'as-tu besoin de t'occuper de tout?” » (p.65)

---

1 *Épouses et concubines*, op.cit.

2 *Pavillon de femmes*, op.cit

Après cette altercation, le fils se sent en devoir d'expliquer le comportement de sa mère à Songlian : « En fait ma mère n'est pas malveillante, mais elle a un caractère peu souple, et elle est entêtée de nature! Ne vous disputez pas avec elle! Cela n'en vaut pas la peine. » (p.69) Une autre dispute éclate entre la mère et le fils au sujet des visites de Feipu à Songlian. Su Tong ne nous raconte pas les propos tenus à ce moment-là mais toute la maisonnée sait ce qui se passe. On peut supposer que Yuru est jalouse de l'amitié de Feipu pour Songlian, et peut-être même a-t-elle peur que son fils n'entretienne une relation avec elle? La différence d'âge entre les deux femmes, qui appartiennent cependant à la même génération pour être épouses du même homme, ne fait que renforcer la crainte de Yuru. Cette femme a donné un fils à son mari et a ainsi rempli son devoir. Il en est de même pour Meishan, elle-aussi mère d'un garçon. Nous verrons plus loin la jalousie que crée l'attente d'un enfant. Songlian quant à elle, espère aussi donner un fils à Chen Zuoqian, pour renforcer sa position dans la famille. Mais le Maître semble avoir des problèmes de fertilité, et Songlian ne parvient pas à être enceinte :

« Les règles de Songlian arrivèrent une nouvelle fois ; cela la rendit soucieuse et de mauvaise humeur. Elle ressentait ce flot de sang pourpre et impur comme un coup impitoyable. Elle avait bien conscience de l'impuissance de Chen Zuoqian et le refroidissement de leurs rapports repoussaient ses espoirs d'enfantement dans le domaine de l'inaccessible. Si cela se confirmait, continuerait-elle à mener une existence solitaire comme une feuille de lentille d'eau dérivant dans le jardin de la maison Chen? » (pp.115-116)

Meishan commente la maladie secrète de Chen Zuoqian ainsi :

« Les meilleures lampes à huile finissent aussi par consommer entièrement leur combustible! Il faut pouvoir remettre de l'huile avant qu'elles ne s'éteignent! [...] Dans cette demeure, la force Yin est trop prospère et nuit au souffle Yang, mais le destin en a décidé ainsi. Cette fois, le malheur est sur nous! car si le maître Chen ne peut plus agir, c'est nous qui en souffrons, nous qui devons veiller seules, nuit après nuit, dans une chambre vide! » (p.111)

Les femmes sont trop nombreuses pour cet homme seul qui, malgré ses problèmes de santé, prend une cinquième épouse à la fin du roman. Cette faiblesse du maître à force d'user de sa puissance sexuelle est tirée du roman *Jin Ping Mei II*<sup>1</sup> : Ximen Qing,

---

1 *Jin Ping Mei II*, op.cit.

époux de six concubines, s'adonne à la luxure. Il entretient ainsi des relations avec ses concubines, mais aussi avec des servantes ou les femmes des autres. Pour maintenir sa puissance, il use de nombreux aphrodisiaques et finit par en mourir. Chen Zuoqian n'est pas mort, mais le dérèglement de sa virilité peut s'apparenter au même phénomène.

Les quatre épouses étant concurrentes, aucun lien d'amitié ne peut se créer réellement entre elles, et elles mènent ainsi une vie solitaire. Avoir un enfant amène une distraction, et force le regard des autres sur soi. Zhuoyun est la mère de deux filles, Yiyun et Yirong, qui se montrent impertinentes envers Songlian. Celle-ci rapporte leur rencontre à leur mère qui finit par dévier la conversation :

« “Cette enfant [Yiyun] parle toujours à tort et à travers! Elle ne perd rien pour attendre! Je ne manquerai pas de la corriger!” Puis elle ajouta : “En fait mes deux filles sont dans l'ensemble assez sages. Elles ne me donnent pas trop de soucis. Vous ne connaissez pas le jeune Maître d'à côté? Lui, c'est une véritable petite peste, il est comme un chien, il mord les gens et leur crache dessus. Il ne vous a pas encore mordue?” » (pp.29-30)

Les enfants sont le reflet des mères. Zhuoyun n'est pas honnête, et on peut penser qu'elle influence ses filles et qu'elle les pousse à être méchantes envers les autres épouses. Les conflits entre mères se répercutent ainsi en conflits entre enfants, et inversement. Le premier se passe entre Feilan, le fils de Meishan, et Yirong, la fille de Zhuoyun, qui ont le même âge. Le jour de l'anniversaire de leur père, ils font tomber un vase en se poursuivant. Chacun renvoie la faute sur l'autre, et c'est Yuru, la première épouse, qui intervient la première :

« Yuru s'avança, marmonnant pour elle-même, mais de façon bien audible malgré tout : “Quelle maudite engeance!” Elle traîna Feilan et Yirong au-dehors, et leur donna une gifle à chacun d'eux en se lamentant : “C'est une catastrophe!” Puis elle repoussa Feilan en disant : “Allez, disparais!” L'enfant roula à terre et se mit à sangloter. [...] » (p.74)

L'intervention de Yuru provoque une violente réaction chez les mères des enfants. En tant que première épouse, c'est elle qui a d'abord le devoir d'intervenir, mais la gifle qu'elle donne aux enfants n'est pas au goût de leur mère. Le conflit entre les enfants s'étend alors aux mamans :

« Meishan sortit la première, prit Feilan dans ses bras, et dit en regardant Yuru, du coin de l'oeil :

“Vous êtes contente, hein? Vous n'avez jamais pu le souffrir! Pour une fois que vous pouvez le battre, pourquoi vous en priver?”

– Qu'est-ce que vous insinuez? Votre enfant vient de provoquer une catastrophe, et au lieu de le sermonner, vous le défendez?

– Tenez, je vous le confie, corrigez-le donc! fit Meishan en poussant Feilan devant Yuru. Battez-le! Battez-le à mort! Cela vous soulagera!”

Zhuoyun et Songlian étaient accourues, elle aussi. Zhuoyun tira à elle Yirong et lui administra une claque :

“Eh bien, ma petite, tu ne cesseras donc jamais de me causer des ennuis... Dis-moi, en fin de compte, qui a fait tomber le vase?”

Yirong fondit en larmes :

“Ce n'est pas moi! Je l'ai déjà dit, c'est Feilan qui a heurté la table!”

– Arrête de pleurer! Puisque ce n'est pas toi, pourquoi pleures-tu? Vous avez bien gâché le jour de fête de notre Maître!”

Meishan ricana :

“Dis donc, troisième jeune Demoiselle, comment peux-tu mentir ainsi sans sourciller, à ton âge? J'étais à côté! J'ai tout vu! C'est ton bras qui a fait chuter le vase! ” (pp.74-75)

Le lecteur ne sait finalement pas qui est l'auteur de la chute du vase, et les personnages eux-mêmes ne savent pas puisque chaque enfant clame son innocence. Ce qui est important n'est pas de connaître l'auteur du méfait, mais plutôt de voir comment une banale dispute entre enfants finit en querelle chez les mères. Un autre épisode liant les mères et les enfants a lieu un peu plus tard : Yiyun, la première fille de Zhuoyun rentre seule de l'école, et annonce à sa mère que Yirong, sa soeur, est à l'hôpital. La deuxième épouse va chercher sa fille et une fois à la maison, Chen lui fait dire le nom de celui qui l'a battu. Il promet vengeance mais Zhuoyun ne pense pas en rester là. Selon elle, des enfants ne se battent pas sans raison, un adulte serait donc derrière cette dispute :

« “En effet, comment pourrait-on expliquer que, sans haine ni rivalité entre eux, ce garçon se fût tapi derrière un arbre pour sauter sur Yirong et la battre avec un bâton? [...] Je connaîtrai le fin mot de l'histoire!”

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Zhuoyun entra dans la salle à manger, traînant derrière elle un garçon corpulent et dont le nez coulait. Elle lui chuchota quelques mots. Le jeune garçon fit alors le tour de la table et dévisagea tout le monde. Soudain, il dit en montrant Meishan :

“C'est elle! Elle m'a donné un yuan!”

Meishan, levant les au ciel des yeux furibonds, repoussa sa chaise et agrippa l'enfant par le col de son vêtement :

“Qu'est-ce que tu racontes? Sous quel prétexte t'aurais-je donné un yuan?”

– Si, vous m'avez donné un yuan pour que je frappe Chen Yirong et Chen Yiyun!” vociféra le garçon, tout en se débattant désespérément pour se dégager.

Meishan gifla violemment le garçonnet :  
“Quoi? Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Je ne te connais pas, petit morveux!  
Qui t'a demandé d'inventer ce mensonge pour me calomnier?”  
Zhuoyun s'avança pour les séparer. Simulant un sourire, elle concéda :  
“Très bien! Admettons que l'enfant ait fait erreur sur la personne! Quoi qu'il en  
soit, j'ai mon idée sur la question!” (pp.113-114)

Là encore, le lecteur ne sait pas qui il doit croire. Su Tong nous invite, par le biais de Songlian, à penser que c'est en effet Meishan qui est coupable, mais rien n'est affirmé. Les enfants servent d'ascenseur social, ils donnent de l'importance à la mère, surtout s'il s'agit de fils. Ils sont aussi le vecteur, pour les mères, des conflits qui existent entre elles. Elles reportent sur eux l'animosité qu'elles éprouvent les unes pour les autres.

## 2. la relation entre Madame Wu et ses fils

Madame Wu représente un autre aspect de la mère. Su Tong a choisi d'illustrer, à travers les enfants, la volonté qu'ont les concubines à prendre le pouvoir. Pour l'héroïne de Pearl Buck, il s'agit de créer une descendance, la continuité de la vie. Elle-même a rempli son devoir puisqu'elle a donné naissance à quatre fils. Elle ne s'arrête cependant pas à cette génération, mais pense au-delà de ceux qu'elle connaît. Elle est aussi l'image d'une mère aimante et préoccupée de ce qui a lieu chez elle, et montre pourtant qu'elle n'aime pas ses enfants de la même manière. L'égalité entre eux n'est pas possible, et cela se ressent lorsqu'elle parle avec chacun d'eux en particulier. De plus, de la même manière qu'elle agit avec son mari ou les gens qui l'entourent, elle parvient à chaque fois à ses fins. Elle domine tous les hommes qui l'entourent, excepté le prêtre étranger, seul à voir clair en elle.

C'est d'ailleurs avec l'arrivée de cet homme que se pose pour la première fois la question des descendants. Fengmo, son troisième fils, est élève de Frère André, et Madame Wu s'inquiète de l'avenir de son fils. Elle accepte l'étranger chez elle, mais refuse qu'il enseigne sa religion. Un prêtre n'ayant pas d'enfants, elle ne veut en aucun cas que son fils suive ce chemin :

« Madame Wu n'ignorait pas que l'âme de Fengmo se trouvait à cette phase de l'éveil où, si une femme ne s'en empare pas, un Dieu peut la ravir. [...] Si, dans vingt-cinq ans d'ici, ayant procréé des fils et des filles, Fengmo veut devenir prêtre [...], alors, son corps étant assouvi, qu'il se mette au service de son âme,

mais pas à présent. » (p.202)

Madame Wu veille aux leçons données par le prêtre, et se tranquillise en mariant son fils. Elle ne pense pas autant au bonheur de Fengmo qu'à son assurance à elle et aux générations à venir en organisant cela : « Elle ne redoutait plus le pouvoir de Frère André. Qu'il vînt ou non, cela lui était indifférent. Elle avait sauvé Fengmo pour la famille. » (p.210) Il n'est pas rare que la famille soit prioritaire sur l'individu, mais la jeune génération, empreinte de la mode occidentale, se dirige pourtant vers l'individualisme. C'est ici illustré par le départ de deux des fils de Madame Wu. Ces deux garçons, Tsemo, le deuxième, et Fengmo, quittent la maison familiale, notamment parce qu'ils ne s'entendent pas avec leur épouse. Madame Wu cherche pourtant à éviter ces départs en proposant à Fengmo de quitter la maison avec Linyi, sa femme, pour s'installer ailleurs :

« Fengmo, dit-elle encore, si Linyi et toi désirez quitter cette maison, je ne m'y opposerai pas. Je souhaite le bonheur de mes fils. Tu as bien le droit de te demander pourquoi tu ne serais qu'un anneau dans la chaîne des générations. J'ai d'autres fils. Si tu veux t'en aller, dis-le-moi. » (p.240)

Ce fils est celui qui ressemble le plus à Madame Wu. Il est empreint de liberté, de curiosité, et ne conçoit pas que sa vie soit vouée à rester entre les quatre murs de la maison familiale. Ses relations de couple ne s'améliorant pas, il décide, avec l'accord de ses parents, de partir étudier à l'étranger. C'est ainsi qu'il part pour les États-Unis. Tsemo, le second fils, part travailler pour le gouvernement chinois. Lors d'un départ de chez lui, il est victime d'un accident d'avion et meurt dans la chute. Madame Wu, attristée par l'événement, a une réaction surprenante pour un lecteur occidental : « Mais Madame Wu, allongée dans son lit, songeait à son second fils et à tous les fils qui auraient pu naître de sa chair et ne verraient jamais le jour. Elle se lamentait sur eux. » (p.436) Là encore, la descendance prend plus d'importance que les gens existants. Prolonger la vie en donnant naissance à des enfants semble être la préoccupation majeure de Madame Wu envers ses fils. C'est probablement cette raison qui la rend proche de ses petits-enfants, parfois plus que de ses propres fils :

« Son petit-fils, attiré par le don d'un bout de viande, se mit à crier pour venir sur ses genoux. Meng le gronda tendrement :  
“Toi, avec ta bouche et tes mains sales! [...]”  
– Est-ce moi que l'enfant demande?

- Il est si sale, Mère! répondit Meng
- Bien sûr, je veux qu'il vienne me trouver”, dit Madame Wu.  
[...] En lui, elle sentait accompli son devoir envers la maison, [...]. Les générations continuaient, la sienne à elle se terminait, celle de l'enfant débutait.  
“Fils de mon fils” murmura-t-elle [...]. » (pp.177-178)

Au-delà d'un enfant de la famille, les petits-enfants sont cette continuité de la vie qu'elle cherche tant à provoquer chez ses fils. Seul l'aîné vit heureux en couple et a des enfants, et il semble être le seul à poursuivre l'idée traditionnelle de la famille.

Au fil des discussions, chaque fils montre son caractère propre, et Madame Wu prouve qu'elle les connaît parfaitement :

« Elle n'éprouvait pas pour [Fengmo] la même tendresse que pour les autres, elle le savait. Il était volontaire, n'avait pas l'amabilité de Liangmo ou de Tsemo et était moins enjoué que le petit Yenmo. Tout enfant, il préférait la compagnie des serviteurs à celle de sa famille, et elle avait considéré cela comme un signe d'infériorité. Elle le traitait exactement comme les autres, mais, au fond, elle sentait qu'elle l'aimait moins. Il avait dû s'en rendre compte, car, depuis quinze ans, il ne venait que rarement la voir et seulement quand elle le faisait appeler. » (p.116)

Cette description de Fengmo montre que la mère n'a pas réussi à le former de la manière qu'elle le souhaitait. Alors que tout au long du récit, elle cherche à obtenir ce qu'elle désire, par tous les moyens qu'elle sait employer, ce fils échappe à son contrôle. Elle n'est pas satisfaite de lui mais ne semble pas pour autant poursuivre ses exigences. Madame Wu décrit à diverses reprises ce qui différencie ses fils, que ce soit d'un aspect physique :

« Au bout de quelques minutes, elle entendit le pas de Fengmo. Elle reconnaissait les pas de chacun de ses fils. Le pas de Liangmo était lent et décidé ; celui de Tsemo vif et inégal, et Yenmo courait partout. Mais Fengmo marchait avec un certain rythme, trois pas toujours plus rapides que le quatrième. » (p.171)

ou social :

« Chaque jour de l'an, j'assigne un travail à chacun de mes fils, ainsi qu'à mes brus. Cette année, mon fils aîné doit surveiller les terres, sous mes ordres ; Tsemo s'occupe des achats et des ventes ; Fengmo étudie ce qui a trait aux entrepôts de grains, en ville, où nous les vendons. » (p.244)

Le seul absent est son plus jeune fils, Yenmo, qui est trop jeune pour travailler et qui est en formation à la campagne. La forte présence des fils de Madame Wu dans le récit nous donne l'impression qu'elle a un contact régulier avec eux, notamment

lorsqu'elle parle de ses tournées des pavillons, des inspections qu'elle fait dans la maison pour voir si tout est en ordre. Or à la fin du récit, on nous dit qu' « elle ne voyait pas ses fils tous les jours, ni même chaque mois, et, quand ils venaient chez elle, elle ressentait toujours une impression nouvelle ». (p.493). Cette déclaration est très surprenante pour le lecteur qui a vu, au fil des pages, des conversations entre mère et fils, pour diverses raisons. Peut-être l'auteur a-t-elle choisi des moments clés de la vie de Madame Wu, mais cela amène un sentiment d'incohérence entre le récit et la conclusion qui en est tirée.

Au-delà d'être ses enfants, Madame Wu voit en ses fils des acteurs sociaux. Comme nous l'avons vu au-dessus, ils ont chacun un rôle précis dans le fonctionnement de la maison. C'est souvent à partir de cette idée qu'elle s'entretient avec eux. C'est ainsi qu'elle discute avec Liangmo de son désir de faire entrer une concubine : « J'ai pris une décision, mais je sens que je dois t'en rendre compte, en ta qualité de fils aîné. » (p.29) La discussion qui s'en suit n'a lieu que pour la forme. Madame Wu précise que sa décision est prise, et rien ne peut la faire changer d'avis. Cependant, elle se doit d'en parler à son fils, puisqu'elle ne demande pas l'autorisation à son mari. Elle agit selon sa propre volonté, malgré les réticences de son entourage. La conversation entre Madame Wu et Liangmo a pour seul intérêt de faire obéir Liangmo et de l'amener à faire accepter la nouvelle venue. Bien que ce soit Madame Wu seule qui prenne cette décision, elle impose à son fils, malgré son incompréhension, d'agir pour elle au sein de la maison :

« "...je voudrais être assurée que toi, mon fils, tu accepteras cette arrivée, que tu aideras la maisonnée à l'accepter, lorsque la nouvelle en sera connue. Ça fera marcher les langues et il y aura du remue-ménage, c'est naturel. Mais je ne dois pas m'en apercevoir. Toi, si, il le faudra, et que tu soutiennes la dignité de tes parents. [...]

– Bien entendu, la chose est entre vous et mon père, mais, si vous me permettez d'outrepasser mon rôle, je vous supplierai de ne pas faire cette offre à mon père s'il n'en a pas le désir. [...]

– [...] Je te prie, mon fils, de reprendre ta place. Je te demande en ceci d'obéir à ta mère comme tu l'as fait en toutes choses. [...]"

Liangmo lutta en lui-même. Mais son habitude d'obéir à sa mère était telle qu'il s'inclina. » (pp.29-30)

Malgré la répulsion que le fils éprouve visiblement à cette idée, il ne peut qu'obéir. La volonté si tenace que la mère montre face à lui le fait céder. De plus, sa position de

fils le force à accepter malgré son avis personnel. Il agit alors pour le bien de la maison, en acceptant ce que lui demande sa mère, et met de côté ses impressions. Madame Wu prend une décision dont elle sait qu'elle va amener de nombreux bruits, mais elle refuse d'en subir les conséquences. C'est à son fils qu'elle assigne ce rôle, pour sa propre tranquillité. Liangmo, en tant que fils aîné, est celui qui a le plus de responsabilités. Tsemo, le deuxième fils, est presque absent du roman. Pour lui il n'est question que de son couple, mais jamais de ses responsabilités au sein de la famille Wu :

- « On m'a dit que Rulan pleurait la nuit.
- Qui vous a dit cela? demanda-t-il d'un ton sec.
- Les domestiques, répondit-elle, et c'est une honte que les ennuis de la famille leur soient un sujet de conversation.
- Vous aviez raison, Mère, je n'aurais pas dû épouser cette femme.
- L'amour entre vous est-il déjà passé? demanda Madame Wu. » (p.287)

Elle tient à préserver l'honneur de la famille en arrangeant au mieux les conflits conjugaux. Elle explique à Tsemo les raisons du désaccord entre lui et son épouse, comparant avec son fils aîné qui vit très heureux :

« [Rulan] te craint et elle déteste ses craintes, elle t'aime et elle redoute ton amour. [...] Il existe un ordre naturel entre homme et femme ; Rulan et toi, vous lui avez échappé. Regarde Meng — avec elle, tout se passe comme le ciel l'a décrété, aussi vois l'harmonie qui règne dans sa maison! Il lui naît des fils sans interruption et Liangmo est content d'elle. Ni l'un ni l'autre n'est amoureux de façon excessive ; mais, ensemble, ils créent la nouvelle génération. » (p.288)

Madame Wu en revient toujours à la continuité de la vie. Le bonheur du couple, selon elle, semble ne pouvoir se faire que par les enfants. Elle termine ainsi son explication : « ...Rulan et toi, vous êtes trop égaux, alors vous vous heurtez. » (p.289) Rulan est une femme moderne, alors que Meng « est à l'ancienne mode » (p.288), ce qui explique peut-être les conflits du couple. Tsemo a été élevé dans une famille traditionnelle, et Rulan est une jeune femme active, qui s'intéresse à la politique, à la mode occidentale, et qui prêche pour l'égalité. Elle est fière d'elle et est révoltée devant des femmes telles que Meng :

« “Meng, vous êtes l'épouse du fils aîné. Qu'en dites-vous?” Meng se tourna vers Liangmo pour savoir ce qu'elle-même devait penser. Rulan s'en aperçut. Elle méprisait Meng, qui manquait d'idées personnelles. » (p.80)

Avant même d'épouser Tsemo et d'entrer dans la maison des Wu, Rulan avait des raisons de jalousier sa belle-mère, notamment à cause de l'admiration qu'elle suscite :

« “Tu as peur de ta mère avec ses idées d'autrefois!” s'était-elle écriée.

A cela il avait répondu d'un ton réfléchi :

“Je la crains parce qu'elle a toujours raison.

- Personne ne peut avoir toujours raison, avait déclaré Rulan.
- Tu ne connais pas ma Mère, disait en riant Tsemo. Même quand je voudrais qu'elle ait tort, je sais qu'elle a raison. Il n'y a pas au monde de femme qui ait plus de sagesse qu'elle.” » (p.81)

Dès leur rencontre, Rulan se rend compte que Madame Wu est inatteignable. Elle est considérée par tous comme un puits de sagesse que seul Frère André parvient à ébranler. Ses fils sont tous soumis à son autorité, bien plus qu'à celle de leur père :

« Jamais Rulan n'arriverait à prendre le dessus auprès de Tsemo. L'empire de sa mère sur lui était si absolu qu'il ne cherchait même pas à résister, convaincu que tout ce qu'elle faisait serait finalement pour son bien. Ce jour-là, tandis que les femmes protestaient violemment contre l'intrusion d'une nouvelle venue et que Liangmo se taisait, Tsemo s'était contenté de hausser les épaules. » (p.74)

Malgré leur aversion à voir entrer une concubine dans la maison, ils s'en tiennent à la décision de leur mère sans même oser la commenter. N'ayant aucune contradiction, Madame Wu peut ainsi agir à sa guise. Elle domine ses fils par son autorité et la peur qu'elle leur inspire :

« “Je me sauverai” dit [Rulan] de la même voix maussade.

[Tsemo] se mit à rire :

“Pas avec moi — je n'oserais pas revenir à la maison.

- Tu as peur de ta mère.
- C'est vrai.” (p.291)

Fengmo, le troisième fils, ose plus questionner sa mère. Bien que ce soit le fils qu'elle reconnaît aimer le moins, c'est avec lui qu'elle a le plus de discussions. La première, comme avec Liangmo, est au sujet de la concubine. Il entre dans le pavillon de sa mère sans prévenir et voit Ch'iuming. Il ne se prive pas alors de questionner sa mère en privé :

« Mère, dit-il, est-ce elle?

- Fengmo, pourquoi viens-tu ici me demander cela? dit sévèrement Madame Wu. Ça n'est pas ton affaire. [...] Tu vas retourner immédiatement dans la cour, répondit Madame Wu, de sa même voix si froide. C'était déjà indiscret de venir ici sans avoir envoyé un serviteur pour demander si ce moment me

convenait. Quant à ton Père, la nouvelle génération n'a pas à décider comment doit agir l'ancienne. » (p.117)

Madame Wu est fâchée par la venue de son fils, qui ne devait voir la concubine qu'après son entrée chez Monsieur Wu. Fengmo reste le seul à oser se déplacer pour savoir ce qu'il en est, et montre ainsi plus de courage et d'audace que ses frères. La deuxième entrevue permet à Madame Wu de suspendre le pouvoir que risquait de prendre Frère André sur Fengmo. Nous avons vu qu'elle craignait de voir son fils se faire prêtre, et qu'elle l'avait poussé à se marier pour échapper à cette voie.

« Fengmo, dit-elle, il serait temps que nous parlions de ta vie.

- Ma vie? [...]
- Oui, répéta Madame Wu. De ta vie. Ton père et moi en avons déjà causé ensemble.
- Mère, vous n'allez pas vous imaginer que je consentirai à ce que vous me choisissiez ma femme, déclara vivement Fengmo.
- Bien entendu. Tout ce que je veux faire, c'est de te citer quelques noms et de te demander s'il y en a parmi eux qui te plaisent. » (pp.172-173)

Fengmo, en jeune homme moderne, ne veut pas d'un mariage arrangé. Cependant, comme elle l'a fait avec son mari et la concubine, Madame Wu parvient à faire épouser la jeune fille qu'elle souhaite, faisant croire à Fengmo que c'est celle qu'il veut. En blessant son orgueil, elle le pousse dans ce mariage. Elle manipule son fils de la même manière que tous les êtres qui l'entourent : « Je voulais qu'il fasse une chose et il va la faire, voilà tout! » (p.206) Les conversations qui ont lieu entre eux par la suite, sont poussées par les leçons du prêtre étranger. Elles sont plus philosophiques, et marquent la ressemblance entre Madame Wu et son fils, plus qu'avec les autres. Dès le début, Madame Wu est présentée comme une sage, une femme très réfléchie. Fengmo est le seul à lui ressembler, et à oser lui poser des questions :

« “Mère, pourquoi sommes-nous nés?”

Elle s'était posé cette question bien souvent elle-même, mais, lorsqu'elle l'entendit dans la bouche de son fils, elle fut prise de peur. [...]

“Il y a un “moi”, Mère, fit-il lentement, qui n'a rien à faire avec vous ni avec l'enfant qui sera procréé par moi.”

Madame Wu se sentit effrayée. Elle avait éprouvé ces mêmes sentiments, s'était posé ces mêmes questions, mais elle n'avait jamais pensé les retrouver chez ses fils. » (p.239)

De cette conversation naît une plus grande compréhension entre la mère et son fils :

« Personne ne vous ne comprend notre mère aussi bien que moi. Je sais bien ce qu'elle sent. » (p.253) Ils sont deux êtres à part, dont l'esprit semble aller au-delà de la maison et du pays. Madame Wu, qui jusque là ne s'était pas vraiment intéressée à son fils, prend conscience de la différence entre ses frères et lui :

« Elle commençait à s'apercevoir qu'elle n'avait pas compris Fengmo. Elle avait considéré tous les hommes uniquement comme des mâles. [...] Elle-même avait donné naissance à un homme qui était plus qu'un mâle. » (p.270)

Elle ne considérait pour eux que le plaisir de la chair, qui amène la bonne entente dans le couple, sans penser que leur esprit puisse être développé de la même manière que le sien. C'est peut-être là une manière de mépriser ses enfants et son mari, qu'elle sait moins intelligent qu'elle-même. Madame Wu est une femme fière, qui cache cette apparence par son attitude de femme exemplaire.

En ce qui concerne le quatrième fils, Yenmo, il me semble qu'il y a une incohérence. Lors du repas d'anniversaire de Madame Wu, « Yenmo, le quatrième fils, n'avait encore que sept ans. Mais il habitait l'appartement de son père, qui l'entourait de ses bras. » (p.36) Donc apparemment, comme l'exige la tradition, l'enfant a quitté sa mère pour son père à l'âge de sept ans. Or à la fin du récit, lorsque sa mère le fait revenir de la campagne, l'auteur nous dit que « Yenmo aurait dû loger près de son père, mais Madame Wu n'y consentit pas. » (p.418). Plusieurs mois se sont écoulés entre les deux citations, et peut-être Yenmo a-t-il passé quelques semaines chez son père avant de partir pour la campagne. Seulement il n'est pas fait mention de cela dans le récit. La seule description de ce fils se situe à la fin :

« Madame Wu n'avait pas aperçu son quatrième fils depuis plusieurs mois ; elle se demandait comment elle le trouverait. Elle avait toujours dit que, durant les années qui transforment un enfant en homme, tous les garçons se ressemblent. Ils ont simplement besoin de nourriture, d'apprendre les mêmes choses, de vivre beaucoup au grand air, d'être écartés des maisons de jeu, des maisons mal famées et des discussions de famille. C'est pour cette raison qu'elle avait installé Yenmo à la campagne, auprès de ses cousins et des fermiers. » (p.418)

On peut alors supposer que Yenmo est parti à la campagne au moment de l'entrée de la concubine dans la maison. On ne sait pas quel est son âge lorsqu'il revient, mais comme deux de ses frères, il ne veut pas habiter la maison de ses parents et demande à repartir à la campagne. Seul Liangmo perpétue la tradition.

### 3. Chow Ching Lie et ses enfants

Bien qu'elle soit née plus tard, Chow Ching Lie reste dans la tradition de la suprématie du fils. Mariée à treize ans, elle est mère à quatorze ans. Le seul signe de modernité est qu'elle accouche dans une clinique, et, pour ne pas être assaillie par sa famille, le médecin l'enferme seule dans une chambre. Elle accouche alors d'un fils :

« ...à 4h45, je mis au monde mon enfant. Je n'entendis aucun cri :  
“Docteur, dis-je, est-ce un garçon ou une fille? Pourquoi est-ce qu'il ne crie pas?  
– Félicitations, dit le Dr Liang, c'est un fils. S'il ne pleure pas, c'est qu'il est actuellement fort préoccupé par son premier caca.”  
C'est en effet le premier produit que je reçus dans mes mains tendues, ce qui me remplit de joie, car j'avais entendu ma belle-mère déclarer que c'était un grand signe de bonheur, tandis qu'un enfant qui urine aussitôt sorti du ventre de sa mère est un présage désastreux., ce dont elle avait un exemple dans sa famille. Ce premier détail s'ajoutant aux portes célestes et aux serpents, je n'avais plus le moindre doute sur la merveilleuse qualité du petit être que je venais de mettre au monde. [...] Sun Po était né le 11 septembre 1950, l'année du Tigre. Ma mère était particulièrement satisfaite que ce fût à cinq heures du matin. En effet, comme le tigre sort la nuit pour manger, si l'enfant était né la nuit, son destin l'aurait voué à se tuer au travail. S'il était né en plein jour, il serait devenu paresseux comme le tigre à l'ombre. Tandis que cinq heures du matin était la meilleure heure possible, celle où le tigre, comblé par la chasse, rentre se reposer. »

Les commentaires qui portent sur l'heure de naissance de l'enfant montrent à quel point la superstition est ancrée dans cette famille. La naissance de l'enfant est vécue comme un grand bonheur, du fait que ce soit un fils d'un part, mais aussi parce qu'il est entouré de présages positifs. Ce bébé qui naît a une vie toute tracée dès sa naissance, d'après les signes que les femmes en ont tiré. La superstition et les croyances traditionnelles sont très présentes dans la vie de Chow Ching Lie. Elle agit plusieurs fois en fonction de cela, notamment au sujet du second enfant :

« Au début de l'année 1953, je fus enceinte. Fêlée comme je l'étais — et en Chine je n'étais pas la seule — de tout ce qui touche à l'horoscope, je calculai la date de naissance du deuxième enfant et j'en fus accablée : il devait naître sous le signe du Dragon. Or Paul [nom occidental de Sun Po] était né l'année du Tigre. Le tigre et le dragon, non seulement ne peuvent pas s'entendre, mais ne peuvent que lutter pour essayer de se dévorer. Il n'y avait pas de doute pour moi que mon petit Paul aurait à souffrir de ce deuxième enfant. Aussi surprenant que cela paraisse au lecteur occidental, mon amour pour mon fils était tel que, dans cette certitude, je résolus à ne pas laisser naître cet ennemi. Je me procurai en secret mais sans difficulté un certain nombre de drogues destinées à provoquer l'avortement et j'arrivai à mes fins. » (pp.278-279)

Chow Ching Lie prouve ici son grand attachement à son fils et montre aussi la facilité avec laquelle les femmes arrivaient à avorter. Les remèdes traditionnels sont très utilisés par Chow Ching Lie et sa famille, et ils sont considérés comme nettement plus efficaces que la médecine occidentale, bien que difficiles à créer. Ainsi elle prend une potion pour avorter, mais elle en prend une aussi lorsqu'elle est enceinte et qu'elle a des saignements qui ne veulent pas cesser. Une rencontre de sa mère avec une vieille femme lui apporte le remède :

« Il fallait se procurer sept racines de ginseng, [...] et sept longanes séchés, acheter certaine pilule de plantes que vendait un certain pharmacien chinois, faire bouillir ensemble les bouts ronds des ginseng et les longanes séchés, en boire le jus et prendre en même une des pilules. [...] et, désormais, manger tous les jours des oeufs de pigeon. » (p.241)

Déjà quand elle était petite, quelques jours après sa naissance, sa mère avait eu recours à la médecine traditionnelle pour soigner sa fille qui ne guérissait pas :

« Pour commencer, il fallait ramasser des cafards. [...] Voilà donc notre voisine pourvue de deux superbes cafards qu'elle embroche dans un fil de fer et qu'elle grille sur le feu de la cuisine. Cela fait, à l'aide d'une bouteille employée à la manière d'un rouleau de pâtisserie, elle écrase les insectes grillés, verse dans l'eau d'une casserole la poudre ainsi obtenue, laisse cuire quelques minutes et me fait boire cette décoction. Je guéris en quelques jours. » (p.29)

Son mari, Liu Yu Wang, malade de naissance, est lui aussi abonné à divers remèdes fortifiants, notamment à base de ginseng, « plante qui était considérée comme une sorte de panacée. » (p.220) Ces remèdes, qui font partis de la tradition chinoise, se retrouvent dans plusieurs récits, par exemple dans le roman de Pearl Buck<sup>1</sup> :

« “Tu es pâle, lui dit-elle brusquement. Prends-tu ton fortifiant, ta poudre de corne de cerf?  
– C'est encore plus mauvais que du poisson pourri. [...]  
– Alors, laisse-le. Pourquoi prendre ce qui te déplaît tellement?” fit-elle, conciliante. » (p.172)

mais aussi dans des films, notamment dans le dernier film de Zhang Yimou, *La Cité interdite*. L'impératrice boit chaque un jour un faux remède destiné en fait à la tuer à petit feu. Sous des airs d'attention et de soins se cachent la fausseté et le désir de meurtre. Les médecines prescrites n'ont pas pour seul but de soigner, elles servent aussi à prévenir ou à tuer. Chow Ching Lie ne dit rien de l'avortement à son mari, qui

---

1 op.cit.

ne voit en elle qu'une épouse fidèle et une mère parfaite : « Et si je pense à nos enfants, je me dis : qui peut partir plus tranquillement que moi? Tu les aimes et tu es une mère excellente. Même remariée, jamais tu ne les négligeras. » (p.336) Le second enfant dont parle Liu Yu Wang est une petite fille née après l'avortement :

« Le bébé se décida à naître à deux heures du matin. C'était une fille. [...] Contrairement à la plupart des bébés chinois qui sont rouges à leur naissance, elle avait la peau blanche comme une Européenne et des poils dorés. Cependant, au milieu de sa tête était planté un seul cheveu entièrement blanc : c'était, me dit ma mère, le signe qu'elle vivrait très vieille. Elle porta les noms de Liu (nom de famille) Sun (nom de génération [...]) et Lin – son prénom qui signifie “pleine d'intelligence”. Plus tard, [...] on l'appellera Juliette... ». (p.300)

Là encore, on voit combien la superstition est présente. Le sens que l'on donne au cheveu blanc et à son prénom ont aussi pour but de lui tracer un chemin de vie extraordinaire. Cela est renforcé par le fait qu'elle a la peau blanche, « contrairement à la plupart des bébés chinois ». Elle est donc un être que l'on considère comme étant tout à fait à part, et ainsi exceptionnel. Il semble normal qu'une mère réagisse ainsi devant son enfant, mais ce n'est pas toujours le cas, comme nous le verrons un peu plus loin.

L'avortement est un thème déjà présent dans la littérature classique. Dans le *Jing Ping Mei*<sup>1</sup>, Lotus d'or, une des concubines de Ximen Qing, est enceinte d'un autre homme que son mari. Le seul moyen est pour elle d'effacer toute trace de cet enfant en provoquant une fausse couche. Elle aussi avorte grâce à une potion :

« Là-dessus, le jeune homme s'empara de deux doses du safran nettoie-tout, [...] les tendit à la jeune femme en lui expliquant qu'il ne lui restait plus qu'à en préparer une décoction à prendre le soir même. Elle en ressentit aussitôt une douleur par tout le ventre, se coucha et demanda à Fleur-de-Prunier de se presser contre elle.

Chose étrange, le moment d'après, elle s'asseyait sur le seau de propreté et y expulsait le fœtus. Elle se contenta de dire qu'elle s'était sentit mal, ordonna à Chrysanthème d'envelopper la chose dans du papier-paille et de la jeter dans les latrines. » (p.944)

L'avortement est le moyen le plus efficace pour masquer l'infidélité de la femme et sa relation extérieure. Les deux concernés sont ainsi protégés de toute accusation. Chow Ching Lie choisit cette méthode pour éviter des malheurs à venir, tout comme Lotus d'or. Cependant, dans le cas de Chow Ching Lie, l'enfant n'est pas issu d'une liaison

---

<sup>1</sup> *Jing Ping Mei II*, op.cit.

extra-conjugale, et donc aurait très bien été accepté par son mari. Ce n'est que par rapport à l'horoscope qu'elle agit ainsi.

Dans le roman de Pearl Buck<sup>1</sup>, Ch'iuming, la concubine de Monsieur Wu, a un rapport très difficile avec son enfant. Elle donne naissance à une petite fille, qui est très bien acceptée par les Wu, mais que la mère rejette. Madame Wu s'en rend compte :

« Est-il possible que vous n'aimiez pas votre enfant?

- Je ne la sens pas à moi.
- Cependant vous l'avez mise au monde!
- C'était contre ma volonté.”

[...] Ch'iuming n'aimait pas cet enfant parce qu'elle n'aimait pas le père, Mr. Wu. »  
(p.393)

Elle regrette d'avoir eu cet enfant, alors que c'est la raison pour laquelle elle est entrée dans la famille. Elle culpabilise de n'avoir pas eu « un fils pour payer [s]a dette » (p.324). Ce n'est qu'après avoir quitté la maison des Wu pour rejoindre sa famille que Ch'iuming s'épanouit et qu'elle donne naissance à d'autres enfants.

Avoir des enfants est le travail principal de la femme chinoise, puisqu'elle la nature l'a faite pour cela. Au-delà de l'enfant lui-même, c'est un héritier qu'il faut donner, et une avancée dans les générations futures. L'enfant n'est pas le fruit de l'amour comme on peut le voir dans la littérature occidentale, il est le fruit d'une génération, pour la continuité de la vie.

---

1 *Pavillon de femmes*, op.cit.

## II L'épouse chinoise son entourage extérieur

### A L'épouse et les concubines

La tradition des concubines semble avoir toujours existé en Chine. Un homme montre sa richesse et son importance à travers ses nombreuses femmes : il a les moyens de les entretenir. La première épouse garde cependant son statut de première femme. Elle a, d'un point-de-vue légal, plus d'importance que les autres. Les concubines n'ont pas droit à la même considération que la première épouse, et cela passe d'abord par leur dénomination : ce sont les petites épouses, comme l'explique sa belle-mère à Songlian, dans le roman de Su Tong<sup>1</sup> :

- « Si tu vas dans une famille riche, c'est pour être une petite épouse.  
– Comment ça, “petite” ?  
– C'est-à-dire que tu seras concubine, explique la belle-mère après avoir réfléchi. » (p.20)

La première épouse en revanche, est l'épouse principale. De nombreux récits classiques exposent des femmes rivales dans une violente cohabitation. On retrouve cette agressivité dans le roman de Su Tong.

#### 1. Songlian et les autres femmes de Chen Zuoqian

Songlian est la quatrième épouse, par conséquent la troisième concubine de Chen Zuoqian. Elle découvre à la fois la vie avec un homme et la cohabitation entre femmes. Le titre lui-même est significatif. Le mari, qui est pourtant le lien entre ces femmes, disparaît. La maison n'est plus qu'un univers féminin. Le film qui a été adapté du roman illustre parfaitement l'absence masculine en ne faisant jamais figurer le mari. Nous voyons ses mains, mais nous ne connaissons pas son visage. Le groupe des femmes se scinde en clans auxquels la première épouse reste étrangère. Elle semble extérieure aux manipulations des trois autres, qui font preuve d'une grande imagination pour attirer leur mari dans leur lit. La première supercherie est de faire croire à une maladie. Le maître reste alors auprès de l'épouse souffrante. Meishan, la Troisième Épouse, en joue dès le début :

---

1 *Épouses et concubines*, op.cit

« La Troisième Épouse est souffrante. Elle demande que le Maître aille la voir !  
[...]  
– Allez-y ! Que dirait-on si elle devait vraiment mourir !  
Cette nuit-là, Chen Zuoqian ne revint pas chez Songlian. [...] Elle avait bien compris le stratagème auquel s'était livré Meishan. » (pp.17-18)

La rivalité entre les épouses est entretenue par la tradition. Le mari choisit l'épouse avec laquelle il souhaite passer la nuit de manière très ouverte. Il choisit publiquement, devant les autres. Il n'a aucune obligation envers elles et peut passer plusieurs mois avec la même. C'est de cette manière que se fonde la jalousie. Dans le film adapté du roman, l'époux place une lanterne rouge devant le pavillon de l'épouse qu'il a choisie. Comme l'indique le titre original, 大红灯笼高高挂<sup>1</sup>, la lanterne rouge est l'élément central de ce roman. Les lanternes rouges sont allumées lors des mariages et des fêtes, et ici, la lumière illumine la pavillon de l'élue, alors que les autres restent éteints. Chaque soir, le mari fait son choix et fait placer une lanterne rouge devant le pavillon de l'élue. L'honneur de l'une s'associe à l'humiliation des autres.



3. La lanterne déposée devant la porte de l'élue pour la nuit.

De plus, la femme qui a obtenu les faveurs de son mari avait, selon la tradition, un droit supérieur aux autres la journée. C'est à elle qu'il fallait obéir. Cela n'apparaît que vaguement dans le roman, mais c'est développé dans le film. « Chen Zuoqian passait toutes ses nuits dans la chambre de Zhuoyun. Cette situation lui conférait privilèges et opulence. Les trois autres, malgré elles, l'observaient avec convoitise et

---

1 Traduit en anglais par Raise the Red Lantern

curiosité. » (p.107)

Cela amène naturellement la question de la préférence. On peut supposer que selon son humeur et ses dispositions, l'époux va préférer l'une ou l'autre de ses épouses. Songlian semble être celle-là, du moins temporairement : « Son penchant pour Songlian était évident au yeux de tous, dans la maison Chen, supérieurs comme inférieurs. » (p.23) L'affirmation de cette préférence est répétée un peu plus loin alors que Songlian elle-même le questionne :

« “Qui préférez-vous ?” Cette question, Songlian l'avait maintes fois posée à Chen Zuoqian, la tête sur l'oreiller : “De nous quatre, laquelle aimez-vous le plus ?  
– Toi, bien sûr ! répondit le Maître” » (p.38)

Il paraît évident que Chen Zuoqian ne répondra pas autre chose alors même qu'il est au lit avec Songlian. Il ne s'arrête cependant pas à cette seule réponse et établit la critique de ses autres épouses. Nous ne savons pas quelle est son attitude lorsqu'il est avec elles, et il nous est impossible de comparer.

Nous avons vu que les épouses trouvaient des stratagèmes pour attirer le maître dans leur lit, elles ont aussi leurs manies pour marquer leur possession :

« Après quelques jours de séparation, le corps de Chen Zuoqian lui semblait déjà inconnu. A l'huile de menthe qu'il exhalait, elle en déduisit que le Maître avait passé ses dernières nuits chez Yuru. Elle seule aimait à s'enduire ainsi. Songlian saisit à tâtons un flacon à côté du lit, et parfuma amoureusement le corps de Chen Zuoqian, puis le sien.  
– “Où as-tu appris cela ? s'étonna Chen Zuoqian.  
– Je ne peux souffrir leurs odeurs sur votre corps !” riposta Songlian. » (pp.102-103)

Enduire le corps d'huile est une marque charnelle de la possession. C'est aussi le signe de l'exclusion des autres femmes. Cela renforce le lien corporel entre la femme et son mari, le rend exclusif. C'est une sorte de quête du couple dans une famille polygame. Parler des autres femmes dans cette situation de couple est d'ailleurs une source de conflit :

« Songlian se retourna d'un coup et s'assit :  
– “Elles ? Elles m'indiffèrent ! Je m'en moque ! [...]”  
– Qu'est-ce que tu as ?”  
Songlian tourna la tête et répondit avec aigreur :  
– “Je n'ai plus envie ! Pourquoi avez-vous encore parlé d'elles.” » (p.47)

Le fait de vouloir attirer son mari à soi implique le conflit avec les autres épouses.

Chen Zuoqian semble absent la plupart du temps, notamment en journée, ce qui laisse aux femmes l'occasion de rester entre elles. Elles se prêtent alors à toute sorte de coups bas, assistées de domestiques. C'est ainsi que la deuxième épouse, Zhuoyun, fait appel à Yan'er, la servante de Songlian :

« [Songlian] tomba soudain sur un petit paquet bien rembourré, enveloppé de tissu blanc. Elle le défit et vit une poupée en chiffon dont le coeur était transpercé de trois fines aiguilles. Songlian jugea d'abord cette figurine ridicule, mais, très vite, elle réalisa que la poupée lui ressemblait étrangement. Elle l'examina de plus près et découvrit la trace imprécise de deux caractères écrits à l'encre : Song lian ! [...] Songlian poussa subitement un cri strident, sauta sur Yan'er, lui agrippa les cheveux... [...] »

– “Ah, tu me maudis ! Ah, tu veux ma mort !” » (pp.54-55)



4. La poupée parsemée d'aiguilles portant le nom de Songlian

A force de questions, elle découvre que c'est Zhuoyun qui est l'auteur de cette poupée et de l'inscription des caractères. C'est donc la deuxième épouse qui cherche, par ce moyen, à lui nuire. Bien avant l'arrivée de Songlian dans la maison de Chen Zuoqian, Zhuoyun avait déjà commis un acte criminel, contre Meishan :

« Nous avons été enceintes presque en même temps. Lorsque j'en étais à mon troisième mois de grossesse, elle a fait mettre dans ma décoction d'herbes médicinales une drogue destinée à provoquer un avortement. Mais le destin m'était favorable, je n'ai pas fait de fausse couche ! » (p.62)

Tout moyen est bon pour éliminer les autres, que l'on présente ici comme autant d'adversaires. Seule la première épouse semble inattaquable. Alors que le conflit était entre Zhuoyun et Meishan, les deuxième et troisième épouses, l'arrivée de Songlian apporte un élément nouveau. Elle devient l'élément déterminant pour celle qui lui sera proche. Meishan le lui avoue : « Je sais que je ne suis pas un adversaire à sa hauteur,

mais peut-être que vous, vous serez de taille à lutter contre elle. Cela, j'y ai pensé dès que je vous ai vue la première fois. » (p.62) Songlian devient pour Meishan celle qui détruira la deuxième épouse, qui se place comme l'arbitre entre les deux combattants. Le jour de son arrivée, lorsqu'elle fait la rencontre des épouses avec son mari, Zhuoyun est celle qui se montre la plus aimable : « Chez la Deuxième Épouse, Songlian fut accueillie très chaleureusement et traitée avec égards. (p.12) Elle garde pour la jeune femme une attitude bienveillante tout au long du roman :

- « “C'est de la vraie soie de Suzhou! Je vous le donne, vous vous ferez faire une robe.
- Ah non! Je ne puis accepter! dit Songlian en repoussant la main de Zhuoyun.[...]
  - Chut! [...] J vous trouve particulièrement sympathique, aussi ai-je pensé à cette pièce de soie... Si c'était pour celle d'à côté, je ne m'en serais certainement pas séparée, même pour de l'argent! Je suis comme ça, moi!” » (p.27)

Zhuoyun se montre donc particulièrement gentille envers Songlian. Nous ne savons cependant pas quelle est la part de sincérité dans ses propos. La confiance de Songlian pour Zhuoyun prend fin lorsqu'elle découvre la poupée à son effigie. La deuxième épouse, ne sachant rien de la découverte, ou faisant mine de ne rien savoir, poursuit son amabilité. Elle demande alors à Songlian de lui couper les cheveux :

- « “C'est que je manque singulièrement de pratique! Je redoute de vous faire mal avec les ciseaux! expliqua Songlian, avant d'entamer son travail.”[...]
- “Mais vous êtes très adroite! Observa Zhuoyun.” » (p.60)

Songlian blesse tout de même Zhuoyun à l'oreille, et le récit fait seulement mention de son « cri perçant » et de sa fuite de chez Songlian tandis que le film développe sa réaction par des « elle a voulu me tuer! ». Nous ne savons pas si en effet, la blessure a été volontaire, mais Meishan semble le croire. Songlian clame son innocence tandis que l'autre lui réplique en riant : « Moi aussi, si je détestais quelqu'un, je crois que je lui couperais l'oreille, l'oreille entière, sans laisser le moindre petit bout! » (p.61). Après cet épisode, Chen Zuoqian passe « toutes ses nuits dans la chambre de Zhuoyun », ce qui provoque la jalousie des autres : « [Songlian] savait pertinemment que Meishan, Yuru et elle-même avaient désormais une ennemie commune, Zhuoyun. » (p.109) Le lien qui unissait la deuxième épouse à Songlian s'est rompu,

ce qui lui permet alors de s'allier à Meishan. Celle-ci l'avait déjà mise en garde contre Zhuoyun : « Zhuoyun a l'air bonne et généreuse, mais elle a un coeur de scorpion! ». (p.62) Cela se vérifie à la fin du roman, lorsqu'elle dénonce la liaison infidèle de Meishan :

« L'histoire s'était terminée le plus simplement du monde : Meishan et le médecin avaient été surpris par Zhuoyun sous leur couverture, dans un hôtel. Cette dernière avait jeté dehors tous les vêtements de Meishan :  
"Sale pute, pensais-tu pouvoir m'échapper?" » (p.144)

Le puits mystérieux, présent tout le long du roman, révèle alors tout son sens. Songlian avait bien tenté de découvrir à quoi il servait, pourquoi il était abandonné, mais les réponses étaient toujours imprécises, lorsqu'on acceptait de lui en donner. « Le puits des morts » est un sujet tabou, mais on suppose que les autres femmes, notamment Zhuoyun, savent à quoi il sert, puisqu'elle donne une explication à Songlian :

« - Quoi! S'écria Zhuoyun, vous étiez au puits des morts? N'y allez plus! C'est un endroit qui porte malheur!  
- Pourquoi, le puits des morts? demanda Songlian, toute surprise.  
- [...] Trois personnes sont mortes et ensevelies dans ce puits! [...] Ce sujet est tabou chez les Chen. Tout le monde garde bouche cousue, y compris les domestiques! » (pp.27-28)

La rivalité entre les concubines est telle que Zhuoyun, par sa délation, se fait la meurtrière de Meishan. Même si ce n'est pas elle qui la met à mort, elle sait que son infidélité lui coûtera la vie. La course au pouvoir à laquelle se sont prêtées ces femmes en a mené une à la mort et une autre, Songlian, à la folie.

Chen Zuoqian fait entrer Songlian chez lui l'année de ses cinquante ans. A la fin du roman, soit environ un an plus tard, il prend une nouvelle concubine : p151 « Au printemps suivant, Chen Zuoqian, le grand maître de la famille Chen, prit une cinquième épouse : Wenzhu. » C'est l'homme qui décide des épouses qu'il veut, lui seul fait entrer des femmes dans la maison.

Il en va autrement dans le roman de Pearl Buck<sup>1</sup>. Madame Wu, lors de son quarantième anniversaire, prend la décision de se retirer de la vie conjugale. Elle

---

1 *Pavillon de Femmes* op.cit.

choisit alors pour son mari une concubine qui prendra sa place auprès de lui. C'est pour elle une manière de se protéger : éviter la honte qu'entraînerait une grossesse après quarante ans. C'est aussi une manière de rompre le mariage auquel elle a été forcée dans sa jeunesse. Elle aspire à une tranquillité et elle refuse de continuer à se soumettre, physiquement, à son mari.

## 2. Madame Wu se libère du mariage

La femme ne doit pas dominer l'homme. Madame Wu ne peut donc pas contraindre ouvertement son mari à prendre une autre femme. Elle fait alors en sorte qu'il en ressente le besoin. Elle monte un projet et en fait part à son amie Madame Kang : « Meishen, j'ai décidé aujourd'hui, je demanderai au père de mes fils de prendre une concubine. » (p.19) Elle agit pour son propre bien avant tout. Elle fait mûrir sa décision, « c'est [s]on projet ». (p.20) Son mari lui-même en est exclu. Elle ne lui en parle que lorsqu'elle est tout à fait décidée, le jour de ses quarante ans. Elle en parle d'abord à son amie, comme on l'a vu au-dessus, mais aussi à son fils aîné, qui sera chargé de prévenir le reste de la famille : « J'ai pris une décision, mais je sens bien que je dois t'en rendre compte, en ta qualité de fils aîné. Je veux proposer à ton père de prendre une concubine. » (p.29) Elle poursuit de la même manière lorsqu'elle en parle à sa servante Ying : « J'ai réfléchi moi-même à ces choses là, Ying, et je vais demander au père de mes fils de prendre une petite épouse. » (p.46) Malgré les réactions négatives de ses interlocuteurs, elle poursuit son projet et en parle à son mari :

- « - Vous êtes encore un jeune homme [...]. Mais moi, je suis parvenue à mon terme.
- [...] Est-il possible que je comprenne ce que vous voulez dire? fit-il [...] Je ne veux pas d'une autre épouse. » (pp.53-54)

Malgré le refus de son mari, Madame Wu continue son idée et fait entrer une jeune fille dans la maison. Elle parvient à convaincre son époux que c'est la meilleure solution pour lui. En se retirant de la vie conjugale, elle le prive de tout contact intime. Par conséquent, il accepte la concubine. Madame Wu gagne ce combat par le chantage à la chair : « De même qu'à table, il n'avait pu résister à un plat appétissant,

de même il ne pourrait jamais, malgré son désir de perfection, se priver du plaisir avec une jeune femme. » (p.151)

La jeune concubine est très mal acceptée par l'ensemble de la famille et du personnel de la maison. Madame Wu l'a choisie selon des critères très précis :

« “Elle doit être différente de moi et jeune, se dit-elle, plus jeune que mes belles-filles, afin d'éviter les discordes dans la maison ; vingt-deux, voilà le bon âge.” Madame Wu était instruite, il serait préférable que la nouvelle venue eût peu d'instruction, ne fût pas moderne, car une femme moderne ne se contenterait pas d'être une concubine et, très vite, chercherait à écarter Madame Wu et à posséder Mr. Wu corps et âme... » (pp.59-60)

Les critères de sélection de la concubine montrent combien Madame Wu veut protéger sa place dans la maison. Elle parvient à dominer son mari et ne veut surtout pas perdre cet avantage. Il ne faut pas que la concubine soit une concurrente, elle devra garder sa place d'inférieure. C'est certainement la raison pour laquelle Madame Wu ne choisit pas la jeune femme selon des critères qui plairont à son mari mais qui sont totalement son contraire. Elle ne pourront être équivalentes puisque tout à fait opposées. Le pouvoir de domination qu'elle a sur son mari s'étend ainsi à la concubine. Elle montre dès le début que c'est elle la femme de la maison. La jeune fille, quand elle arrive, ne sort pas du pavillon de Madame Wu. Elle reste cachée et n'en sort que pour être donnée à Monsieur Wu, lorsque sa femme l'a décidé. Elle n'a encore aucun pouvoir, pas même sur elle. Le regard que lui porte Madame Wu est celui qu'elle aurait sur un animal, comme le lui fait remarquer le prêtre étranger :

« Elle s'était déjà aperçue de plusieurs choses depuis que cette fille se tenait près d'elle. Son haleine était douce et pure, et de sa chair n'émanaient que des odeurs saines. Ses dents paraissaient nettes et blanches. Les mains [...] étaient brunes et rudes, mais d'une jolie forme, et le corps [...] semblait rond et sans excès de graisse. Son cou était uni et son visage joli et candide. » (p.106)

La description, bien que flatteuse, et celle d'une jeune fille de la campagne détaillée par une aristocrate de la ville, décrite comme une femme délicate, tout en finesse. Madame Wu sélectionne la jeune femme d'après son aspect. Avec une jeune fille aussi différente d'elle, elle ne cherche qu'une libération, une occupation pour son mari. Elle sait qu'elle ne court aucun danger avec cette jeune femme : « Vous êtes si beau, dit-elle en souriant, que je pourrais être jalouse s'il ne s'agissait pas d'une telle enfant, si simple, moins que rien entre vous et moi. » (p.129) Malgré la mise en

oeuvre de Madame Wu, l'union entre son mari et la concubine se solde par un échec. Il ne s'attache pas à la jeune femme et revient chez sa première épouse tenter de renouer avec elle : « Mais cette Seconde Épouse, je ne peux ni l'aimer, ni ne pas l'aimer. » (p.306) Madame Wu, alors qu'elle semblait très accueillante au début, fait finalement ressortir la jalousie qu'elle nie de toute évidence :

« “- Vous êtes grosse!” dit-elle brusquement.

Elle se servit de l'expression vulgaire des femmes communes. Ch'iuming la regarda :

- “J'ai le bonheur en moi,” dit-elle, s'exprimant comme les Dames des grandes maisons lorsqu'un héritier était attendu. » (p.213)

Dans l'instant qui suit, Madame Wu devient très acerbe envers la jeune concubine, lui faisant maintes remarques désobligeantes : « N'êtes-vous pas contente, pour vous-même? Vous allez avoir un jouet, quelqu'un à qui sourire, une petite chose à vous [...] Retournez immédiatement dans le pavillon qui est votre demeure et pour lequel on vous a achetée. » (pp.215-216) Ch'iuming fait peur à Madame Wu lorsqu'elle lui déclare : « Je voudrais me tuer. » (p.214) La maîtresse de maison se rappelle alors que « les concubines, dans les grandes maisons, se pendent souvent, avalent leurs bagues ou de l'opium cru. Mais c'est toujours considéré comme une honte dans la maison. » La concubine, en quête d'amour et de reconnaissance, tente alors de se suicider. Elle est cependant sauvée par le prêtre étranger, mais tout le monde se demande la raison de son geste : « Mais pourquoi s'est-elle pendue? s'écria Mr. Wu. » (p.317) Après cet incident qui semble faire réagir chacun dans la maison, l'étranger fait la morale à Madame Wu, lui assenant une vérité qu'elle refusait de voir : « Et, encore pis, vous avez acheté une jeune fille comme vous auriez acheté une livre de porc. » (p.321) La concubine n'est dès lors plus considérée comme telle, mais reste tout de même dans la maison.

Monsieur Wu, qui va dans les maisons de prostituées, s'est épris d'une de ces femmes, Jasmin. Lorsqu'il l'avoue à son épouse, la jalousie qu'elle éprouve montre que son choix de la concubine n'avait pas pour but de rendre son mari heureux : « Choisir elle-même une femme pour la remplacer, très bien, mais la lui voir choisir était une autre affaire. » (p.328) Cependant, il semble des plus heureux avec elle. Madame Wu est celle qui autorise la jeune femme à entrer dans la maison au rang de Troisième Épouse, lui expliquant les règles à suivre. Contrairement à la Seconde

Épouse, cette jeune femme est aimée de son mari : « Là, dans ce pavillon où ils habitaient à peu près seuls, ils menaient une vie dissolue, folâtres, ivrognes et heureux, deux paquets de chair et d'os, contents de leur sort. » (p.468) La jalousie de la Première Épouse fait alors place à la compréhension. Elle laisse son mari vivre selon son choix, avec celle qu'il aime. Elle lui a choisi une concubine qui ne lui a pas convenu et qui a failli mener cette dernière à la mort. Comme on l'a vu dans le roman de Su Tong, le sort de ces « petites épouses » est difficile, malgré une aisance évidente. Il ne suffit pas de tout posséder, les sentiments restent les plus importants. C'est cette idée qui se met en place au fil du temps, notamment avec le changement de pouvoir. La jeunesse, abreuvée de films occidentaux, veut laisser libre cours aux sentiments, sans toutefois rompre complètement avec la tradition.

### 3. du concubinage aux relations adultères

La tradition des concubines se perd au fil de la modernité. Ce n'est qu'avec la République Populaire de Chine que la polygamie est interdite. Cependant, le roman de Chow Ching Lie<sup>1</sup>, dont l'histoire est postérieure à celles des autres romans, place le concubinage comme une tradition très ancienne. Sa famille est monogame, et si son père commet une infidélité à sa femme, il n'est pas question de polygamie, ni même de maisons de prostituées, mais plutôt d'adultère. En revanche, la famille avec laquelle ils partagent leur maison est polygame. Le mari a épousé deux soeurs : « Ayant d'abord épousé l'aînée, fort laide, il avait fait la connaissance de la cadette qui, par la suite, vint fréquemment chez lui. Si fréquemment qu'un beau jour elle se trouva enceinte de ses oeuvres. C'est alors qu'il la prit comme seconde femme. » (p.71) Le fait que les concubines soient soeurs n'aide pourtant pas à l'entente de la famille. Lorsqu'ils emménagent dans leur nouvelle maison, le mari donne la meilleure chambre à la première épouse. Nous avons vu précédemment que la première femme était toujours privilégiée et honorée. La seconde épouse en a été jalouse, ce qui a mené la famille à se disputer : « Pour commencer, la seconde femme de Hiao se montra furieuse d'avoir une chambre moins bien meublée que celle de sa soeur aînée. [...] L'obstination de sa deuxième femme avait fini par rendre Hiao fou de colère

---

1 *Le Palanquin des larmes*, op.cit.

[...]. » (pp.73-74) Le concubinage est ici placé au rang des traditions ancestrales.

Le père de Chow Ching Lie est présenté comme un homme instruit et moderne, gentil et calme, soit tout le contraire de Hiao, dont « le comportement typique du père chinois dans la tradition la plus ancienne » (p.74) le poussait à battre femmes et enfants. Lorsque Chow Ching Lie rencontre sa future belle-famille, elle la compare à la famille de Hiao : « Jamais je n'avais vu une famille aussi profondément chinoise avec des manières confucéennes encore plus prononcées que chez l'oncle Hiao. » (p130) Alors que sa famille représente l'union et la modernité, les familles traditionnelles telles que celle de Hiao sont l'image du désordre, de la violence. Le concubinage n'est plus perçu ici comme un signe de supériorité mais comme un attachement à la tradition. La Chine, influencée par les pays occidentaux, a voulu rompre avec cet archaïsme. Mais c'est aussi pour limiter les naissances que le concubinage a été interdit. Cela a entraîné ce qui existe ailleurs dans le monde, l'infidélité. Lorsqu'un mari avait plusieurs épouses, il n'était pas infidèle en allant chez l'une ou l'autre. Du fait qu'un homme n'a qu'une femme, toute relation avec une autre femme devient secrète. Au moment du changement opéré par les politiques, certaines familles continuaient dans la polygamie, de manière non-officielle. C'est aussi à ce moment-là que naissent les relations extra-conjugales. Le mariage prend un statut légal et il est réglementé par la loi. Liu Yu Wang n'a qu'une épouse, Chow Ching Lie, mais a pourtant une aventure avec une autre femme, comme nous l'avons vu dans la première partie<sup>1</sup>.

La polygamie n'est pas une exclusivité de la Chine. C'est aussi une tradition des pays musulmans, toujours en vigueur. Dans son livre<sup>2</sup>, Yamina Benguigui interroge des lycéennes sur la polygamie et leur demande leur avis. Il y a deux clans, celles qui portent le voile et celles qui ne l'ont pas. Alors que le débat s'envenime entre les deux clans au sujet du port du voile, l'auteur lance le sujet de la polygamie :

« J'interviens pour créer une diversion et leur demande ce qu'elles pensent de la polygamie. [...]

“La polygamie? Bon, de toute façon, il y a une crise du logement en Algérie. Déjà, c'est très difficile de trouver un logement pour deux personnes, alors pour trois ou quatre!”

Elle lève les yeux au ciel, comme pour dire que la crise du logement sonne le glas de la polygamie.

---

1 Cf I, A, c.

2 Yamina Benguigui, *Femmes d'Islam*, paru aux éditions Albin Michel en 1996.

«La plupart des filles n'aimeraient pas partager leur mari, ajoute Farida volant à son secours. Mais si la religion nous oblige, alors nous accepterons, c'est tout!» » (p.19)

La polygamie est ici perçue comme une contrainte que les femmes acceptent sous peine d'être répudiées. Les jeunes filles sont résignées à accepter leur sort, mais semblent toutefois espérer ne pas avoir à partager leur mari avec d'autres épouses. En Arabie Saoudite, l'auteur rencontre la femme d'un couple monogame qui lui explique les bienfaits et les raisons de la polygamie. La différence vient pourtant du fait que selon elle, c'est à la femme de choisir la concubine, comme l'a fait Madame Wu dans le roman de Pearl Buck<sup>1</sup> :

« Certaines femmes ne comprennent pas que leur mari puisse être dans l'obligation de prendre une seconde épouse. C'est le cas, par exemple, d'une femme qui tombe malade... C'est bien Dieu qui l'a voulu! Il faut qu'elle trouve à son mari une seconde épouse bien portante, pour qu'elle lui évite l'adultère. De même, si elle n'a plus envie d'avoir des rapports sexuels parce qu'elle est plus vieille que son mari, c'est elle qui doit aller demander la main d'une autre épouse. » (pp.74-75)

La polygamie serait donc dans certains cas la meilleure solution pour le couple en danger. La Bible, texte fondateur de nombreuses religions qui prônent la monogamie, relate pourtant des cas de polygamie. Prenons exemple de la Genèse :

« Saraï, femme d'Abram, ne lui avait point donné d'enfants. Elle avait une servante Égyptienne, nommée Agar. Et Saraï dit à Abram : Voici, l'Éternel m'a rendue stérile ; viens, je te prie, vers ma servante ; peut-être aurai-je par elle des enfants. Abram écouta la voix de Saraï. Alors Saraï, femme d'Abram, prit Agar l'Égyptienne, sa servante, et la donna pour femme à Abram, son mari [...] » (Genèse, 16, 1-3)

Prenons aussi comme exemple le cas de Jacob, époux de deux soeurs, Rachel et Léa :

« Lorsque Rachel vit qu'elle ne donnait point d'enfant à Jacob, elle porta envie à sa soeur [...]. Elle dit : Voici ma servante Bilha ; va vers elle ; qu'elle enfante sur mes genoux, et que par elle j'aie aussi des fils. Et elle lui donna pour femme Bilha, sa servante ; et Jacob alla vers elle. Bilha devint enceinte. [...] Léa, voyant qu'elle avait cessé d'enfanter, prit Zilpa, sa servante, et la donna pour femme à Jacob. » (Genèse, 30, 1-5.9)

Jacob se retrouve ainsi le mari de quatre femmes : Léa et Rachel et leurs servantes Zilpa et Bilha. Donner une servante parce que la femme ne peut pas avoir d'enfant est

---

1 *Pavillon de femmes*, op.cit.

une chose que l'on retrouve dans le récit de Chow Ching Lie.

## **B L'épouse et les autres hommes**

La femme chinoise est assujettie à son mari tout le long de sa vie conjugale. Elle est sous son autorité et il lui est interdit de s'en détacher. La tradition veut que hommes et femmes vivent séparés. Selon l'architecture confucéenne, les hommes habitent les pavillons donnant sur l'extérieur, et les femmes ceux donnant sur la cour intérieure. C'était une façon de limiter leurs contacts avec la vie extérieure. Le Li Ki explique cette division géographique :

« Les maisons, les bâtiments étaient divisés en deux parties, l'une extérieure (plus rapprochée de la voie publique) et l'autre intérieure (plus éloignée de la rue). Les hommes occupaient la partie extérieure et les femmes la partie intérieure. Les appartements des femmes étaient très retirés. La porte en était soigneusement fermée. Le portier et le chef des eunuques en avaient la garde. Les hommes n'y entraient pas ; les femmes n'en sortaient pas. »<sup>1</sup>

Cette ambiance cloîtrée est très bien rendue dans le roman de Su Tong<sup>2</sup>. Les femmes ne sortent pas et ont très peu de contact avec les hommes, qui appartiennent presque tous à la famille. Pour ceux qui sont extérieurs, le premier est médecin et peut donc entrer assez librement sous prétexte de soins, le second est introduit par le fils aîné du Maître, ce qui le lie à la famille.

### 1. Une relation fatale pour Meishan

La seule femme qui sort de la maison est Meishan, la troisième épouse. C'est une ancienne chanteuse d'opéra qui refuse de rompre avec la vie faste de son passé, elle sort notamment voir des spectacles : « [...] venez avec moi au Théâtre de la Rose! Cheng Yanqiu y joue actuellement dans *Pleurs dans les monts en friche*. » (p.87) C'est aussi la seule femme à accueillir des hommes chez elle. Lors de ses nombreuses parties de mah-jong, elle invite un médecin et l'intendant de la maison Chen. C'est avec ce docteur qu'elle entretient une relation adultère. Songlian, invitée elle aussi à une partie de mah-jong, est la première à s'en rendre compte :

---

1 *Li Ki*, Tome 1, chap. X article II, paragraphe 13

2 *Épouse et concubine*, op.cit.

« Songlian observait d'un regard froid Meishan et le médecin échanger des oeillades. “Décidément, rien ne peut m'échapper”, pensa-t-elle. En brassant les dominos, elle en fit tomber un à terre. Elle se baissa pour le ramasser et surprit soudain sous la table leurs jambes étroitement entrelacées. Elles se séparèrent très vite et naturellement, mais Songlian les avait bel et bien vues. » (p.45)

Elle est témoin de cette liaison interdite et n'en dit pourtant rien à personne. Elle fait simplement signe à Meishan qu'elle a compris ce qui se passait entre eux : « Allez plutôt demander à Chen Zuoqian d'y aller avec vous! Et, s'il n'est pas libre, allez donc chercher ce médecin! » (p.88). Meishan connaît tous les dangers qu'elle court en poursuivant cette relation et se dresse face à Songlian :

« Meishan eut un mouvement de stupeur et sa mine s'assombrit immédiatement. [...] “Je ne plaisante pas! dit Meishan d'une voix terrible. Si vous allez raconter ces âneries à quiconque autour de vous, je vous défigure! Je ne vous crains pas, vous et tous les autres! Je ne crains personne! Si vous vous imaginez que vous pouvez me faire du mal, vous vous bercez d'illusions!” » (p.88)

Su Tong ne relate pas la manière dont Zhuoyun, la deuxième épouse, a su que Meishan allait rencontrer son médecin, mais c'est elle qui les a dénoncés et fait découvrir. La liaison adultère se termine par la mort de la femme :

« C'était la Troisième Épouse qui se débattait sans bruit tandis qu'on la transportait. On l'avait bâillonnée pour l'empêcher de crier. [...] Dans les ténèbres, le groupe arriva au bord du puits, autour duquel ils s'affairèrent un moment. Puis, Songlian entendit distinctement un bruit sourd, et il lui sembla voir rejaillir l'eau du puits en une grande gerbe blanche. Une personne venait d'être jetée dans le puits. Meishan venait d'être jetée dans le puits. » (p.148)

On ne connaît pas le sort réservé au médecin, mais il était courant que l'homme soit lui aussi tué. Dans la littérature chinoise, le puits est un objet récurrent. S'il ne s'agit pas de meurtre comme ici, il sert au suicide de jeunes femmes. Il y est fait référence dans le *Jing Ping Mei II*<sup>1</sup> au sujet d'un homme qui ne veut plus voir sa femme : « ... il ne pourra pas te forcer à te jeter dans un puits. Son impudence ne saurait aller jusqu'au meurtre. La loi se chargerait de lui. » (p.1021) La loi punit le meurtre, mais celui-ci peut être habilement caché, comme dans le roman de Su Tong. Les femmes ayant une vie cloîtrée, personne d'extérieur à la maison ne peut remarquer sa disparition. D'autres manières de tuer étaient mises au point pour ces femmes

---

1 *Jin Ping Mei II*, op.cit.

adultères. Dans Les Cygnes sauvages<sup>2</sup>, Jung Chang nous relate la vie de sa grand-mère, concubine d'un général. Lorsqu'il la quitte (elle ne sait pas que c'est pour six ans), il la met en garde :

« Avant de prendre congé d'elle, en guise d'avertissement, le général lui avait raconté une terrifiante histoire à propos d'une de ses autres concubines. Ayant découvert un jour que cette dernière avait une liaison avec un de ses domestiques, il l'avait ligotée sur son lit, et bâillonnée. Après quoi, il avait fait verser de l'alcool pur, au goutte à goutte, sur son bâillon. La malheureuse était morte étouffée à petit feu. » (p.23)

Dans de nombreuses autres civilisations, l'adultère est puni de mort, comme l'ordonne la religion islamique. Yamina Benguigui<sup>1</sup>, dans son recueil de témoignages de femmes musulmanes intitulé Femme d'Islam, marque sa surprise face à une femme du Yémen qui ne semble pas prendre le châtiment des femmes adultères au sérieux :

« Peut-être a-t-elle entendu parler de la manière dont sont traitées les femmes dans les républiques islamiques, lorsqu'elles sont accusées d'adultère. Connaît-elle la lapidation? La femme est enterrée vive dans le sol, seule sa tête dépasse et le cérémonial veut qu'au premier rang des lapideurs se trouvent le mari, les enfants, la famille, puis les voisins. On commence par jeter, sur la tête de la femme condamnée, de petites pierres, car elle ne doit pas mourir tout de suite. Il faut que le châtiment dure des heures, avant qu'un dernier caillou ne sépare la tête du corps. » (p.59)

La mise à mort de la femme est immédiate, et sans possibilité d'amnistie. Contrairement à la Chine qui cache la femme adultère et qui n'ébruie pas sa mort, l'islam rend cela public et fait participer tout le monde à ce meurtre. La mort ne doit pas être immédiate, mais au contraire, la souffrance doit durer. La torture sert de leçon à ceux qui oseraient faire la même erreur que les condamnés. Il faut dissuader toute épouse, ou toute concubine, d'être adultère. De même qu'en Chine, la loi religieuse punit l'homme adultère de mort. Cependant il n'en est fait mention dans aucun des ouvrages cités. La religion juive agit de la même manière en punissant de mort les deux coupables : « Si un homme commet un adultère avec une femme mariée, s'il commet un adultère avec la femme de son prochain, l'homme et la femme adultères seront punis de mort. »<sup>2</sup> Bien que très différentes, les civilisations chinoises,

---

2 Jung CHANG, *Les Cygnes sauvages, les Mémoires d'une famille chinoise de l'Empire céleste à Tian'an-men*. Traduit du chinois par Sabine Boulongne. Paris : Plon, 2006

1 *Femmes d'Islam*, op.cit.

2 Louis SEGOND, La Sainte Bible, Le Lévitique, 20,10.

musulmanes et juives ont pourtant des bases identiques, notamment sur les droits des hommes et des femmes.

## 2. Un amour impossible entre Songlian et Feipu.

A son arrivée dans la maison Chen, Songlian semble très soucieuse du respect des règles. Lorsqu'elle rencontre Feipu, le fils aîné de Chen Zuoqian, elle lui fait reproche de ne pas respecter la tradition :

« “Bonjour, Songlian!”

Un peu surprise d'être ainsi apostrophée par son prénom, celle-ci hocha la tête en disant :

“L'étiquette voudrait que ne m'appeliez pas par mon prénom. C'est une question de générations.”

Feipu, de l'autre côté du parterre, boutonnait sa chemise en souriant. Il rétorqua :

“Je sais, j'aurais dû dire “Quatrième Épouse”, mais vous être sûrement plus jeune que moi de quelques années!” » (p.35)

Malgré leurs âges proches, ils ne sont pas de la même génération, puisqu'elle est la concubine du père. Ils vont cependant sympathiser et devenir plus proches au fil du roman. Feipu est le seul homme à lui rendre visite dans son pavillon, et ils passent tous deux de longs moments à discuter. Ils se découvrent un intérêt commun pour la flûte, pour les fleurs, et la relation qui s'établit entre eux devient confuse. Même pour eux, il est difficile de juger ce que ressent l'autre :

« Vous êtes quelqu'un de passionnant! Mais je n'arrive pas à bien saisir vos sentiments.

– Moi non plus, je ne saisis pas vos sentiments! » (p.71)

Leur amitié se prolonge, ce qui fâche Yuru, la première épouse, mère de Feipu. Alors qu'il est chez Songlian avec un ami pour donner un cours de flûte à la jeune femme, sa mère le fait appeler. C'est par Zhuoyun que nous apprenons plus tard qu'ils se sont disputés :

« “Feipu et la Première Épouse se disputent! [...] Ne faites pas l'innocente! dit Zhuoyun en regardant Songlian du coin de l'oeil. Vous savez très bien pourquoi ils se disputent!” Songlian ne put s'empêcher de hausser le ton :

“Je ne sais rien! Si, ce que je sais, c'est qu'elle ne supporte pas que l'on me veuille du bien! Pour qui me prend-elle donc? Comme s'il pouvait encore y avoir quelque chose entre son fils et moi!” » (pp.94-95)

Pour éviter d'autres remontrances, Feipu et Songlian se voient plus rarement. C'est toujours lui qui vient lui rendre visite, elle ne fait jamais la démarche d'aller le voir, peut-être par respect des convenances. Leurs sentiments ne semblent pourtant pas s'affaiblir, bien au contraire. Songlian semble même être amoureuse de Feipu, sans cependant lui faire part de ce qu'elle ressent. En repensant aux jambes de Meishan et de son médecin, elle s'imagine agir de la même façon : « Aurait-elle le courage de les étendre jusque là-bas? Lorsqu'elle y pensait, elle sentait son coeur se troubler de peur de d'excitation. » (p.97) Plus tard, alors qu'elle est au lit avec son mari, elle imagine que c'est Feipu qui est avec elle : « Alors qu'elle caressait le corps svelte du Maître, lui vint une pensée singulière. Elle songeait : “Et si c'était Feipu qui était là, à mes côtés, comment serait-ce?” » (p.103) Le jeune homme quitte la maison quelque temps pour affaires, et à son retour, il trouve Songlian en train de boire, dans son pavillon. Elle fête, seule, son anniversaire, et il se joint à elle. Tandis que Chen Zuoqian la délaisse pour ses autres femmes, ses sentiments pour Feipu n'en sont que grandis : « Songlian, la boisson aidant, s'anima et se montra plus volubile, ses propos manifestaient clairement sa sympathie pour Feipu. Ce dernier y était naturellement sensible, et en fut très ému. Son visage, rouge et brûlant, trahissait ses sentiments. » (p.133) Songlian, ne sentent de refus de la part de Feipu, et aidée par l'alcool, chercher à joindre le geste à la parole. Elle devient plus entreprenante :

« Dans le regard de Songlian pétillaient mystérieusement des éclairs bleu foncé. Son coeur était moite. Un désir inconnu parcourait son corps comme une rafale de vent. Elle avait l'impression d'étouffer. L'image des jambes de Meishan et du médecin s'entrelaçant sous la table de mah-jong s'imprima dans son esprit. Elle regarda ses propres jambes, longues et belles. [...] Elles s'approchèrent tendrement et passionnément de leur but : les pieds, les genoux et les jambes de Feipu. Maintenant, Songlian percevait leur présence. Ses regards se firent voilés. Ses lèvres s'entrouvrirent faiblement et remuèrent. [...] Feipu releva la tête et rencontra les yeux fiévreux de Songlian. Malgré cette ardeur, le corps de Songlian, et spécialement ses jambes, demeurait figé, comme sculpté dans la même position. Feipu n'esquissa pas le moindre mouvement. Songlian ferma les yeux et écoute leurs deux respirations, l'une lourde, l'autre légère, mêlées de façon inextricable. Elle appuya alors étroitement ses jambes contre celle du jeune Maître. Elle attendait suspendue. Au bout d'un temps qui parut une éternité, Feipu recula ses genoux. Il restait assis, rivé de travers sur sa chaise, comme terrassé. Il articula d'une voix rauque : “Ce n'est pas bien d'agir ainsi!” » (pp.134-135)

Cet épisode clos toute relation entre eux. Feipu avoue à Songlian qu'elle lui plaît,

mais il ne se passera rien entre eux. C'est le début de la fin pour la jeune femme, qui, après le départ de Feipu, se saoule et est rejetée par tous. Elle est alors en proie à des hallucinations, et finit par sombrer dans la folie suite à l'arrestation de Meishan.

### 3. Un amour de jeunesse contrarié

La jeunesse de Chow Ching Lie porte l'empreinte de la nouvelle Chine : elle fait des goûters chez ses amies de classe, écoute de la musique européenne. Alors qu'elle vient de rencontrer la famille des Liu sans savoir qu'elle en fera bientôt partie, elle est invitée, un samedi, chez une amie et y rencontre un jeune garçon nommé Louis Ho. Elle est totalement subjuguée par ce jeune homme qui ressemble beaucoup à son propre frère. Lui aussi semble sous le charme de la jeune fille : « Si j'avais une soeur comme toi, répliqua-t-il aussitôt, je serais le garçon le plus heureux de la terre. » (p.131) Ils dansent beaucoup ensemble lors de cet après-midi et le garçon la raccompagne chez elle. Ils se voient à nouveau le samedi suivant, pour une sortie au cinéma. La mère Chow Ching Lie lui a donné son accord, mais la jeune fille doute que sa mère ait compris de quoi il s'agissait. C'est un premier rendez-vous amoureux, même s'il reste sous le signe de l'amitié : « Je vivais mon premier rendez-vous avec un garçon. Nous fûmes très sérieux l'un et l'autre. Ce n'était pas le style occidental : nous ne nous étions même pas effleuré la main. » (p.133) A son retour, la jeune fille est questionnée par sa mère, qui finit, à la connaissance de la famille de ce garçon, par lui interdire sa fréquentation : « Je t'interdis de sortir une fois de plus avec ce Louis! [...] Je ne veux plus jamais entendre parler de ce garçon! » (p.134) L'interdit des parents est pourtant dépassé puisqu'elle le rencontrait souvent à sa sortie de l'école, sans que personne n'en sache rien. La mère n'avait pas oublié ce jeune homme et le projet de mariage n'en fût qu'avancé :

« “Il faut que nous ayons toutes les deux une conversation très sérieuse. [...] depuis quelque temps, dit-elle, il y a trop de garçons qui courent après toi. Je suis rongée par le souci. Je ne trouve plus le sommeil!” Et la rengaine recommença : je suis trop sensible aux “paroles fleuries”, je serai séduite par un jeune homme pauvre, je finirai comme une esclave entre les enfants et la cuisine... [...] Mais ces lamentations de routine n'étaient qu'une entrée en matière. [...] “Je ne vois qu'une solution, poursuivit-elle. Il faut que je te trouve une belle-famille. Alors seulement tout rentrera dans l'ordre, alors seulement prendront fin

mes soucis et mes angoisses. [...] Tu pourras finir tes études en tout les cas. Cela est au reste une affaire entendue avec EUX...” » (pp.135-136)

Les inquiétudes de la maman ne portent pas vraiment sur sa fille mais plutôt sur la famille. Elle craint que les relations de Chow Ching Lie empêchent le mariage prévu avec « EUX », c'est-à-dire la famille Liu. Il est évident que la jeune fille ne sait rien de ce qu'ont décidé ses parents, et qu'elle n'a qu'à subir ce qu'ils lui ont réservé. La mère voit en la famille Liu une riche famille, un parti idéal pour sa fille, ce qui lui éviterait les corvées « entre les enfants et la cuisine ». C'est un passage plutôt ironique quand on connaît la suite, et qu'on voit que c'est précisément ce qui va lui arriver. Elle devra être au service des Liu comme une esclave. Après cette annonce faite par sa mère, Chow Ching Lie n'a plus de nouvelle de Louis Ho. Elle l'aperçoit le soir de ses fiançailles depuis sa fenêtre et s'échappe pour aller le voir :

- « Pourquoi m'as-tu laissée sans nouvelles? Parle! Explique-toi...
- C'est très simple dit-il. Voilà, je t'ai appelée il y a trois mois. C'est ta mère qui m'a répondu. Elle m'a interdit de te rencontrer, interdit pour toujours. Elle m'a dit que tu devais te fiancer le 28 octobre. Ça a été un grand choc. [...] Puisque je n'avais le droit ni de te voir ni de te parler, il me restait la possibilité de t'écrire. J'ai écrit une lettre, puis deux, puis trois. Pas de réponse. Alors je n'ai pas été seulement triste, je suis devenu malheureux. Je t'en ai voulu. Me disant que tu aurais au moins pu m'écrire une lettre d'adieu... [...] Je te souhaite beaucoup de joie et de bonheur... » (p.165)

Après lui avoir expliqué ce qui s'était passé, le jeune homme lui avoue son amour : « Je veux seulement, avant de te quitter, que tu saches que je t'aime depuis la première fois que je t'ai vue.[...] Tu es vraiment jeune Ching Lie. Mais moi, je ne t'aime pas comme une soeur. » (p.166). Elle semble trop jeune pour savoir quels sentiments elle éprouve à son égard, mais il est évident qu'elle a beaucoup d'affection pour lui, elle lui dit quelle l'aime « beaucoup. Beaucoup... » (p.166). Après leur entrevue, elle rentre et questionne sa mère au sujet de Louis Ho. Le récit de celui-ci lui a démontré qu'elle n'avait pas été honnête avec elle :

- « - Est-ce que Louis Ho a téléphoné chez nous?
  - Une fois, oui.
  - M'a-t-il écrit?
  - Oui, plusieurs fois.
  - Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?
  - Parce que j'ai le droit de l'empêcher de te téléphoner et de t'écrire. Parce que je ne veux pas qu'il dérange ton coeur. Tu as quelque chose à dire? »
- Et elle me fixe avec défi, prête à la dispute, à la violence. Je lui réponds

simplement :  
- "Non..." » (p.168)

Ainsi s'achève son histoire d'amour-amitié avec le jeune Louis Ho. Chow Ching Lie relate en parallèle un fait divers qui se serait passé en 1949 : une jeune fille amoureuse d'un pauvre jeune homme s'enfuit avec lui, contrariant ainsi les projets de son père qui lui avait prévu un mariage avec une riche famille. Lui-même étant riche, il envoya la police à leur recherche et fit emprisonner le jeune homme. La fille refusant catégoriquement de se marier, et le père ne pouvant reprendre sa parole, il déclara sa fille morte. Elle fut enterrée vivante dans un cercueil : « Quand le cercueil fut porté au cimetière, les porteurs le sentirent bouger et on entendit même de faibles cris. Personne ne broncha et le cercueil fut mis en terre comme si de rien n'était en présence de la famille. » (p.150) Plusieurs histoires de la Chine d'avant la révolution relatent ainsi des histoires d'amour à l'issue tragique.

#### 4. Un amour posthume entre Madame Wu et André

Les relations adultères que l'on a vues dans les romans chinois mettent toutes en relations des personnages chinois. Les femmes chinoises rencontrent des hommes de leur entourage, le plus souvent extérieurs à la famille. Il n'est pas question de personnage étranger dans ces romans, où l'on évoque éventuellement la culture occidentale, mais sans détail. Pearl Buck a choisi de mettre en scène deux personnages étrangers dans son roman<sup>1</sup>. Le fait qu'elle soit une américaine, fille de missionnaire, qui a grandi en Chine, l'a sûrement inspirée pour créer les personnages.

Elle intègre à ses personnages chinois une religieuse, Petite Soeur Hsia, anglaise et décrite comme une femme très effacée, qui ne semble s'épanouir que dans la religion. Sa présence apporte un contraste entre la femme chinoise, dont les tenues sont colorées et la vie de famille très intense, et elle-même, en tenue sombre de religieuse, solitaire et renfermée. L'autre étranger est un prêtre, Frère André, qui est à la fois prêtre, enseignant, médecin... Il est introduit dans la maison par Madame Wu, ce qui est déjà un élément de surprise dans la famille chinoise. C'est par Petite Soeur Hsia qu'elle le contacte et qu'elle le fait entrer dans les murs de sa maison. Elle ne fait

---

1 *Pavillon de Femmes*, op.cit.

d'abord appel à lui que pour enseigner l'anglais à son jeune fils, en vue de son mariage : « J'ai entendu dire qu'il y a un prêtre étranger ici, en ville, poursuivit Madame Wu, et qu'il est très instruit. Il se peut que, pour une certaine somme, il puisse t'apprendre les langues étrangères. » (p.174) L'homme n'est donc amené qu'en tant que professeur. Elle le reçoit chez elle pour son savoir et ne souhaite pas qu'il lui parle de religion. Comme Petite Soeur Hsia, cet homme sert au contraste entre les Chinois et les Occidentaux. La peur de la servante qui le fait entrer, en le voyant, est causée par son physique, mais aussi parce que « jamais un étranger n'est venu dans cette maison ». (p.181) Cette exception montre combien Madame Wu sait rompre avec la tradition. La description qui est faite de l'homme est l'image, encore actuelle, de l'Occidental :

« Elle s'attendait à entendre une voix, mais n'était pas préparée à tant de vigueur. Elle leva la tête au-dessus des orchidées et aperçut un homme très grand, aux larges épaules, et revêtu d'une longue robe brune, serrée à la taille par une corde. C'était le prêtre. Sa main droite serrait une croix sur sa poitrine. Elle savait que cette croix était un symbole chrétien, mais cela ne l'intéressait pas. Ce qui lui paraissait curieux, c'était la dimension et la force de la main qui la tenait. » (p.182)

Il faut ajouter à cela « sa grosse voix » (p.182) qui parfait la description de cet homme extraordinaire pour des chinois. De nos jours encore, l'homme occidental est perçu comme quelqu'un de très grand et très gros par rapport aux Chinois. Micha Peled, dans son documentaire intitulé *China Blue*<sup>1</sup>, suit des jeunes filles de la campagne travaillant dans une usine de jeans à Canton. Lors de la fabrication des pantalons, Jasmin, l'une des jeunes ouvrières qui témoignent, s'étonne de voir que des gens, en l'occurrence des occidentaux, peuvent porter des vêtements aussi grands et aussi larges. Elle aimerait voir ces jeans qu'elle coud, portés par ceux qui les auront achetés. Elle a l'idée de glisser une lettre dans un des pantalons, dans laquelle elle écrit qui elle est, pour tenter de correspondre avec un étranger et savoir où est allé ce pantalon et qui le porte. La suite ne dit pas si sa lettre a abouti, mais on voit que pour les jeunes chinois qui ne sont pas scolarisés, le monde occidental est étrange et bizarre, tout comme Chine peut l'être pour les occidentaux.

---

1 Micha Peled, *China Blue*, produit par Teddy Bears Film, 2005, diffusé sur France 3 le 17 novembre 2006  
[http://www.cndp.fr/tice/teledoc/mire/teledoc\\_chinablue.pdf](http://www.cndp.fr/tice/teledoc/mire/teledoc_chinablue.pdf)  
<http://www.pbs.org/independentlens/chinablue/index.html>

La relation qui s'établit entre Madame Wu et le prêtre étranger est d'abord basée sur la communion des esprits. Il ne s'agit pas d'une communion théologique mais scientifique. Cet homme, de par son long voyage jusqu'en Chine et ses études est une source de connaissances qui attirent l'intérêt de Madame Wu : « Frère André devint à ses yeux un puits large et profond, un puits de science. » (p.279) Le lien qui se crée entre eux n'a rien de commun avec les relations adultérines que l'on a vues jusqu'à maintenant. Madame Wu est une femme très spirituelle, pour qui l'esprit est au-dessus de tout. Le prêtre étranger, par sa fonction, est l'être qui se rapproche le plus d'elle. Il appartient aussi au domaine du spirituel. Il semble lire les pensées et l'âme de Madame Wu, alors qu'il vient à peine de la rencontrer : « Vous êtes bonne aussi, fit-il d'un ton tranquille. Mais je ne suis pas certain que vous soyez heureuse. » (p.186) Elle le fait venir pour enseigner l'anglais à son jeune fils, Fengmo, et ne souhaite pas qu'il cherche à le convaincre de sa religion. Il doit se contenter de n'enseigner « rien que la langue » (p.189) Face aux craintes de la maîtresse des lieux, il fait preuve d'une grande perspicacité : « Madame Wu se sentit confondue par la finesse de cet étranger. Elle ne s'était pas attendue à une intuition délicate dans ce corps si poilu. » (p.189) Elle est d'abord très méfiante vis-à-vis de cet homme au corps si étrange pour les Chinois, mais finit par être attirée par son âme. Lorsque son fils arrête ses leçons avec Frère André et qu'il part de la maison, elle demande à la femme de celui-ci de prendre sa place, puis elle-même suivra des leçons. La bienséance ne veut cependant pas qu'une femme mariée se trouve seule en présence d'un homme, et arrange les choses à sa manière : « Elle avait, malgré son âge, des scrupules de convenance, et elle pria Ying de s'asseoir sur un siège, près de la porte, pendant ses entretiens avec Frère André. » (p.281) Sa curiosité connaît enfin un moyen d'être assouvie. Cet homme nourrit son esprit, là où son époux et les autres personnes de son entourage ont échoué. Elle se laisse aller à des rêveries: « Pour la première fois de sa vie, elle désira sortir de ces quatre murs, parcourir le monde entier, tout voir et tout connaître. » (p.250) Son esprit vagabonde sur des chemins que personne ne semble comprendre, excepté Fengmo. Un soir qu'elle est perdue dans ses pensées, en transe, sa servante la croit morte, et tout le monde accourt pour tenter de la réveiller. Seul son jeune fils, une fois l'esprit de sa mère revenu aux êtres qui l'entourent, essaie d'expliquer son état : « Personne de vous ne comprend notre mère

aussi bien que moi. Je sais bien ce qu'elle sent. Elle sent qu'elle a des ailes et qu'il ne lui a jamais été permis de voler. Voilà ce qu'elle sent. » (p.253) Le prêtre étranger lui apporte une liberté nouvelle, celle de l'esprit. Elle était jusqu'alors attachée aux contraintes que lui imposaient ses devoirs familiaux, et ne pouvait s'en détacher. Sa prise de recul lors de son quarantième anniversaire et l'entrée du prêtre dans la maison lui amènent ce qu'elle a toujours attendu, une nourriture spirituelle. Chaque jour elle assiste aux leçons du prêtre, et chaque jour son esprit s'envole. Il en est fait plusieurs fois mention dans le roman :

« ...l'esprit de Madame Wu s'élançait et vagabondait sur mille chemins détournés où foisonnaient mes émerveillements. » (p.277)

« Sous les courtines, elle s'abandonnait à son âme et méditait sur tout ce qu'elle avait appris. » (p.279)

« ..après son départ, elle se sentit réconfortée, comme toujours. Il lui laissait beaucoup de choses dans l'esprit. Elle resta à réfléchir, souriant à demi, fumant sa petite pipe, et son esprit parcouru ce monde dont il venait de lui parler. » (p.301)

« Dans la vaste pièce tranquille, Madame Wu avait oublié sa maison. Elle contemplait la face de Frère André, et lui, transporté par ce regard, instruisait cette âme comme il n'avait jamais fait pour aucune autre. [...] il déversait toute la science qu'il avait jusqu'ici gardée pour lui-même, ne trouvant personne qui désirât la partager avec lui. » (p.300)

Le lien qui se noue entre eux est à double sens. Madame Wu trouve chez André la science qui assouvit sa curiosité et son besoin de connaissances, tandis qu'il trouve en elle une élève passionnée, dont l'esprit est aussi développé que le sien :

« Madame Wu eut l'impression qu'un étrange courant chaud les traversait l'un et l'autre. Mais il ne prenait pas naissance en lui et ne se terminait pas en elle. Eux semblaient simplement le transmettre, d'un bout de la terre à l'autre. » (p.330)

Cet homme n'est pas seulement le puits de connaissances dont Madame Wu a besoin, il est aussi médecin et confesseur. Il sauve Ch'iuming lorsqu'elle veut se pendre :

« A ce même instant, Frère André parut et, devant lui, la foule se fendit, comme la mer quand passe le vent. [...] Au milieu de ce silence, Frère André tomba à genoux, enfonça une aiguille dans le bras de Ch'iuming et l'y maintint. » (p.317)

et écoute Madame Wu lui avouer les raisons de la présence de Ch'iuming :

« Elle hésita, puis, à son propre étonnement, elle raconta pour la première fois à Frère André comment elle-même avait fait venir Ch'iuming dans cette maison. Frère André écoutait, les yeux baissés, ses grandes mains croisées sur ses genoux. [...]

Ses regards passèrent des mains du prêtre à son visage, et elle se demanda pourquoi elle avait choisi, entre tous, ce prêtre étranger pour lui ouvrir son cœur,

alors qu'il était né dans un pays au-delà des mers et dont elle ne connaîtrait jamais les eaux et les vents. » (pp.320-321)

Il ne se contente pas d'écouter les confessions de Madame Wu, il la sermonne. Il commente ses gestes et blâme ses agissements, tout en restant dans le respect de la personne à qui il parle : « Vous avez commis trois fautes [...] Vous avez méprisé votre mari, vous avez méprisé une soeur, et vous vous êtes considérée vous-même comme unique et supérieure aux autres. Ces fautes ont troublé votre maison. » (p.321) Elle lui avoue son désir de liberté, de se détacher de ses obligations familiales, son envie de ne plus exister que pour elle-même. Mais cet homme lui démontre que c'est bien trop demander et qu'elle n'a pas agi de la bonne manière pour y parvenir. Elle s'est toujours montrée supérieure aux habitants de la maison, y compris à son mari qui la craint. Ce prêtre est le seul être qui parvient à lui redonner sa place de femme, à lui ouvrir les yeux sur les conséquences de ses actes : « Le prêtre venait d'ébranler le fond calme de son coeur, la conscience de sa propre rectitude, et elle avait peur. » (pp.321-322) Elle a trouvé son maître spirituel, sans qu'il soit question de religion, et s'en remet à lui. Lorsqu'il est attaqué, blessé et amené chez lui, elle va lui rendre visite pour « recevoir ses instructions pour le reste de sa vie ». (p.332) Ce n'est qu'à sa mort qu'elle prend conscience de ce qu'il représentait pour elle, de ses sentiments pour lui. Il y avait jusqu'alors de l'admiration, il en reste de l'amour. La mort du prêtre permet à cette femme de l'aimer librement. Ce n'est qu'alors qu'elle prend conscience de ses sentiments à son égard :

« Il était le seul être au monde qu'elle eût jamais adoré. [...] Elle n'avait jamais songé à lui, comme à un homme, pendant qu'il vivait ; à présent qu'il était mort, elle voyait l'homme en lui, mais privé de vie. [...] Ses yeux s'ouvrirent tout à coup : “Vous que j'aime!”, murmura-t-elle dans le plus profond étonnement. Elle se dit cela et l'admit aussitôt, et elle sentit se transformer son être entier. [...] Elle se sentit tout entière à la fois légère et forte. [...] Les quatre murs demeuraient, mais elle se sentait libre et pleinement elle-même. » (p.336)

Elle ressent cela aussi fortement que s'il était en vie. Elle s'accapare le souvenir d'André : « Madame Wu réfléchit : André lui appartenait entièrement, à elle seule. » (p.338) et le fait vivre en elle, ce qui lui apporte la paix et la sérénité qu'elle n'avait jamais éprouvé jusqu'alors : « “Vous vivez en moi. Je ferai mon possible pour préserver votre vie.” Elle n'avait pas plus tôt articulé ces paroles que la paix jaillit

dans tout son être. [...] elle se sentait heureuse. » (p.337) En prenant conscience de l'amour qu'elle éprouve pour lui, elle comprend aussi que sa mort est le seul moyen qui lui permette de vivre cet amour. Une femme chinoise ne peut légalement avoir d'amant, et ni Madame Wu ni le prêtre n'aurait accepté une liaison adultère. Le thème de la chair est abordé après la mort, alors qu'elle n'y avait jamais songé avant, tant qu'il était en vie :

« S'il avait vécu, le moment serait sûrement venu où elle eût découvert qu'elle l'aimait. Il ne lui serait resté alors qu'une alternative : chercher une excuse pour ne plus le revoir ou bien remettre son coeur entre ses mains et lui avouer son amour. Et cela aussi, elle en était sûre, les aurait séparés.[...] Elle aimait un homme, un étranger, venu de loin, un homme qui n'avait pas une seule fois avancé la main pour toucher la sienne, dont le contact même eût été inconcevable. » (p.341)

De son vivant, elle ne considérait que l'esprit et l'âme de cet homme. La mort lui permet d'aller au-delà, tout en se demandant ce qui serait arrivé s'ils avaient tous deux eu conscience de leur amour :

« La mort l'avait délivrée du corps de l'homme. S'il avait vécu, ils auraient été pu perdre leurs âmes, en proie aux tentations de la chair. » (p.343)  
« Si André avait vécu quand j'ai découvert mon amour pour lui, je me demande si j'aurais... »(p.361)  
« Si j'avais découvert ce que j'éprouvais pour vous quand vous vivez, aurions-nous gardé le silence? » (p.370)

La différence nettement palpable entre les romans chinois et ce roman américain est le développement du sentiment amoureux. Les Chinois sont très mesurés dans leurs démonstrations affectives et cela est très bien transcrit dans les oeuvres chinoises. Un baiser en public, dans le roman de Su Tong, porte scandale dans la maison. Dans ce roman de Pearl Buck, la mort du prêtre exalte le sentiment amoureux. Madame Wu semble très attachée à ce qui lui reste d'André, à ses souvenirs, à ce qu'elle éprouve pour ce mort. L'amour qu'elle découvre est celui des contes de fées, absolument parfait : « Cette communion qu'elle éprouvait avec lui pouvait-elle avoir quelque chose de commun avec l'âme vulgaire de Mr. Kang et l'amour qu'il éprouvait pour sa femme? » (p.390)

La conscience de cet amour la transforme totalement :

« Les ressorts de mon être sont tout nouveaux. Je ne vivrai plus par devoir, mais par amour. » (p.344)  
« Cet amour, tranquille et fort, était comme le soleil de midi. Elle en était

réchauffée, fortifiée, assurée en elle-même. [...] L'amour pénétrait son cerveau aussi bien que son corps. [...] Il vivait, il demeurait avec elle, puisqu'elle l'aimait. [...] "Je l'aimais quand il allait et venait dans ces cours mais je n'en savais rien. Il a fallu que je contemple son cadavre pour savoir à quel point je l'aime." » (p.350)

Il n'est plus question que de cet amour lorsqu'elle songe à cet homme. De plus elle se persuade que le prêtre éprouvait aussi de l'amour pour elle : « ... mais elle se sentit tout à coup certaine qu'André l'aimait. » (p.351) Elle se crée un couple avec ce mort, une famille avec les enfants qu'il recueillait. Il lui a demandé, à sa mort, de prendre soin d'eux, ce qu'elle fait. C'est pour elle bien plus qu'honorer le vœux d'un mourant, c'est fonder une famille avec André : « Ces enfants étaient les siens et ceux d'André. » (p.362)

L'amour qu'elle éprouve pour cet homme est exclusif, et intense au point qu'elle éprouve de la jalousie pour une femme qu'elle ne connaît pas. André, avant d'être prêtre, avait failli se marier, et fonder une famille. C'est en repensant à cette femme que la jalousie naît en elle :

« La jalousie de Madame Wu ne provenait pas seulement de l'amour qu'André avait eu pour cette femme, mais surtout de ce que cette femme, inconnue et oubliée depuis longtemps, avait contemplé André lorsqu'il était jeune et avant qu'il se fît prêtre. » (p.342)

La jalousie qu'elle éprouve n'est pas seulement une jalousie de femme, à l'idée qu'une autre femme ait pu aimer André. Elle est jalouse de ce que les autres ont eu avec lui et à quoi elle n'a pas eu accès. Elle éprouve ce même sentiment quand le neveu du prêtre vient lui rendre visite et souhaiterait voir sa tombe :

« Madame Wu lutta, en proie à une étrange jalousie. Elle ferma les yeux et aperçut le visage d'André détaché sur le velours noir de son âme. "Vous, dit-elle à cette ombre, vous n'appartenez qu'à nous." » (pp.501-502)

Elle trouve le moyen de le dissuader d'y aller pour préserver l'exclusivité. Elle garde farouchement l'esprit de celui qu'elle aime et son amour pour lui ne doit pas être sali par un contact extérieur.

Les hommes vus ici sont pour ces femmes des moyens d'évasion du quotidien. La relation entre Meishan et son docteur lui permet de ne pas être « la veuve d'un homme vivant » (p.86). Il lui permet d'avoir des relations qu'elle n'a pas avec son

époux. Il en va de même pour Madame Wu, sur un plan spirituel et philosophique. Monsieur Wu est un homme ancré dans la tradition dont l'esprit n'atteint pas celui de sa femme. Le prêtre étranger lui apporte un nouvel élan, l'image d'un homme qui n'a pas les mêmes besoins charnels, et dont le quotidien est attaché à la réflexion.

Ces relations avec d'autres hommes doivent rester discrètes de crainte d'être découvertes, notamment par les domestiques. C'est la peur de Songlian, un jour qu'elle est en compagnie de Feipu :

« Feipu saisit la main de Songlian, puis la tourna et la retourna pour l'examiner.

[...]

– Pas d'imprudences! dit Songlian en retirant sa main. Si Yan'er nous voyait, elle n'hésiterait pas à médire, c'est une langue de vipère! » (p.99)

La domestique n'a pas ici la confiance de sa maîtresse, mais la relation entre maître et serviteur peut cependant aller jusqu'à la confiance. Divers cas sont exposés dans les récits, allant de l'antipathie à une grande confiance.

### **C La relation avec les domestiques et le rôle des entremetteurs**

Dans les grandes familles chinoises, les domestiques étaient nombreux. Chaque membre de la famille avait à son service personnel un ou plusieurs domestiques. Des femmes servaient les femmes, des hommes servaient les hommes. Les sexes n'étaient pas mélangés, excepté dans le quartier des domestiques. Ce n'est pas le travail qu'ils accomplissaient qui m'a intéressé mais plutôt la relation qu'ils entretenaient avec leur maître. Étaient-ils des confidents, des rivaux?

#### 1. Songlian et Yan'er

Yan'er entre au service de Songlian le lendemain de son arrivée dans la maison Chen. Le mariage entre Chen Zuoqian et Songlian n'ayant pas été célébré, tout le monde ignorait qui était cette nouvelle venue. Elle entre dans la maison après trois jours de voyage, et chacun de ses gestes semble scruté, analysé : « Elle leva un bras pour essuyer la sueur sur son front et les domestiques notèrent qu'elle l'avait fait avec la manche de son habit, et non pas avec un mouchoir. Ce petit détail leur laissa une

impression profonde. » (p.8) De ce fait elle est prise pour une pauvre parente du Maître. Les domestiques, Yan'er en tête, se moquent ouvertement et s'offusquent devant l'autorité de Songlian :

« “Mais qui êtes-vous donc pour avoir un ton aussi autoritaire?” rétorqua Yan'er, toujours moqueuse. [...]

“Que je suis? Vous le saurez vite!” » (p.9)

L'arrivée de la quatrième épouse donne le ton pour la suite du roman. La mésentente qui naît à ce moment là entre Songlian et Yan'er ne s'atténue à aucun moment. L'épisode de l'arrivée n'est pourtant pas considéré comme le début du conflit entre les deux femmes. C'est lorsque Yan'er prend son service auprès de Songlian que débute réellement l'animosité entre elles. La maîtresse devant à sa servante de se laver les cheveux, bien que celle-ci proteste l'avoir fait la veille. Chen Zuoqian intervient en faveur de sa jeune épouse et somme Yan'er d'obéir. Le jeune femme s'exécute, pleine de rancœur :

« Yan'er prit une cuvette d'eau et alla se laver les cheveux sous les pommiers sauvages. Ce faisant, elle avait l'impression d'être victime d'une injustice et un profond ressentiment, tranchant comme du fer, s'accumulait dans son coeur en colère. [...] Yan'er jeta un coup d'oeil furtif autour d'elle : le jardin de derrière était désert et silencieux. Elle s'approcha des vêtements qui séchaient et cracha d'abord sur le chemisier blanc de Songlian, puis sur sa jupe noire. » (p.11)

Dès le début, Yan'er se place en opposition face à Songlian. Nous ne connaissons pas la raison qui la pousse à agir ainsi, et il semble que le seul fait de lui demander de se laver les cheveux soit excessif pour une telle réaction en retour. Yan'er est la première à avoir montré son mépris, Songlian prend le même parti :

« Songlian supportait en fait de plus en plus mal Yan'er. Elle lui reprochait principalement de courir chez Meishan dès qu'elle avait un moment de libre, et aussi de prendre une mine maussade et un air renfrogné chaque fois qu'elle venait chercher ses sous-vêtements pour les laver. Il était arrivé à Songlian de la réprimander en ces termes :

“Pourquoi fais-tu cette tête? Si tu ne veux pas rester à mon service, retourne donc au quartier des domestiques! Ou bien demande à être mutée chez la voisine [Meishan]!” » (p.31)

Yan'er persiste pourtant à rester au service de Songlian. L'hostilité qu'elle éprouve envers sa maîtresse trouve une explication : elle entretient une liaison avec Chen Zuoqian. Dans le film qui a été adapté du livre<sup>1</sup>, une vieille domestique reproche à

---

1 *Épouses et concubines*, op. cit.

Yan'er de croire que le maître allait l'épouser en quatrième nocces. Le récit de Su Tong est plus allusif mais cette liaison reste explicite :

« Songlian se doutait bien que sa servante ne se privait pas de médire d'elle. Mais elle n'était pas en mesure d'être trop dure à son égard, car elle avait surpris un jour Chen Zuoqian, alors qu'il passait près d'elle, profiter de l'occasion pour lui caresser la poitrine. Son geste avait été très naturel et très rapide, mais il ne faisait aucun doute qu'il était à même d'expliquer l'arrogance de Yan'er. Cela contraignit Songlian à modérer quelque peu son attitude à l'égard de Yan'er. » (p.32)

L'attitude de Yan'er peut ainsi s'assimiler à de la jalousie. Songlian lui a pris la place qu'elle convoitait auprès du maître. Il n'est alors plus étonnant de voir Yan'er mal agir envers Songlian. Elle poursuit ses persécutions envers sa maîtresse, y compris la nuit, alors qu'elle est avec son mari :

« Songlian entendit du bruit au-dehors ; elle saisit au hasard un flacon de parfum et le lança violemment contre la porte. Chen Zuoqian lui demanda :

“Qu'est-ce qui t'arrive encore ?

- Elle nous épie!
- Qui nous épie?
- Yan'er!
- Mais non! De toute façon, elle ne peut rien voir.” répondit Chen Zuoqian en riant.

Songlian dit d'un ton cassant :

“Ne la défendez pas! Je sens son odeur repoussante, même de très loin!” » (pp.49-50)

Yan'er étant mesquine avec sa maîtresse, celle-ci agit de même envers sa domestique. Malgré la retenue dont elle veut faire preuve pour rester dans les bonnes grâces de Chen Zuoqian, elle ne peut s'empêcher de provoquer Yan'er. Un jour que le fils aîné, Feipu, est dans son pavillon, elle se plaint de la perfidie de sa domestique :

« “Regardez comme cette fille vous est dévouée! Sans même qu'on le lui commande, elle vous a préparé un goûter!”

Yan'er, confuse, rougit jusqu'aux oreilles. Après avoir posé l'autre bol sur la table, elle se sauva aussitôt.

“Yan'er, ne pars pas! Le Jeune Maître a quelque chose à te dire!” lui cria Songlian en pouffant de rire, la main sur la bouche.

Feipu rit aussi. Tout en remuant le bouillon [...], il lui reprocha :

“Vous êtes trop sévère avec elle!

- Vous croyez qu'elle me laisse tranquille [...] ? Cette servante a un mauvais fond! Chaque fois que j'ai de la visite, elle se cache derrière la porte pour écouter. Je me demande quel mauvais coup elle me prépare encore!” » (p.70)

Songlian n'a aucune confiance en Yan'er. Elle se méfie d'elle et de ses rapports avec les autres concubines. Songlian accuse Yan'er de lui avoir volé sa flûte alors qu'elle

n'a aucune preuve de cet acte. Les divers agissements de sa domestique lui suffisent et la seule raison qu'elle avance est : « Parce que tu es malveillante. Du matin au soir, tu n'arrêtes pas de nourrir de sombres desseins à mon égard. Et tu fais maintenant celle qui n'a rien à se reprocher! » (p.53) Songlian cherche à prouver la culpabilité de la domestique et va dans sa chambre. Devant la résistance de Yan'er, elle brise son coffre :

« “Madame, retirez votre pied. Je n'ai pas pris votre flûte! Je le jure!”  
La mine déconfite et terrorisée Yan'er ne fit qu'augmenter les soupçons de Songlian. [...]”  
“-Je vais la fendre en deux, comme ça, on verra! Si ma flûte n'y est vraiment pas, je te donnerai un autre coffre dès demain.”  
Sur ce, serrant les dents, elle donna un violent coup de hache et le coffre se brisa en mille morceaux. » (p.54)

Le coffre ne contient pas la flûte de Songlian, mais elle y trouve la poupée à son effigie, avec trois aiguilles plantées dans le coeur. Après la découverte de cet acte, elle comprend tout le mal que lui veulent Yan'er et Zhuoyun, la deuxième épouse, qui était la commanditaire de la poupée. Ce n'est pas le seul acte de sorcellerie que Yan'er fait contre sa maîtresse, et le second est celui qui marquera sa fin :

« [Songlian] se rendit en pleurs aux toilettes afin d'y jeter son change souillé et avisa une feuille de papier toilette détrempée flottant dans la cuvette. Elle s'exclama aussitôt :  
“Quelle fainéante!”

Yan'er n'apprendrait donc jamais à utiliser la nouvelle chasse d'eau : elle oubliait toujours de la tirer. Songlian était sur le point d'actionner la chasse, lorsqu'une intuition fit germer un soupçon dans son esprit. Elle alla chercher une brosse, avec laquelle elle remua ce morceau de papier en se pinçant le nez. Une fois étalé, il dévoilait sa nature exacte. On y discernait une femme aux contours flous. Bien que le papier eût été abîmé par l'eau, la femme qui y était dessinée avec un sang rouge-noir de provenance douteuse était reconnaissable au premier coup d'oeil. Songlian comprit : c'était elle que l'on avait représentée, et c'était Yan'er qui avait changé de méthode pour lui jeter un sort en cachette.

“Elle attend ma mort avec impatience. Elle m'a jetée dans la cuvette des toilettes!”

[...] Serrant le morceau de papier avec une pince, elle poussa violemment la porte de la chambrette de sa servante. Yan'er somnolait, appuyée contre son lit :  
“Que voulez-vous, Madame?”

Songlian lui lança la feuille de papier au visage.

“Qu'est-ce que c'est?” demanda Yan'er.

Lorsqu'elle vit de quoi il s'agissait, elle pâlit et balbutia :

“Ce n'est pas moi qui l'ai utilisé.”

Songlian était tellement en colère qu'elle ne pouvait prononcer le moindre mot. [...] Yan'er, recroquevillée sur le lit, n'osait pas lever les yeux sur elle.

“J'ai dessiné ça pour m'amuser, ce n'est pas vous!”

- Qui t'a appris ces tours perfides! Tu veux ma mort pour devenir la maîtresse, n'est-ce pas?"

Yan'er n'osa pas souffler mot. Attrapant le morceau de papier, elle voulut le jeter par la fenêtre.

"Je te défends de le jeter!" hurla Songlian d'une voix aiguë.

- C'est sale, pourquoi le garder?" dit Yan'er qui avait tourné la tête pour se justifier.

Songlian arpentait la chambrette en se tordant les bras :

"Il convient naturellement de le conserver! Deux voies d'offrent à toi. L'une est celle de la clarté : montrer au Maître ce papier sale, le montrer à tout le monde, et je te chasserai! Pourquoi te garderais-je? Ton seul dessein est de me tuer! Ou alors, la seconde voie : celle du secret..."

- La voie du secret? Interrogea timidement Yan'er. Demandez-moi tout ce que vous voulez, je m'y soumettrai! Pourvu que vous ne me chassiez pas!
- La voici, expliqua Songlian avec un sourire. Tu n'as qu'à l'avalier!
- Que dites-vous, Madame?" demanda Yan'er, stupéfaite.

Songlian, se détournant pour regarder par la fenêtre, répéta en détachant les mots : "Avale-le!"

Yan'er se sentit défaillir. Elle s'accroupit et, le visage caché dans ses mains, fondit en larmes :

"Je préfère encore être battue à mort!

- Je n'en ai pas la force ni ne veux me salir les mains. Ne te plains pas de ma cruauté! Il est écrit qu'il faut traiter les gens comme ils vous traitent. Les livres n'ont jamais tort!"

Yan'er se contentait de pleurer, accroupie dans un coin.

"C'est la seule façon de te blanchir, continua Songlian. Si tu ne veux pas le manger, rassemble tes effets et pars sur le champ!"

Yan'er pleura un long moment, puis, essuyant ses larmes, dit en étouffant sous les sanglots :

"Je vais le manger! Je vais le manger puisqu'il le faut!"

Elle prit le morceau de papier et le fourra dans sa bouche. Elle eut un hoquet sec comme si son coeur et ses poumons se déchiraient. Songlian l'observait froidement sans éprouver aucune satisfaction. Elle se sentait inexplicablement abattue, et avait une terrible envie de vomir. "Vaurienne!" Elle jeta à Yan'er un regard dégoûté avant de quitter la pièce. (pp. 117 à 120)

Après cet épisode, Yan'er tombe malade et la vieille Song prend sa place auprès de Songlian. C'est elle qui lui annonce la mort de la première domestique :

« "Yan'er est morte! Elle est morte à l'hôpital!"

Le coeur de Songlian se mit à battre plus fort. S'efforçant de garder son sang-froid, elle demanda :

"Quand est-elle morte?"

- Je ne sais pas. J'ai seulement entendu dire que Yan'er avait crié votre nom avant de mourir.
- Pourquoi a-t-elle crié mon nom? (Songlian avait légèrement pâli.) Comme si moi seule avait provoqué sa mort!" » (pp.129-130)

Le cri de Yan'er est le dernier sort jeté à Songlian. La signification qu'il prend reste sous-entendue, c'est au lecteur de deviner tout le sens que ce cri peut contenir. La réaction de Songlian et la relation qui existait ente les deux femmes laisse

cependant supposer que Yan'er souhaite la mort de la quatrième épouse. Dès le début les deux femmes sont en opposition. Yan'er ressent une injustice profonde de n'avoir pas pu accéder au statut de Songlian. Le fait que celle-ci ait autorité sur elle la contrarie et la pousse à agir à son encontre. Les actes de sorcellerie auxquels elle se soumet sont l'expression de sa haine. Son dernier cri est la vengeance qu'elle n'a pas eu le temps de mettre en place. Elle souhaite que sa mort pèse sur la conscience de Songlian, elle veut la culpabiliser, lui faire payer cher son statut de quatrième épouse. La violence d'une maîtresse pour sa domestique est un thème que l'on trouve aussi dans la littérature classique, par exemple dans le *Jing Ping Mei*<sup>1</sup>. Lotus d'Or, une des épouses de Ximen Qing, ne se gêne pas pour battre son esclave à diverses reprises. En voici un exemple :

« “Scélérate! Tu te sauves? Fleur-de-Prunier, force-la-moi à s'agenouiller et va me chercher le fouet. Enlève-moi ses vêtements pour que je lui en flanque trente coups bien appliqués. Si elle se tord et cherche à les esquiver, ça ne comptera pas!”

Fleur-de-Prunier lui retira les habits et, sur l'ordre de Lotus d'Or, lui tint les mains. Les coups se mirent à pleuvoir au point que la petite servante hurlait comme un cochon qu'on égorge. » (p.195)

Il est possible que la violence engagée par les concubines est un moyen pour elles de se venger de leur statut de petite épouse. Les femmes confinées dans leur pavillon n'ont d'autres personnes que leurs servantes avec qui discuter, ou sur qui passer sa colère. Le moindre mal peut prendre de grandes dimensions et aboutir à des cas de violence extrême.

## 2. Madame Wu et Ying

Il en va autrement dans le roman de Pearl Buck<sup>2</sup>. Ying, la domestique de Madame Wu, est à la fois sa conseillère, sa protectrice, son aide. De même que Yan'er, elle entre au service de Madame Wu le jour de son mariage. Le roman débute sur une évocation de ce jour-là :

« “Madame, dit-elle, vous n'avez pas changé pendant ces vingt-quatre ans.  
– Vous songiez à ce matin-là, vous aussi”, répondit Madame Wu.

---

1 *Jin Ping Mei II* op.cit.

2 *Pavillon de Femmes*, op.cit.

Elle rencontra avec affection le regard de Ying dans la glace. Ying s'était épaissie après vingt ans de mariage avec le cuisinier en chef, mais Madame Wu restait plus svelte que jamais. » (p.8)

Le mot « affection » qui lie les regards des deux femmes sous-entend il me semble une certaine complicité entre elles, amenée peut-être par le nombre d'années en commun. Madame Wu vouvoie Ying, alors que Songlian tutoie Yan'er. Cela peut supposer un plus grand respect de la part de Madame Wu pour sa domestique. Elle n'a pas l'apparence hautaine de Songlian au début du roman, mais sa place de maîtresse de maison reste très marquée : « Madame Wu sourit sans répondre. Elle permettait à Ying la plus grande liberté de langage, mais, lorsqu'elle ne désirait pas poursuivre la conversation, son sourire s'effaçait aussitôt et elle gardait le silence. » (p.8) Alors qu'elle se fait comprendre par le silence, Songlian montre son autorité par les cris et les insultes. Les personnalités très différentes de ces femmes vont amener des rapports très différents, pourtant basés sur la même relation de maître à domestique. On retrouve cette liberté d'expression plus tard dans le roman, alors que deux concubines sont entrées dans la maison :

« “Madame, lui dit Ying un matin, il faut que je vous demande quelque chose. Sa ça vous fâche, alors renvoyez-moi.

- Pourquoi me fâcherais-je depuis tant d'années que vous me dites ce qui vous passe par la tête? Répondit Madame Wu. [...]
- Ce que j'ai à dire ne vous plaira pas. Mais, dans cette maison, tout va de travers. La nourrice du second enfant de la femme de votre aîné perd son lait. L'enfant maigrit. La nuit, on se dispute dans le pavillon de votre cadet. La servante de sa femme dit qu'il n'y a pas de signe de grossesse. Quant à la Seconde Épouse et à notre Maître...Eh bien! Madame, je ne veux rien imaginer. Mais ce n'est pas bien, je trouve, qu'une dame comme vous se retire dans ses livres comme vous le faites. Ce n'est pas tout à fait à tort que nos ancêtres ont dit que les femmes ne devaient savoir ni lire ni écrire.”

Ying débita ce discours comme si elle l'avait appris par coeur. Madame Wu écoutait comme d'habitude, avec son demi-sourire. [...]

- “Merci, ma bonne”, lui dit-elle. » (pp.281-282)

Là encore, Madame Wu ne fait qu'une brève réponse pour montrer qu'elle a écouté mais qu'elle ne veut pas poursuivre la conversation. Alors que les colères de Songlian ne faisaient qu'attiser celles de Yan'er, le silence de Madame Wu pousse Ying à culpabiliser : « Ying avait trouvé sa maîtresse si patiente sous les reproches qu'elle-même s'accusait d'insolence et cherchait à se faire pardonner avec du bavardage. » (p.282)

La bonne entente entre Ying et Madame Wu se traduit par un profond respect et un besoin de protection de la part de Ying pour sa maîtresse. Elle prend soin d'elle pour la protéger du temps qui passe, ou des gens qui l'entourent :

« Après tant d'années, elle croyait connaître Mr. Wu et elle ne trouvait pas qu'il appréciait suffisamment sa ravissante femme, que tout le monde adorait dans la maison. [...] Si, dans le quartier des domestiques, une nouvelle bonne osait grogner parce que la maîtresse découvrait de la poussière derrière une porte, Ying la bousculait :

“C'est ici la maison Wu, disait-elle de sa voix forte. Ce n'est pas une maison vulgaire comme celle des Wang et des Hua.”

Le cuisinier en chef s'en amusait. Pendant toute sa vie conjugale, il avait senti qu'aux yeux de Ying il comptait peu à côté de sa maîtresse. » (pp.10-11)

Ying prend la défense de sa maîtresse en toute circonstance, excepté à l'annonce de l'introduction d'une concubine. Cette décision amène un désaccord entre les deux femmes, bien que Madame Wu ne cherche pas l'approbation de Ying. La violente réaction de la domestique est la marque de son attachement à sa maîtresse :

« [...] et je vais demander au père de mes fils de prendre une petite épouse.”

Madame Wu prononça ces mots avec calme ; un instant, elle sentit qu'elle n'avait pas été comprise. Puis le peigne s'arrêta dans ses cheveux, et la main qui les retenait sur sa nuque se crispa :

“Inutile de répondre”, dit Madame Wu.

Le peigne passa de nouveau dans les cheveux, mais trop vite.

“Vous me tirez les cheveux”, dit Madame Wu.

Ying lança le peigne à terre.

“Je ne veux pas m'occuper d'une autre dame que vous! s'écria-t-elle.

– On ne vous le demande pas.”, répondit Madame Wu.

Mais Ying tomba à genoux sur le sol carrelé, à côté de sa maîtresse, éclata en sanglots [...].

“Oh! ma Maîtresse, est-ce qu'il vous le demande? Vous! Un tel trésor! A-t-il oublié votre bonté et votre beauté? [...]

– C'est ma propre volonté, déclara fermement Madame Wu. Ying, relevez-vous. S'il entrerait, il croirait que je vous ai battue...

– Vous? fit Ying dans un sanglot. Vous qui n'étendriez pas votre main pour pincer un moustique qui vous suce le sang.” » (p.46)

Ying ne cesse de faire l'éloge de Madame Wu : « Pourrait-il y avoir une mariée aussi belle que vous? » (p.144) et semble bouleversée à chaque fois que la discussion porte sur la future concubine : « Sa voix s'étrangla dans sa gorge et elle s'enfuit. » (p.96) Elle n'a de cesse de montrer sa désapprobation lorsqu'arrive la troisième épouse, Jasmin, et de critiquer ces deux femmes qui prennent la place de sa maîtresse :

« Ying entra dans la chambre, l'air maussade :

«N'allez-vous pas vous lever ce matin, Madame? demanda-t-elle d'une voix irritée.

- C'est une journée de pluie, dit Madame Wu en souriant.
- Comment le savez-vous, Madame? demanda Ying d'un ton aigre. Vous n'avez même pas écarté vos rideaux.
- Votre voix me le dit, et il y a des nuages sur votre figure.
- Je n'aurais jamais cru que je verrais arriver ici une fille de maison de fleurs, reprit Ying, ni les fils de chez nous errer par le monde, ni plus ni moins qu'une concubine congédiée qu'on doit entretenir tout de même!» (p.352)

Jusqu'à la décision finale de Madame Wu concernant l'entrée ou non de Jasmin dans la maison Wu, Ying tente de fléchir sa maîtresse vers le refus. Elle ne se prive pas d'être impolie voire indiscreète :

« La grue doit-elle rester?

- Ce n'est pas une grue, répondit Madame Wu d'un ton sévère. C'est le choix de mon Seigneur. » (p.379)

L'entrée de ces concubines dans la maison ne suffit pas pour que la domestique cesse ses critiques désobligeantes. Elle poursuit son intérêt, qui est de faire partir ces femmes de la maison pour que sa maîtresse reprenne sa place auprès de Monsieur Wu :

« Que fait Ch'iuming? demanda-t-elle à Ying.

- Elle s'occupe dans la cuisine et dans les jardins.
- Est-elle heureuse?
- Celle-là ne sera jamais heureuse. Il faudrait la renvoyer. Ça porte malheur de voir une figure triste. Ça fait tourner le lait dans le sein des nourrices et ça met les enfants de mauvaise humeur.
- Dites à Ch'iuming de venir me voir. » (p.391)

Ch'iuming reste cependant dans la maison. Lors de discussions avec Madame Wu au sujet des concubines, Ying donne son avis et fait des comptes-rendus sur ce qui se passe :

« Elle y habite, en effet, Madame, mais souvent elle va chez votre seconde belle-fille. Elles sont devenues amies, comme des soeurs ; elles se consolent l'une l'autre car, depuis la venue de la troisième, de cette prostituée, notre Seconde Épouse est comme veuve. Notre Seigneur ne laisse jamais sa pipe sur la table. » (p.444)

On perçoit dans la dénomination des deux concubines qu'elle a une préférence pour la première. Ch'iuming, jeune fille paysanne, a été choisie par sa maîtresse, tandis que Jasmin est une prostituée amenée par Monsieur Wu. Elle ne se gêne d'ailleurs pas

pour le rappeler à sa maîtresse quand elle le peut. Contrairement à Yan'er dans le roman de Su Tong, Ying est l'image même de la fidèle domestique. Elle s'occupe de sa maîtresse en exclusivité, et n'agit que selon ses ordres. Madame Wu s'amuse de l'inquiétude de Ying à l'annonce de l'arrivée d'une concubine :

« Ying la regarda fixement, ses yeux fidèles pleins d'appréhension. [...] A voir l'air troublé de Ying, son humeur changea, devint malicieuse, volontaire. » (p.96)  
« Madame Wu sourit aux yeux courroucés et à la moue de sa servante.  
“Ying, vous êtes la fidélité même, mais, si vous voulez réellement me servir, apprenez que je ne fais, moi, que ce que je veux.” » (p.141)

La fidélité de la domestique se traduit également dans son travail. Elle est au service de Madame Wu depuis si longtemps qu'elle devine ce qu'elle doit faire sans que sa maîtresse ait besoin de le lui demander. Ainsi lorsque Ch'iuming arrive dans le pavillon de Madame Wu, elle lui porte un repas, et montre ainsi sa connaissance des coutumes et de la hiérarchie :

« [Ying] avait choisi des plats un peu moins raffinés que ceux que l'on servait à la famille, mais certainement trop bons pour la cuisine. [...] Les baguettes n'étaient pas celles de la famille, en ivoire et argent, ni celles de la cuisine, en bambou, elles étaient en bois rouge, comme celles des enfants. » (p.110)

Le respect qui existe entre les deux femmes ne suffit pas à effacer les différences de classes. Madame Wu marque sa supériorité à plusieurs reprises, sous des airs de mépris pour sa domestique :

« “Je suis là, pauvre sotte”, fit tranquillement Madame Wu, debout sur le seuil. [...] Ying était aussi verte que de la vieille purée de fèves. Elle porta la main à son coeur et dit, le souffle court :  
“Oh Maîtresse, je pensais...je pensais...”  
Madame Wu se mit à rire.  
“Si vous vous arrêtiez de penser, vous seriez beaucoup plus heureuse. Vous devriez me laisser cela à moi, Ying. Vous n'en avez aucun besoin, Ying.” » (pp.143-144)

« Cette sotte n'a jamais vu un homme de votre taille et elle ne peut s'empêcher de vous regarder. Pardonnez-lui! » (p.183)

Malgré ces quelques rapports méprisants, l'affection de Madame Wu pour Ying se ressent, notamment lorsqu'elle lui confie ses projets et lui demande son avis :

« Je vais aller voir Madame Kang dès que j'aurai déjeuné. Que diriez-vous pour notre Fengmo de sa Linyi?

- Deux noeuds à la même corde! fit Ying en réfléchissant. Eh bien, Maîtresse, il vaut mieux recommencer une bonne chose qu'une mauvaise. Notre jeune seigneur, l'aîné, est assez heureux avec l'aînée de Madame Kang. » (pp.154-155)

Il arrive parfois qu'une certaine complicité s'installe entre elles. Madame Wu a toujours eu Ying à son service, et il est décrit en détail la manière dont elle s'occupe d'elle le soir à son coucher. Son fils cadet est en conflit avec son épouse, et elle souhaite que Ying s'occupe de la jeune femme comme elle l'a fait avec elle :

« “Chaque soir, quand vous en aurez terminé avec moi, vous irez chez la femme de mon second fils et ferez pour elle ce que aviez l'habitude de faire pour moi.”  
Ying sourit au miroir, mais Madame Wu ne répondit pas à ce sourire. Elle continua, sans rencontrer les yeux de Ying :  
“Vous n'oublierez rien de ce que je faisais — le bain odorant, les sept orifices à parfumer, les cheveux à lisser, avec de l'huile, et puis le parfum.  
- Oh! Je le sais bien, Madame.”  
La voix de Ying était pleine de zèle et de confiance. » (p.413)

Madame Wu, malgré l'entente qui règne à ce moment-là, refuse de partager plus que ses paroles avec Ying. Elle ne veut pas s'abaisser à une réelle complicité avec sa domestique. Le regard de Ying est en demande de reconnaissance, que Madame Wu lui refuse. On peut aussi supposer que c'est par pudeur que Madame Wu agit ainsi. Elle ne veut pas porter son regard sur Ying qui a participé à ses moments intimes dans sa jeunesse.

Le rapport qui existe entre elles est donc beaucoup complexe que le lien qui unit Songlian et Yan'er. Pour les unes, c'est un conflit et une concurrence permanentes, tandis que pour les autres, c'est avant tout du respect, mais aussi de l'amour et de l'admiration.

### 3. Chow Ching Lie et A San

Comme pour Songlian et Madame Wu, A San entre au service de Chow Ching Lie le jour de son mariage. Elle était domestique chez ses parents et la suit dans sa nouvelle maison. Pour la jeune fille qui ne connaît rien aux travaux domestiques, elle lui est d'un grand secours. Il n'est fait mention d'elle que de manière très brève, mais on le sent très présente. Le troisième jour après les noces, la bru doit traditionnellement préparer le repas. Comme sa mère a toujours refusé de lui

apprendre la cuisine, elle ne peut le faire. C'est donc A San qui s'en charge : « Heureusement, la fidèle A San prit les choses en main et prépara elle-même le repas symbolique qui était censé être mon oeuvre et que je montai servir à mes beaux-parents. » (p.216) D'autres traditions confucéennes exigent de la mariée qu'elle couse sept culottes pour éloigner le malheur. Tout comme pour la cuisine, Chow Ching Lie ne sait pas coudre. A San revient à son aide : « A San, ma bonne fée, vint encore à mon secours et découpa d'abord le tissu. » (p.217) A San joue le rôle de l'ange gardien. Elle empêche les conflits entre la bru et les beaux-parents en venant en aide à sa jeune maîtresse. Comme A San connaît Chow Ching Lie depuis son enfance, elle la tutoie : « A San — car c'est elle qui a frappé — me regarde stupéfaite : “Il est six heures du matin... Comment se fait-il que tu ne soies pas changée?” » (p.211) La hiérarchie est ici effacée entre les deux femmes. Les deux se tutoient et on ne remarque pas un rapport de maître à domestique mais plutôt de mère à fille. De plus, A San est le seul lien qui la rattache à son enfance et à ses parents dans cette nouvelle maison. La belle-mère étant très autoritaire et distante, on peut supposer qu'A San se substitue à la maman quittée.

#### 4. Les petites domestiques :

La situation prospère du père et le nombre d'enfants grandissant poussent les parents de Chow Ching Lie à prendre des domestiques pour aider aux travaux de la maison. La seule domestique ne suffisait plus à aider la mère à s'occuper des cinq enfants, et la grand-mère émit alors une idée : « pourquoi, au lieu de louer une bonne, ne pas acheter directement deux fillettes à Tchao-tcheou? » (p.75) Plutôt que de louer les services d'une femme, la pratique consiste ici à acheter des fillettes, pour les élever et en faire des domestiques. Chow Ching Lie explique par la suite la procédure :

« On allait là-bas acheter une paire de fillettes comme on achetait un couple de chevreaux. Les enfants avaient de préférence huit ou neuf ans quand on les arrachait à leur famille. On ne leur disait jamais la vérité, mais seulement qu'elle allaient faire un voyage avec des gens très gentils ou des choses de ce genre. Mais le dressage des fillettes, arrivées à destination, commençait aussitôt, le plus urgent

étant d'extirper leur nature d'enfants, et de leur faire passer l'envie de jouer : elles devaient rapidement devenir des adultes. » (pp.75-76)

Chow Ching Lie relate alors l'histoire de deux fillettes dans son entourage dont le sort a été tragique<sup>1</sup>. C'est donc avec un fort a priori que le lecteur occidental lit la suite et l'achat des fillettes par la famille de Chow Ching Lie :

« Donc, un beau jour, on nous amena de Tchao-tcheou deux petites filles de huit à neuf ans. Celle que nous prîmes chez nous s'appelait So Phi, elle était très douce et fut reçue comme une enfant de la maison. Il en alla tout autrement avec la deuxième Wo Li, celle qui échut à ma grand-mère. On lui avait dit, pour endormir sa méfiance qu'elle ferait un joli voyage, qu'elle visiterait Shanghai, etc. Quand elle s'aperçut qu'elle restait seule avec une vieille dame acariâtre qui la fit immédiatement travailler, Wo Li entra dans une grande fureur, si bien que ma grand-mère, qui n'était ni compréhensive ni patiente, se mit à la battre copieusement. Vous pouvez imaginer le désespoir de l'enfant. Tsong Haï, ma mère, en l'apprenant, en fut si bouleversée qu'elle proposa aussitôt à sa belle-mère de faire un échange : elle prenait chez nous la petite servante « insupportable » et donnait l'autre, So Phi, qui était très douce à ma grand-mère. Nous voilà donc pourvues d'une enfant-esclave révoltée qui s'habitua tant bien que mal à nous accepter grâce à la douceur avec laquelle ma mère s'efforçait de la traiter afin de lui faire oublier sa triste situation. » (pp.77-78)

L'opposition de caractère des fillettes fait ressortir les différences entre les deux femmes des deux générations. La grand-mère, qui reste dans la tradition, agit de manière très sévère et ne se formalise pas des coups qu'elle donne. La mère en revanche, qui est imprégnée des nouvelles manières, notamment de son mari et de ses enfants qui sont éduqués à l'occidentale, agit par la douceur et la gentillesse : « Pour ma mère il n'était pas question de la rudoyer et encore moins de la battre » (p.78) Elle réfute cette pratique de l'achat de fillette et considère Wo Li, celle qui devient leur domestique après l'échange, comme appartenant à la famille. Cela n'empêche pas cette femme, plus tard, de vendre sa fille à peine plus âgée pour la marier. Le mariage n'est pas perçu comme une vente, mais le principe en est pourtant le même. L'achat de ces fillettes est en partie un échec, puisque Wo Li s'échappe de la maison de Chow Ching Lie sans qu'on retrouve sa trace. So Phi, elle, est éduquée et mariée et connaît une vie plus heureuse.

Pour Songlian et Madame Wu, la domestique personnelle est une femme d'âge proche, inconnue jusqu'au moment du mariage. Elle appartient à la maison du mari et

---

1 Voir annexe 4 page VII

entre au service de l'épouse une fois que celle-ci intègre la maison. Ces femmes forment des couples dont le rapport, dans le respect de la hiérarchie, est soit bénéfique, soit destructeur. Su Tong a choisit de mettre en rapport deux femmes dont l'intérêt est le même : plaire au Maître. Yan'er était la maîtresse de Chen Zuoqian avant l'arrivée de Songlian, d'où la jalousie qu'elle éprouve pour elle. Pearl Buck en revanche, a choisi de créer un lien de confiance et d'intimité dans le couple Madame Wu-Ying. La hiérarchie est beaucoup plus présente et intime le respect. Le récit de Chow Ching Lie, plus récent, amène une autre version du rapport entre la domestique et sa maîtresse. A San vient de sa maison maternelle et la suit dans la demeure de son mari. Elle est une femme d'âge mûr et soutien Chow Ching Lie qui n'a que treize ans. Cette femme devient le substitut de sa mère dans sa nouvelle maison. Chow Ching Lie est la seule à évoquer l'achat de fillettes pour en faire des domestiques, mais on retrouve cette pratique dans Pivoine de Pearl Buck. Pivoine est une jeune fille, domestique dans une famille de Juifs implantés en Chine. Elle a été achetée lorsqu'elle était petite pour tenir compagnie au fils de la maison puis servir la famille.

##### 5. Le rôle des entremetteurs.

Les entremetteurs étaient les intermédiaires qui arrangeaient les mariages entre familles. On faisait appel à eux pour trouver un parti pour une jeune fille ou un jeune homme. Ils s'agissait le plus souvent de femmes, mais les hommes pouvaient aussi pourvoir à cet emploi. Les femmes qui devenaient entremetteuses étaient la plupart des anciennes prostituées reconverties. Les femmes n'ayant accès qu'au métiers du sexe et touchant au corps : sage-femme, prostituées, entremetteuses. Pour les aristocrates, elles pouvaient filer ou broder et toucher quelque gain, qui était reversé à la famille.

Les entremetteurs étaient indispensables à la négociation des unions et prenaient une part des responsabilités des familles. Le mariage n'était qu'un contrat entre deux familles, signés par les parents des époux. Olga Lang<sup>1</sup> nous donne une description du rite :

---

1 Olga Lang, *La Vie en Chine*, Hachette 1950

« La procédure commençait par une visite de l'entremetteur aux parents de la jeune fille. Si l'ont arrivait à un accord sur le projet en question, les parents gardaient les présent apportés par l'intermédiaire et lui donnaient une carte avec les renseignements concernant la jeune fille. Les huit caractères indiquant son nom, l'heure, le jour, le mois et l'année de sa naissance étaient comparés par un spécialiste avec les renseignements correspondants du jeune homme. [...] L'étape suivante consistait en un échange de dons de fiançailles [...]. » (p.46)

Cette procédure ne semble pas systématique. Chow Ching Lie,<sup>1</sup> alors que son roman est le plus récent parmi ceux du corpus, semble celle qui se rapproche le plus de la tradition. Elle rencontre un homme chez elle, puis sans rien savoir, elle se retrouve en présence de la famille Liu. L'homme rencontré, un ami de son père, a joué l'intermédiaire entre sa famille et celle des Liu. Contrairement à une tradition plus ancienne encore, les deux jeunes gens se marient assez tard. Chow Ching Lie raconte la décision du mariage de ses parents alors qu'ils n'étaient que deux enfants :

« Les deux enfants nageaient dans la rivière lorsqu'ils furent remarqués par une vieille marieuse. C'était alors une profession courue et pratiquée par des gens des deux sexes [...]. Donc, notre marieuse, avisant les deux petits garçons, court chez une veuve du voisinage qui a une fillette de quatre ans et l'entraîna au bord de la rivière. "Regardez, dit-elle, ces deux garçons. Sans doute sont-ils de bonne famille et même riches [...]. Choisissez des deux garçons celui que vous préférez pour votre fille, et pour le reste, laissez-moi faire." Alors, cette pauvre veuve regarda jouer les deux enfants et désigna du doigt l'aîné, celui qui allait devenir mon père. [...] Aussitôt la marieuse se rendit chez mon grand-père pour lui tenir son discours :

"Chez Tsou Hon, il y a dans le voisinage une petite fille bien mignonne. Sa mère est veuve, mais très sérieuse. C'est une bonne chose pour votre famille, car, n'étant pas riche, elle n'est pas frivole. Et comme elle est travailleuse, la fille le sera aussi. Je crois que vous avez tout avantage à fiancer votre fils." Il ne restait plus à mon grand-père qu'à aller voir cette petite fille : il la trouva gentille et l'affaire fut conclue sur-le-champ. Voilà comment mon père et ma mère furent fiancés à l'âge de six ans et de quatre ans. » (p.15)

Le plus souvent les entremetteurs arrangeaient le mariage entre deux enfants ou deux jeunes gens de bonnes familles. Il arrivait également que l'on fasse appel à eux pour des seconds mariages, comme dans le roman de Pearl Buck<sup>2</sup>. Madame Wu utilise les services de l'entremetteuse pour trouver la jeune concubine de son mari. Comme elle a des critères très précis dans le choix de la personne, il ne reste à l'entremetteuse qu'à trouver la jeune fille correspondant à ces critères. L'intermédiaire

---

1 *Le Palanquin des larmes* op.cit.

2 *Pavillon de Femmes*, op.cit.

est ici une vieille femme à l'affût de la moindre information :

« Elle avait dans chaque maison riche des espions à sa solde, prêts à l'informer de la moindre mésentente entre époux. Son large nez épaté avait un flair aussi délicat pour apparier les hommes et les femmes qu'un chien de chasse pour dépister le gibier. C'est ainsi qu'elle avait appris qu'il fallait trouver une concubine pour Mr. Wu. » (p.86)

Après avoir établi le profil de la jeune fille idéale vient la question du prix. Si l'on offre des cadeaux lorsqu'il s'agit de premier mariage, Madame Wu fait ici l'achat d'une jeune fille pour son mari. Elle donne de l'argent à l'entremetteuse et à la famille de la jeune fille pour obtenir sa venue :

« “Combien donneriez-vous, Madame? demanda Liu Ma. [...] – Cent dollars suffiraient bien pour une fille de la campagne, dit calmement Madame Wu; mais je donnerai davantage. Je donnerai deux cents dollars. – Ajoutez-y cinquante” dit Liu Ma persuasive. » (p.94)

Ainsi, que ce soit pour un premier mariage ou pour une autre affaire, le rôle de l'intermédiaire reste le même : vendre une jeune femme ou une enfant à une famille qui en a besoin.

Le Li Ki<sup>1</sup> proclame qu' « un homme et une femme, sans l'intervention de l'entremetteur, ne connaissent pas le prénom l'un de l'autre. » On comprend alors la honte de Madame Kang lorsqu'elle avoue avoir voulu voir son mari avant son mariage :

« Quelle effronterie de désirer le voir! Je me souviens cependant : quand j'étais jeune fille, je me suis laissée entraîner par une servante malicieuse et, un jour de Nouvel An, lorsque Mr. Kang est venu à la maison faire une visite avec son père, j'ai glissé un coup d'oeil à travers le treillage de la fenêtre et je l'ai vu. Nous étions déjà mariés, et notre fils était né, quand j'ai osé le lui avouer. Et, tout ce temps-là, la honte m'a pesé comme un remords. » (p.197)

Les entremetteurs étaient le premier lien entre les futurs époux. Cependant la fin du roman de Pearl Buck annonce un grand changement, celui du choix des époux. Ni Madame Kang ni Madame Wu n'ont eu le droit de choisir leur mari. Pour les jeunes filles dont s'occupe Madame Wu après la mort du prêtre, elle agit à la manière des entremetteurs, avec des photos. Les hommes pouvaient choisir leurs femmes à partir de photographies, elle fit de même pour les jeunes filles :

---

1 *Li Ki*, op.cit. Chapitre I, article III, 36

« ... Madame Wu ne se contentait pas d'énumérer les noms, âge et qualités de ces garçons, mais elle montrait aussi leurs photographies. "Pourquoi les hommes seuls verraient-ils l'image de la femme? Il est juste que la femme, elle aussi, puisse se rendre compte de ce qu'est l'homme." » (p.491)

L'évolution des mœurs amène la jeunesse chinoise vers une plus grande liberté, notamment pour les femmes.

Il nous semble tout à fait normal de faire ce que nous appelons des mariages d'amour, mais il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas si longtemps, les mariages arrangés faisaient loi aussi en France.

La femme chinoise a longtemps été écrasée par l'homme et par la philosophie qu'il s'est appropriée. La grande place laissée à Confucius n'a fait que rabaisser la femme à l'état d'objet de désir et d'objet reproductif. Claire Bretecher, dans sa bande dessinée Les Amours écologiques du bolot occidental<sup>1</sup>, a ironisé sur ce sujet. A quoi sert qu'une femme réfléchisse? Le beau-père de Madame Wu, dans le roman de Pearl Buck<sup>2</sup>, ne se prive pas de le lui dire. Sa belle-fille est intelligente, certes, mais cela ne peut lui servir qu'à gérer le personnel de sa maison. Puisqu'elle est plus intelligente que son époux, elle ne doit pas le lui montrer, pour qu'il ne se sente pas humilié. En revanche, qu'une femme subisse les humiliations du mari ne choque personne. Nous retrouvons cette même situation en France, au XIXe siècle. C'est ainsi qu'en 1801, Sylvain Maréchal rédige un projet de loi portant sur la défense d'apprendre à lire aux femmes<sup>3</sup>. On peut y lire que « la raison *veut* [...], que les femmes (filles, mariées ou veuves) ne mettent jamais le nez dans un livre, jamais la main à la plume. » (p.53) ou encore que « Les femmes sont nées pour être aimables et *vertueuses*, et non pour devenir des *virtuoses* et des savantes. »<sup>4</sup> (p.57) Ainsi, la femme doit se cantonner au paraître et à l'art, sans chercher à empiéter sur le savoir de l'homme. Elle n'est pas faite pour briller en société, mais pour écouter parler son mari, son père ou son fils. C'est ce que l'on retrouve dans le personnage de Meng, jeune femme chinoise traditionnelle qui ne s'occupe que de faire des enfants et de plaire à son mari. Pour les questions politiques ou sociales, c'est à lui qu'elle s'en remet, sans essayer de se forger une idée.

Cette soumission à l'homme n'est pas la seule que la femme subisse. Comme nous l'avons vu, elle doit aussi obéir à sa belle-famille. Étant coupée de sa propre famille, elle n'a plus aucun soutien une fois mariée. Le seul appui qu'elle peut éventuellement trouver est celui de son époux, si le mariage s'est fait en bons termes. Il est cependant courant que la femme soit battue et maltraitée par cet homme qui ne la désire pas. Ce n'est que plus tard qu'elle recevra peut-être le seul amour véritable, celui de ses enfants. Les familles aristocrates louent les services de nourrices, qui

---

1 Claire BRETECHER, *Les Amours écologiques du bolot occidental*, Bretecher, 1977. Voir annexe 5 pages VIII et IX.

2 Pavillon de Femmes, op.cit.

3 Sylvain MARECHAL, *Projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, Mille et une nuits, n°522, 2007.

4 Les italiques sont dans le texte.

empêchent souvent une relation trop passionnelle entre la mère et son enfant. Selon la tradition, le fils doit être séparé de la mère à l'âge de sept ans, et partir avec son père. C'est à cet âge qu'hommes et femmes se séparent, pour ne plus se rencontrer qu'en de rares occasions. Les grandes maisons étaient parfois bâties sur le modèle de la Cité interdite et divisées en deux grandes parties. Les cours intérieures étaient réservées aux femmes, qui ne devaient pas sortir du bâtiment, et les cours donnant sur l'extérieur étaient celles de hommes. L'esprit de préserver la femme à l'intérieur est ce qu'illustre Su Tong dans son roman<sup>1</sup>. La maison devient un huis clos présent aussi chez Pearl Buck. Le bandage des pieds était pour l'homme une sécurité, la femme ne pouvant pas se déplacer sur de longues distances.

Les femmes recluses ont pour distraction les parties de mah-jong. Meishan, la troisième épouse de Chen Zuoqian, est une fervente joueuse, et incite Songlian à participer. C'est alors qu'elle découvre la liaison entre Meishan et le médecin. Ces parties de mah-jong sont souvent accompagnées d'opium. Jung Chang, dans son récit, nous fait part de son avis :

« De même que l'opium, denrée fort répandue, considérée comme un moyen commode de s'assurer la soumission des femmes de son espèce : droguées, elles devenaient dépendantes. » (p.24)

La drogue est un moyen sûr d'obtenir la soumission des concubines. En restant entre elles, elles n'ont que peu d'occupations. Le jeu est alors le seul recours, puisque les sorties sont interdites.

Les autres personnes avec qui l'épouse pouvait sympathiser étaient les domestiques. Du fait d'être enfermées dans leur pavillon, les domestiques étaient les seules à entrer et être en contact régulier. Certaines n'étaient que de passage, mais celle qui était attribuée à l'épouse lors de son arrivée dans la maison restait très souvent jusqu'à sa mort. De là, des liens divers peuvent se nouer. Songlian entre dans une maison où elle est déjà très mal perçue. Lorsqu'elle arrive, elle prend les faveurs que le Maître offrait jusqu'alors à sa domestique, ce qui n'avive pas leur entente. Pour Pearl Buck en revanche, la domestique au service de l'épouse est une femme de confiance. Dans plusieurs de ses romans se lie une relation allant jusqu'à la

---

1 *Épouses et concubines*, op.cit.

confiance entre la maîtresse et sa domestique. Le nombre de domestiques variait selon l'importance de la maison, mais avec le communisme, cela a été aboli. C'est dans le récit de Chow Ching Lie que cela ressort le mieux. En Chine, ses beaux-parents ont l'habitude d'être entourés de domestiques, et par conséquent d'être servis, choyés. Lorsqu'ils fuient pour Hong-Kong, ils n'ont plus de personnel et c'est pourquoi leur belle-fille se retrouve avec une grosse charge de travail. Il n'est pas dit si les domestiques sont restés en Chine ou ont quitté leur poste, mais la famille Liu se retrouve démunie de son personnel, et d'une partie de ses biens.

L'autre signe de modernité présent dans ce récit est le fait que Chow Ching Lie travaille. D'abord, elle est écolière, ce qui est déjà un pas en avant, mais par la suite elle enseigne le piano. Dans la Chine ancienne, comme on le voit dans le roman de Su Tong, la femme est entretenue par son mari, et n'a pas de bien propre. Ce qu'elle amène dans sa nouvelle demeure devient la propriété de son mari, tout comme elle-même. Meishan, la troisième épouse de Chen Zuoqian, est chanteuse d'opéra. Elle rompt avec son métier une fois le mariage fait. Les métiers de l'art et touchant au corps étaient les seuls métiers possibles pour une femme. De nombreuses statuettes de différentes époques montrent des femmes jouant d'un instrument.



5. musicienne chinoise

Les romans étudiés se situent à la charnière entre le respect de la tradition et l'envie de modernité. Les différentes guerres et conflits qui ont mené la Chine à se

confronter à d'autres civilisations a aussi fait intégrer certaines notions occidentales. L'évolution des moeurs se fait petit à petit mais marque une vraie rupture d'avec le passé. Dans son roman Vent d'Est, Vent d'Ouest, intègre cette opposition entre la jeunesse traditionnelle et la jeunesse occidentalisée, comme dans Pavillon de Femmes. Meng est une jeune femme traditionnelle, qui se sent bien dans sa situation et ne comprend pas le désir de ses belles-soeurs qui veulent en changer. Se détacher de son mari et de sa famille est la première marque de ce changement. Les fils quittent la demeure familiale pour connaître ce qu'il y a au-delà de la ville, de la Chine. L'occident est déjà bien plus présent dans le récit de Chow Ching Lie, qui, durant sa jeunesse, sort chez des amies pour regarder des films américains. Pour ses fiançailles, sa mère demande au coiffeur de lui faire une coupe à l'occidentale, les cheveux courts et ondulés, certainement à la manière d'Ingrid Bergman dans *Casablanca*<sup>1</sup>. Les tresses traditionnelles ne sont plus à la mode, mais la robe chinoise reste la plus portée, jusqu'aux tuniques bleues des révolutionnaires.

La femme chinoise n'est plus la femme soumise que l'on rencontrait au début du XXe siècle. La vie difficile qu'elles ont mené et le réveil de la jeunesse a poussé la Chine vers la modernité. Il reste malheureusement de grandes inégalités selon les régions pour ce qui touche à la condition des femmes. Elles ont cependant le droit à un mariage heureux avec un mari choisi. La cellule familiale, qui était basée sur la famille et la cohabitation de diverses générations n'est plus d'actualité :

« En Chine, la cohabitation de plusieurs générations d'une même famille sous un même toit était considérée comme un grand honneur. On trouvait même des rues baptisées "Cinq générations sous un seul toit" en hommage à ces vénérables familles. » (p.44)

Le modèle traditionnel a laissé sa place au modèle occidental. Les valeurs chinoises changent, laissant place à de nouveaux modes de vies. Les jeunes couples s'installent dans leur nouveau foyer, et fondent leur propre famille. Les beaux-parents n'ont plus cette image autoritaire et tyrannique que nous décrit Chow Ching Lie, qui fut pourtant une institution en Chine. D'autres pays tels que l'Inde sont encore loin derrière la Chine en ce qui concerne la femme. On peut supposer que si la Chine s'est si vite éveillée, c'est avant tout pour concurrencer l'Occident. Il reste encore beaucoup de

---

1 Mickael CURTIS , *Casablanca*, 1942

travail pour gommer les imperfections et les traditions si bien ancrées, mais le mouvement est en marche. La Chine ne veut afficher que ce qui va bien, ce qui fait que plusieurs ouvrages sont interdits, car ils retracent une vérité qui fâche. C'est le cas des Cygnés Sauvages, de Jung Chang. L'auteur, interdit de publication en Chine, nous parle de sa grand-mère, concubine d'un général, de sa mère, qui a adhéré au Parti, puis de sa propre vie à elle. A travers ces trois femmes elle nous décrit la Chine du XXe siècle.

# BIBLIOGRAPHIE

## Corpus :

BUCK, Pearl. *Pavillon de femmes*. Traduction de Germaine Delamain. Paris Coulommiers : Le livre de poche, 1958. 503 p. ISBN : 2574-1-1-6801 D.L. N°804

LIE, Chow Ching. *Le Palanquin des larmes*. Propos recueilli par Georges Walter. Paris : J'ai lu, 2005. 382 p. ISBN 2-290-30204-X

TONG, Su. *Épouses & concubines*. Traduit du chinois par Annie Au Yeung et Françoise Lemoine. Paris : Flammarion, 1992, (Lettres d'Extrême-Orient). 150 p. ISBN : 2-08-066718-1

## Filmographie :

HO, Yim. *Pavillon de femmes* [DVD]. Chine, États-Unis, 2001

DORFMANN, Jacques. *Le Palanquin des larmes* [DVD]. France, Canada, Chine, 1987.

YIMOU, Zhang. *Épouses et concubines* [DVD]. Chine, Taïwan, 1991.

PELED, Micha. *China Blue*. [Documentaire télévisuel]. Chine, États-Unis, 2005.

## Oeuvres littéraires complémentaires :

ANONYME. *Jing Ping Mei II : Fleur en Fiole d'or*. Traduit du chinois par André Lévy. Paris : Gallimard, 2004, (collection Folio). 1484 p. ISBN : 2-07-031392-1

BRETECHER, Claire. *Les Amours écologiques du bolot occidental*. Bretecher, 1977. ISBN : 2-901076-04-1

CHANG, Eileen. *Un amour dévastateur*. Traduit du chinois par Emmanuelle Péchenart. France : éditions de l'Aube, 2005. 123 p. ISBN : 2-7526-0086-0

CHANG, Jung. *Les Cygnes sauvages : Les Mémoires d'une famille chinoise de l'Empire céleste à Tian'an-men*. Traduit du chinois par Sabine Boulongne. Paris : Plon, 2006. 514 p. ISBN : 2-259-20430-9. Chapitres un à sept , pp. 11-129

FOU, Chen. *Récits d'une vie fugitive : (mémoires d'un lettré pauvre)*. Traduit du chinois par Jacques Reclus. Paris : Gallimard/Unesco, 2005, (connaissance de l'Orient, collection Unesco d'oeuvres représentatives, série chinoise)

NASREEN, Taslima. *Femmes : Poèmes d'amour et de combat*. Traduit de l'anglais par Pascale Haas. Paris : Librio, n°514, 2002. 94 p. ISBN : 2-290-31588-5

### **Témoignages :**

BENGUIGUI, Yamina. *Femmes d'Islam*. Paris : Albin Michel, 1996. ISBN : 2-2260-8645-5

### **Livres théoriques :**

CHENG, A. *Le Roman et la vie : sur les coutumes séculières chinoises*. Traduction : Noël Dutrait. France : les éditions de l'aube, 2005. 219 p. L'aube poche. ISBN : 2-7526-0080-1

ELISSEEFF, Danielle. *La Femme au temps des empereurs de Chine*. Paris : Le livre de poche. 383 p. ISBN : 2-253-05285-X

GAO, Xiongya. *Pearl S. Buck's chinese women characters*. Selinsgrove : Susquehanna University Press, 2000. 135 p. ISBN : 1-57591-025-X

HELFT, Claude. *La Mythologie chinoise*. France : Actes sud junior, 2004. 77p. Les Naissances du Monde. ISBN 2-7427-3651-4.

LANG, Olga. *La Vie en Chine*. Traduit par Aline Chalufour. France : Hachette, 1950. 287 p.

MARECHAL, Sylvain. *Projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*. Paris : Mille et une nuits n°522, 2007. 104 p. ISBN : 978-2-75550-003-5 [1ère édition : Paris : Massé, an IX, 1801]

### **Livre d'art :**

SHAUGHNESSY, Edward L. *La Chine ancienne : vie, art et mythes*. Paris : Gründ, 2005. 144p. ISBN : 2-7000-1229-1

### **Sites internet :**

[consulté le 15/07/2006] Disponible sur internet : <http://www.bonjourshanghai.net>

Centre d'informations sur Internet de Chine. [en ligne]. Actualisé le 28/08/2006. [consulté le 28/08/2006] Disponible sur internet : <http://www.china.org.cn>

TREMBLAY, Jean-Marie. Les Classiques des sciences sociales, Université du Québec à Chicoutimi. [en ligne]. [consulté le 24/04/2007] Disponible sur internet : <http://classiques.uqac.ca>

Le Bric à brac de Marie-Claire. [en ligne]. Actualisé le 01/06/2007. [consulté le 06/06/2007] Disponible sur internet : <http://bricabrac.mc.free.fr>

LEE Person. Hlperson.com . [en ligne] [consulté le 06/06/2007]. Disponible sur internet : <http://hlperson.com>

Independent Lens. [en ligne] Actualisé le 03/05/2007. [consulté le 20/11/2006] Disponible sur internet : <http://www.pbs.org/independentlens/chinablue/index.html>

Tele Doc, le petit guide télé pour la classe. [en ligne]. [consulté le 20/11/2006] Disponible sur internet : [http://www.cndp.fr/tice/teledoc/mire/teledoc\\_chinablue.pdf](http://www.cndp.fr/tice/teledoc/mire/teledoc_chinablue.pdf)

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. Dessin de Germaine BOURET (1907-1953) sur les femmes au foyer, tiré du site <http://bricabrac.mc.free.fr/germainebouret.htm>

2. Photos de pieds ayant été bandés extraites du site [http://hlperson.com/mt/archives/2005/04/folk\\_tales.html](http://hlperson.com/mt/archives/2005/04/folk_tales.html)

3. Extrait du Film de Zhang YIMOU, *Épouses et concubines*, 1991.  
Scène où le Maître choisit l'épouse avec laquelle passer la nuit en faisant placer une lanterne devant sa porte. De cette manière, toutes les lanternes seront allumées dans le pavillon de la femme pour la nuit.

4. Extrait du film de Zhang YIMOU, *Épouses et concubines*, 1991.  
Scène où la quatrième épouse, Songlian, découvre une poupée à son effigie transpercée d'aiguilles.

5. Musicienne chinoise de la dynastie Wei du nord (Ve siècle après J.-C.)  
Photo extraite de La Chine ancienne, vie, art et mythes, d'Edward L. SHAUGHNESSY, aux éditions Gründ, 2005

# TABLE DES MATIERES

<b>Introduction</b>	p. 1
<b>I - L'épouse chinoise et son entourage familial</b>	
A - L'épouse et son mari	p. 11
1. Chen Zuoqian et Songlian	p. 12
2. Le couple Wu	p. 18
3. Le mariage de Chow Ching Lie	p. 22
B - L'épouse et sa belle-famille	p. 27
1. Madame Wu et ses beaux-parents	p. 28
2. Chow Ching Lie et ses beaux-parents	p. 32
C - La mère et les enfants	p. 36
1. La relation entre les concubines et leurs enfants	p. 39
2. Madame Wu et ses fils	p. 43
3. Chow Ching Lie et ses enfants	p. 51
<b>II - L'épouse chinoise et son entourage extérieur</b>	
A - L'épouse et les concubines	p. 55
1. Songlian et les autres épouses de Chen Zuoqian	p. 55
2. Madame Wu se libère du mariage	p. 61
3. Du concubinage aux relations adultères	p. 64
B - L'épouse et les autres hommes	p. 67
1. Une relation fatale pour Meishan	p. 67
2. Un amour impossible entre Songlian et Feipu	p. 69
3. Un amour de jeunesse contrarié	p. 71
4. Un amour posthume pour Madame Wu	p. 74

C - Les femmes et leur domestique et le rôle des entremetteurs	p.81
1. Songlian et Yan'er	p. 81
2. Madame Wu et Ying	p. 86
3. Chow Ching Lie et A San	p. 91
4. Les petites domestiques	p. 92
5. Le rôle des entremetteurs	p. 95

<b>Conclusion</b>	p. 97
-------------------	-------

Annexe 1	p. I
Annexe 2	p. III
Annexe 3	p. V
Annexe 4	p. VII
Annexe 5	p. VIII

## ANNEXE 1

### AVOIR 20 ANS..... EN CHINE

extraits de l'article de Chris Kutschera paru le 29 juin 1995 dans le VSD n°931

Pour les étudiants de Pékin en vacances pour un mois à l'occasion du Nouvel An chinois, le parc de Beihai est un véritable Paradis: profitant d'un réchauffement de la température -- il faisait encore -8° il y a quelques jours -- ils se donnent rendez-vous à la terrasse des maisons de thé où ils jouent au mahjong en bavardant, ou flirtent gentiment: mais attention, en Chine, le flirt ne va jamais très loin: à la rigueur, on se tient par la main; les plus audacieux s'enlacent tendrement; mais on ne s'embrasse jamais en public! Malgré tout, ils savourent chaque instant de cette rencontre: si "privilégiés" soient-ils par rapport au reste de la population, les étudiants chinois mènent en effet une vie qui nous paraîtrait terriblement austère!

[...] S'ils sont en fonds, ils vont dans un bar de karaoké; mais il faut vraiment être riche, car les consommations coûtent cher... Le Karaoké a un succès énorme en Chine -- "car, dit une étudiante étrangère, cela permet aux Chinois de chanter tous ces mots d'amour qu'ils n'osent pas dire dans la vie".

À 20 ans, les étudiants chinois ne pensent qu'à ça. Mais il est interdit de faire l'amour à l'université: si les autorités découvrent que deux étudiants ont une liaison, les coupables sont dénoncés devant tous leurs camarades, et le châtiment est sévère: l'exclusion, temporaire, ou même définitive! "C'est la tradition chinoise... C'est normal", dit Chen... Mais Li, qui passe son temps à dévorer des romans d'amour pur style Arlequin, n'est pas d'accord: "Si je suis très amoureuse d'un garçon, nous rejetterons peut-être toutes ces idées"...

#### **Le mariage traditionnel en perte de vitesse**

Il y a déjà une tradition chinoise que presque tous les jeunes ont rejetée: c'est le mariage traditionnel, arrangé par les familles. Presque tous les parents des jeunes qui font leurs études actuellement ont été ainsi mariés par leurs familles -- avec des résultats assez désastreux: mari et femme vivent chacun de leur côté, chacun poursuivant sa carrière, et sortant le soir avec ses amis.... Chen, Feng, Li et Doan, et pratiquement tous les jeunes de leur âge, l'affirment catégoriquement: ils choisiront eux-mêmes leur femme (ou leur mari) -- un partenaire qu'ils aimeront. Mais la famille reste très puissante: une des amies de Li refuse ainsi d'épouser un garçon de Canton avec lequel on veut la marier. Elle ne l'épousera pas. Par contre, elle est amoureuse d'un garçon plus jeune qu'elle -- mais elle ne l'épousera pas: sa famille est contre: "cela ne se fait pas"... Et quel que soit l'âge -- 17, 18 ou 22... -- les parents "ferment" toujours, dit Li; c'est-à-dire qu'ils exercent un droit de veto décisif -- d'autant plus fort que les jeunes chinois vivent souvent chez leurs parents pendant leurs études -- et même après leur mariage.

On n’embrasse pas un garçon dans la rue, “parce que les grands parents ne le faisaient pas, et les parents ne le faisaient pas: ça ne se fait pas”. Et l’on ne fait pas l’amour sans être marié. Parce que la tradition est contre. Et parce que “aucun homme ne veut entendre ses amis dire qu’il n’a pas été le premier”, comme le dit un jeune avocat qui vient de terminer ses études... La loi chinoise renforce ces préjugés: elle interdit le concubinage. Et avant le mariage, la jeune fille subit un examen médical: si elle n’est pas vierge, le médecin le dit à son fiancé!

[...] Les jeunes chinois ne reçoivent aucune éducation sexuelle, et ils ne savent pas ce que c’est que la pilule ou un préservatif. “Quand une fille a envie pour la première fois de coucher avec un garçon, raconte Li, elle achète un livre, un “Manuel d’anatomie et d’hygiène à l’usage des professeurs”, qui décrit les organes sexuels de l’homme et de la femme, et elle le lit en cachette pour s’instruire”. Mais ce livre ne parle pas des méthodes anticonceptionnelles. Alors? “Dans les revues, il y a la “rubrique du docteur”, ajoute Li; les filles écrivent pour demander des renseignements, et le médecin répond, les met sur la voie, dit qu’il faut aller dans une pharmacie...”

### **Une ignorance totale des méthodes contraceptives**

Complètement ignorantes, de nombreuses filles attendent un enfant à 18 ou 19 ans, quand elles couchent pour la première fois avec un garçon. Elles vont alors à l’hôpital, et avortent secrètement, sans en parler à leur famille, pour lesquelles c’est la honte suprême. “Quelquefois, les médecins sont atroces”, dit Li, manifestement plus au courant de ces choses que ses ami(e)s. “Parfois, ils sont très gentils, et donnent des conseils pour que cela ne recommence pas!”

Une fille qui déciderait de garder son enfant ne le pourrait pas: on la fait avorter d’office. “Le gouvernement dit qu’un étudiant n’a pas de travail, et qu’il ne peut pas s’occuper de l’enfant”, explique une femme médecin. Et si une jeune fille réussit à cacher qu’elle est enceinte pendant les trois premiers mois pendant lesquels on peut provoquer l’avortement, on lui fera d’office une césarienne. Et, si l’enfant est viable (à 8 mois)... les infirmières reçoivent la consigne de ne pas le nourrir, pour qu’il meure!

“En Chine, on fait l’amour pour avoir un enfant, pas pour autre chose”, rappelle cette femme médecin. Et pour avoir un enfant, il faut être marié. Les autorités chinoises, qui veulent contenir l’explosion de la population (officiellement, il y a 1,2 milliard de chinois depuis la mi-février), encouragent les Chinois à se marier tard: si on se marie à 23 ans ou après, les jeunes mariés ont droit à 18 jours de congé; mais si on se marie avant 23 ans, on n’a droit qu’à 3 jours. Et les couples n’ont droit qu’à un enfant. C’est la “politique de l’enfant unique”. Ceux qui l’enfreignent paient une lourde amende; elle était de 3 à 4.000 Yuans -- somme énorme, près de 10 mois de salaire. Et elle aurait récemment augmenté. Et ces enfants illégaux sont dépourvus de papiers: ils n’ont pas de nom, et ils ne peuvent pas, théoriquement, aller à l’école! Les femmes qui attendent un deuxième enfant doivent donc avorter, ou subir une césarienne. Et là encore, si l’enfant est viable, les infirmières de la maternité le laissent mourir de faim, surtout si c’est une fille. “C’est atroce, mais c’est le règlement”! [...]

## Annexe 2

### Statuettes médicales



Statuette en ivoire de  
19 cm de long d'époque Ming (1368-1644).  
Collection privée.



Statuette en ivoire de 14 cm de long  
datant de la dynastie des Qing (1644-  
1911).  
Photo de Patrick Ageneau, disponible sur  
le site : [http://www.museum-lyon.org/collections/sciences\\_homme/home\\_galerie/ivoires.htm](http://www.museum-lyon.org/collections/sciences_homme/home_galerie/ivoires.htm)



Statuette en ivoire de 16,5 cm de long  
datant du XIXe siècle. Collection privée.



Statuette en ivoire de 33 cm de long  
datant du XXe siècle. Collection privée.



Ces statuettes se sont diversifiées au XXe siècle notamment par l'emploi de nouvelles matières telles que le jade ou autres pierres fines. La statuette ci-dessus est en lapis-lazuli et mesure 16,5 cm de long. Elle appartient à une collection privée.



On retrouve ses statuettes dans d'autres pays d'Asie où la séparation entre hommes et femmes était tout aussi stricte qu'en Chine. Au Japon par exemple comme l'illustre cette statuette en ivoire de 20 cm de long, datant du XXe siècle. Le visage de la jeune femme est différent de celui des chinoises et typique de l'art japonais.

Les photos sont disponibles sur le site <http://www.chez.com/renegosse/doctor.htm>.

## ANNEXE 3

### Article paru dans *Le Monde* le 9 mars 2007

[...] le drame silencieux des inégalités hommes-femmes en Chine : en 2006, si l'on met de côté les enfants atteints de pathologies, près de 98 % des enfants chinois proposés à l'adoption par Médecins du monde étaient des filles. "La plupart du temps, elles sont abandonnées dans les jours qui suivent la naissance, explique la pédiatre Geneviève André-Trevenec, qui dirige la mission adoption de MDM, la plus grosse oeuvre de France. Avec la politique de l'enfant unique, qui s'applique avec rigueur dans les villes, les parents ne veulent plus de fille car ce sont les garçons qui transmettent le nom et qui prennent en charge leurs parents lorsqu'ils vieillissent."

La Chine n'est pas le seul pays touché par cette préférence marquée en faveur des garçons : selon la démographe Isabelle Attané, l'Asie est devenue le "continent noir" des femmes. En raison des avortements sélectifs, des infanticides et du manque de soins apporté aux filles, il manquerait, selon elle, 90 millions de femmes en Asie. "Ces discriminations sont particulièrement marquées dans quatre pays : la Chine, l'Inde, le Pakistan et le Bangladesh", précise cette sinologue et démographe chargée de recherches à l'Institut national d'études démographiques (INED). "Les différences de traitement entre les filles et les garçons sont tellement fortes qu'elles ont modifié en profondeur les équilibres démographiques de la région", ajoute-t-elle.

[...]

Si l'on appliquait à l'Asie un taux de masculinité "normal" de 98 hommes pour 100 femmes - pour le calculer, les démographes prennent en compte la proportion naturelle de filles et de garçons à la naissance, les différences de mortalité infantile entre les deux sexes et le décalage d'espérance de vie entre les hommes et les femmes -, ce continent compterait 90 millions de femmes supplémentaires...

Où sont passés ces millions de femmes ? "Ce sont des filles qu'on a empêché de naître, qui ont été tuées après la naissance ou qu'on a laissé mourir en bas âge", résume Bénédicte Manier dans *Quand les femmes auront disparu* (La Découverte, 2006). Avec le développement de l'échographie, les familles d'Inde, de Chine, de Taïwan ou de Corée du Sud peuvent connaître le sexe de leur enfant avant la naissance. "La Chine interdit d'identifier le sexe du fœtus lors de l'échographie mais il suffit d'un signe du médecin pour savoir qu'il s'agit d'un garçon ou d'une fille", raconte Mme Attané, qui a publié, en 2005, *Une Chine sans femmes ?* (Perrin). "Aujourd'hui, dit-elle, on estime que plus de 500 000 fœtus féminins sont ainsi supprimés tous les ans en Chine."

[...]

En Asie, les avortements sélectifs ont bouleversé l'équilibre entre les sexes à la naissance. Alors qu'en l'absence de discriminations, il naît 105 garçons pour 100 filles, certaines régions du continent affichent des taux de masculinité à la naissance plus que suspects.

Selon Mme Attané, il naît aujourd'hui 117 garçons pour 100 filles en Chine et 111 en Inde.

Dans certaines régions, les chiffres sont plus impressionnants encore : les Etats indiens du Pendjab et de l'Haryana ont recensé, en 1998-2000, 125 naissances de garçons pour 100 de filles. Dans les provinces chinoises du Jiangxi et du Guangdong, en 2000, le nombre de garçons avait atteint 138 pour 100 filles.

Les discriminations ne s'arrêtent pas à la naissance. Il suffit de comparer le taux de mortalité infantile des deux sexes pour comprendre qu'en Asie, les familles n'accordent pas le même prix à la vie d'un garçon et à celle d'une fille. En Europe, en Afrique et dans les Amériques, le taux de mortalité infantile masculin est toujours supérieur au taux féminin pour des raisons biologiques, mais l'Asie défie les lois naturelles en affichant - une nouvelle fois - un déséquilibre marqué en défaveur des filles. Au Bangladesh ou au Pakistan et surtout en Chine, leur taux de mortalité avant l'âge d'un an est nettement supérieur à celui des garçons.

Comment expliquer cette surmortalité des petites filles du continent asiatique ? "Elles sont tout simplement victimes de négligences dans le recours aux soins et l'alimentation, explique Isabelle Attané. Les protocoles vaccinaux sont mieux respectés s'il s'agit d'un garçon et, lorsqu'ils sont malades, on les emmène rapidement chez le médecin, alors que l'on tarde à le faire pour une fille." "La nourriture, elle aussi, est différente selon le sexe des enfants, précise-t-elle. En Asie, beaucoup de parents font tout pour conserver leur fils en bonne santé alors qu'ils considèrent qu'il est moins grave de perdre une fille."

Si les garçons sont des biens si précieux, c'est pour des raisons culturelles qui varient souvent d'un pays à l'autre. En Chine, les fils héritent des biens de la famille et, surtout, ils s'occupent de leurs parents lorsque le grand âge approche, une charge fondamentale dans un pays qui ne dispose d'aucun système organisé de retraite. En Inde, c'est la tradition de la dot qui porte malheur aux filles : lors de leur mariage, elles doivent apporter à leur belle-famille une somme importante qui oblige souvent les foyers modestes à s'endetter. Dans les régions hindouistes, seul un garçon peut embraser le bûcher funéraire de ses parents, ce qui leur permet d'échapper à l'errance éternelle. [...]

## ANNEXE 4

Les anecdotes racontées par Chow Ching Lie sur le sort des fillettes achetées en tant que domestiques, pp.76-77 :

« C'est ainsi qu'un cousin de mon père, qui avait acheté une fillette de neuf ans, ne se gêna pas pour la séduire quelques années plus tard. La jeune servante se trouva enceinte. La femme de ce cousin, qui avait quatre enfants, en conçut une jalousie féroce. Par peur de son mari, elle n'osait pas frapper sa “rivale” qu'elle avait pourtant l'intention de tuer. Elle parvint à dresser ses enfants contre la malheureuse. Quand une occasion se présentait, ils cernaient la servante dans une pièce de la maison : la mère leur avait recommandé de lui donner des coups de pieds dans le ventre. Ils s'exécutèrent si bien que, très peu de temps après, la servante fit une fausse couche. Elle dut s'aliter et saignait abondamment. Alors l'épouse du séducteur la laissa mourir. Une autre histoire de servante est celle d'un ami de mon grand-père Tsou Hon, un vieillard vicieux qui possédait plusieurs petites esclaves et jeta son dévolu sur la plus jolie d'entre elles quand elle eut quinze ans. Pensant parvenir aisément à ses fins, il se heurta à une violente résistance. Alors, se méfiant de tout esclandre qui aurait pu attirer l'attention de sa femme, il résolut de venger l'affront subi par son amour-propre. Un jour d'hiver où régnait un froid pénétrant, il se jeta sur la petite servante, lui arracha ses vêtements et, l'ayant poussée, nue, sur le balcon, il referma la fenêtre derrière elle. Le balcon se trouvait au quatrième étage. Ne pouvant supporter ni le froid ni la honte de la situation, la servante se jeta en bas et mourut. »

# ANNEXE 5



